



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

UC-NRLF



\$B 255 334

UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

Fr Fiction

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

Received **DEC 12 1891**, 18

Accessions No. *46196* Shelf No. *816*

M718

ch



COLLECTION MICHEL LÉVY

CHRONIQUES
CONTEMPORAINES

DU MÊME AUTEUR

CARACTÈRES ET RÉCITS DU TEMPS.	1 vol.
AVENTURES DU TEMPS PASSÉ.	1 —
HISTOIRES SENTIMENTALES ET MILITAIRES.	1 —
MÉMOIRES D'UN GENTILHOMME DU SIÈCLE DERNIER.	1 —
HISTOIRES INTIMES.	1 —

Paris. — Imprimerie A. WITTEBSHEIM, rue Montmorency, 8.

CHRONIQUES CONTEMPORAINES

PAR

PAUL DE MOLÈNES



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—
1859

Reproduction et traduction réservées.

46196

A

M. LE COLONEL DE CORNÉLY

AIDE DE CAMP DE SON EXCELLENCE LE MARÉCHAL CANROBERT.

Ces pages ont été écrites au hasard, à travers une vie que vous connaissez; elles me rappellent nombre d'impressions, de pensées, de songeries, qui sont déjà devenues pour moi choses lointaines ou évanouies; mais les voilà marquées au sceau d'un sentiment durable, puisque vous me permettez de les unir au souvenir de notre amitié.

PAUL DE MOLÈNES.



CHRONIQUES

CONTEMPORAINES

LE DEUIL DE LADY JESSING

I

Quand lirez-vous cette histoire ? Je n'en sais rien.
— Elle s'est passée hier ; la plupart de ceux qui en furent les acteurs n'existeront peut-être plus demain. Meurent les corps, puisque c'est leur destinée ; mais sauvons des âmes tout ce que ce monde peut en garder. Quelques-uns des sentiments qui furent en

jeu dans cet épisode inconnu d'un éclatant et immense drame eurent, je crois, assez d'énergie, assez de profondeur, assez de grâce, pour mériter de ne point périr. Jugez d'ailleurs ; les voici tels qu'ils naquirent au souffle d'étranges faits.

Le comte Régis Fœdieski est un Polonais, comme l'indique son nom ; mais toutefois il sert la France, et quiconque s'est occupé de choses militaires me comprendra, il la sert au titre français. Il est capitaine dans un régiment de cavalerie, qui sera, si vous y consentez, un régiment de hussards ; seulement vous voudrez bien admettre que ces hussards se trouvaient à tel ou tel endroit au préjudice d'autres cavaliers, peut-être même de soldats d'une arme toute différente. Peu vous importe, n'est-ce pas ? Je n'écris pas de bulletin, je ne fais pas de supplément à Jomini : le comte Fœdieski était là où je vous le montrerai.

Ce que je tâcherai de vous dire en peu de mots, mais avec une complète exactitude, c'est comment Régis a été doué par de bonnes ou mauvaises fées ; car savoir quels dons il faut bénir, quels il faut détester, c'est le tourment des rêveurs et le secret

de Dieu. Régis est né dans un château qui a été brûlé lors des insurrections de Gallicie ; mais ni son enfance ni sa jeunesse ne se sont écoulées en Pologne. Il a été élevé à Paris, et comme son père avait servi l'empire, il s'est trouvé Français. Cependant la France n'a point pu devenir sa vraie patrie. Sa mère était une de ces femmes du Nord que je soupçonne, parmi les filles des hommes, d'avoir cessé les dernières tout commerce avec les anges, tant il est resté de suave harmonie sur leurs lèvres, et dans toute leur personne d'indicible attrait. Elle fit entendre à son berceau cette belle langue à la fois éloquente et rêveuse, différente de tous les dialectes slaves. Régis se prit, pour un pays qu'il n'avait jamais vu, que peut-être il ne verrait jamais, de cette passion ardente comme le désir, infinie comme le rêve, qu'inspire aux hommes l'inconnu. Il était (pourquoi ne le dirais-je pas, dans un moment où les poètes ne sont, je crois, guère à la mode ?) merveilleusement doué pour la poésie. Tout ce qu'il pensait se traduisait au fond de lui en paroles vibrantes et cadencées. A vingt ans, il avait écrit, dans le langage de ses pères, quelques odes,

quelques élégies, quelques chansons, qui ont pénétré en Pologne. C'est de lui cet hymne aux couleurs polonaises :

Couleurs sacrées, vous êtes bien celles de notre patrie ;
Blanc, tu dis qu'on nous a relégués parmi les fantômes ;
Rouge, tu cries que nous sommes vivants.

Comme ce pauvre Régis toutefois est bien loin d'être un écrivain, en voilà certainement assez sur ses titres littéraires. Ce que je voulais, c'est que l'on connût tout un côté de son esprit. Quand il fut en état de manier vigoureusement un sabre, de supporter les grandes fatigues et les longs ennuis, il s'engagea. Ce fut en même temps par entraînement et par bon sens qu'il se fit soldat. Il n'était pas de ceux qui ont trouvé le moyen de défendre les causes chevaleresques sans jamais quitter leurs foyers, qui ne se permettent point, dans leur sainte horreur de l'épée, même la vivacité de saint Pierre vengeant, sur l'oreille de Malchus, sa foi honnie, son Dieu insulté. Je crois que Régis a, sinon coupé lui-même, du moins fait couper plus d'une oreille, car dix années de sa vie se sont passées en Afrique ; on

comprend quelle action l'existence de la solitude, de l'aventure, des dangers a dû prendre sur une âme comme la sienne. S'il vit, il s'est promis de retourner à sa tente. C'est dans cet asile transparent, que les feux du soleil colorent le jour et où pénètrent la nuit les rayons des étoiles, qu'il a eu, dit-il, ses meilleurs instants. La tente est, pour certains hommes, une cellule guerrière qui a, comme la cellule religieuse, ses mystérieux visiteurs; Régis le sait, et toutefois je dirai, puisque je veux le peindre tout entier, qu'il est loin d'être un anachorète. Paris, où sa jeunesse s'est écoulée, l'a toujours attiré. Là, chaque année, quelques mois d'hiver détruisaient l'œuvre de ses printemps et de ses étés. Il oubliait les graves pensées, les austères ardeurs de l'isolement et du péril, pour se livrer aux plus mondains et aux plus passagers des divertissements romanesques, car, il le disait lui-même en riant, il était romanesque comme une vieille fille. Seulement ses romans n'étaient pas de ceux où les candides regards peuvent se glisser. Il avait le goût des passions violentes, il cherchait à en ressentir et à en inspirer. A ce passe-temps-là, il recevait des blessures;

mais en France, disait-il aussi, il guérissait les plaies de son corps, et en Afrique il guérissait les plaies de son âme.

Il venait d'entrer au 10^e hussards quand éclatèrent les événements qui amenèrent notre armée à un feu digne d'elle. Son régiment fut désigné pour prendre part aux opérations qui allaient s'accomplir. Ce n'est pas ici que je dois raconter sa joie, elle fut tout ce qu'on peut imaginer. Ses tristesses furent grandes aussi, mais mêlées de charme secret. Il se sentait avec plaisir devenu ce hussard des vieilles romances qui fait couler tant de larmes. Si la mort produit d'ingrâtes et insupportables douleurs, l'absence cause parfois des chagrins qui ont leur douceur et leur grâce. Ainsi pensait-il en quittant Paris. Au moment où ce récit commence, ses regrets n'étaient plus qu'un concert de sons lointains et voilés qu'il écoutait à certaines heures dans un recueillement plein d'attrait. Interrogez quelques rêveurs sensualistes, ils vous diront comme la vie matérielle, dans ses détails les plus grossiers, les plus infimes en apparence, se combine parfois avec la vie morale dans ce qu'elle a de plus délicat et de plus

élevé. C'était surtout vers quatre heures, quand il vidait lentement un verre d'absinthe, que de grands yeux tout remplis de tristesse et de douceur s'ouvraient au fond de son cerveau. Alors il savourait en silence, ou au sein d'une de ces conversations étrangères en tout point au cœur, qui valent le silence pour la rêverie, le bonheur immoral du maître insouciant de Leporello. Le ciel ne permet pas longtemps de pareilles jouissances. Treize jours après la bataille d'Alma, le 3 octobre 1855, l'instrument de la justice divine à l'endroit du comte Régis Fœdieski était sur le sol de la Crimée.

Dieu me préserve d'imiter en rien la mise en scène des romanciers ; mais il faut pourtant que vous sachiez comment au début de cette action mon héros était placé. Il était à table entre sa tente et ses chevaux, à une des extrémités de ce plateau sillonné par tant de boulets et d'obus, qui sera désormais un lieu sacré. Son escadron était campé près de Balaclava. Cet étrange village, qui, entre la double majesté des montagnes et de la mer, a tant de pittoresque éclat, lui montrait, dans un soleil couchant, son port peuplé de mâts, regor-

geant d'existence guerrière, et ses vieilles tours génoises, où ne logent plus que des fantômes et des oiseaux. Le temps avait encore à cette époque une merveilleuse douceur ; la nature en ses atours d'automne était d'une adorable mélancolie. Il y avait longtemps que Régis ne s'était senti l'âme aussi agréablement affectée ; son regard tantôt se perdait dans les lointains horizons, errant avec délices sur les grands spectacles que lui donnaient les destinées, et tantôt se fixait sur ses chevaux. Beaucoup de gens ignorent quel plaisir on éprouve à voir ses chevaux manger, bâiller, aspirer l'air, dresser des oreilles inquiètes, gonfler de narines frémissantes, ou regarder paisiblement autour d'eux avec des yeux qui font rêver d'âmes prisonnières et résignées. On devine bien que Régis n'était pas seulement occupé du ciel, des champs et des bêtes ; ces apparitions, qui le remplissaient de remords choqués comme d'aimables hôtes, se dressaient aussi dans ses rêveries. Enfin, pour que son bonheur fût complet, tout en songeant, il buvait et causait avec un capitaine en second qui mérite qu'on ne le livre pas à l'oubli. Qu'une ombre poétique le lui pardonne,

le vicomte Ange-René de Kerven était un Breton gai, jovial, complètement étranger au langage des cloches et des vents. Ami des plaisirs faciles, des tendresses enjouées, René quelquefois cependant revendiquait son privilège de mélancolie bretonne ; c'était quand il lui arrivait de rencontrer quelques-unes de ces femmes qui veulent à toute force exécuter sur un air langoureux les premiers pas de la galanterie ; mais, après quelques menuets, il se livrait bientôt aux plus étourdissantes sara-bandes. Somme toute, c'était un homme heureux, car les tristesses du cœur et celles du cerveau lui étaient également inconnues. Il portait en lui cette douce magie, cette souriante lumière, don passager de l'ivresse ou rare présent de la philosophie, qui teint le monde entier en couleur claire et transforme tous les accidents de la vie en nuages légers. Kerven disait donc à Foedieski, tout en préparant son absinthe avec une attention qui était assurément dans la journée un des plus grands efforts de son esprit :

— Oui, mon cher ami, je l'ai vue, et je puis t'affirmer que, même à quelqu'un qui ne serait pas

depuis six mois en expédition, elle paraîtrait fort jolie. Elle a les cheveux d'un blond attendrissant, le teint d'une fiancée de ballade, les traits d'une régularité singulière, le corps svelte, un peu trop étroit des épaules peut-être, — c'est son seul défaut. Par là elle ressemble à un grand ange de bénitier, que ma mère (qui était d'une nature fort poétique, la pauvre femme : je lui dois mon nom de René) avait au fond de son alcôve ; mais, ce qui m'a surtout frappé, c'est la manière dont elle mène son cheval. Elle montait ce bai marron que tu connais, qui a des réactions à vous envoyer dans la lune, et on eût dit qu'elle était collée à sa selle ; je l'ai vue sauter un fossé comme l'auraient fait peu de *gentlemen*. J'ai pu la contempler fort à mon aise, car son père m'a appelé ; il s'est plaint de ce qu'il ne t'avait pas vu hier, et m'a chargé, soit dit en passant, de t'engager à aller ce soir chez lui. Il paraît toujours fort attristé, le brave homme ; il a vieilli de vingt ans depuis dix jours. Pendant que je lui parlais, je regardais l'amazone, à qui, bien entendu, il n'avait pas oublié, de me présenter, et (pense de moi ce que tu voudras) je la soumettais

à mon examen ordinaire, car tu connais ma vieille prétention ; quand je vois une femme, en un seul regard je lis quelles chances j'aurai auprès d'elle. « Réussirai-je ou ne réussirai-je pas ? » Telle est la question que je me pose et à laquelle je réponds avec une sévérité consciencieuse comme un juré à « est-il ou n'est-il pas coupable ? » Eh bien ! mon cher, je ne réussirai pas. Elle est à coup sûr d'une sentimentalité trop solide pour m'apprécier ; elle verrait tout de suite que je suis un faux René, si je voulais faire du Chateaubriand avec elle. Toi, au contraire, tu la captiveras, j'en suis certain, car tu es toi-même la dupe du phœbus que tu parles. Voilà, parbleu ! qui te convient ; je vous bénis d'avance. Tu vas mener une vie charmante : l'amour, le danger, tout le train des hussards d'autrefois ! Tu as toujours été heureux.

Ici Régis interrompit son ami.

— En vérité, lui dit-il, je ne connais rien que tu ne profanes ! Voilà une pauvre femme qui devrait forcer le diable à s'attendrir sur sa vertu ; elle vient consoler ici le père d'un homme qu'elle avait aimé assez pour le suivre jusqu'à Malte, et qui est à peine

enterré depuis un mois dans un coin de la Turquie. Frappée elle-même par une douleur de veuve, elle s'est décidée à subir, à partager une douleur paternelle, et tu veux qu'entre ces tristesses elle trouve place pour une galanterie ! Certainement j'ai une conscience qui à maint endroit n'est pas d'une grande délicatesse. Eh bien ! je me reprocherais en pareil cas toute idée d'entreprise amoureuse comme une sottise et une impiété.

— Allons, reprit Kerven, voilà de l'éloquence, et tu me confirmes dans l'idée que tu lui plairas ; car tu es de bonne foi en ce moment, c'est ce que j'admire. Tu lui diras, avec ce ton pénétré, que tu l'adores, qu'elle est ton grand, ton premier amour, que tu lui as voué toute ta vie : ce qui sera vrai, si une balle te casse bientôt les reins dans ce pays-ci. Elle sera fort heureuse de te croire, je t'assure. Quoique je ne sois pas aussi lettré que toi, je me rappelle la Matrone d'Éphèse voulant manger après avoir vu manger le soldat. Le sentiment agira sur la veuve moderne comme la soupe agissait sur la veuve antique ; quand tu auras aimé près d'elle, elle voudra aimer à son tour. Et ne me dis pas qu'elle est une

exception, ne lui fais pas un mérite de son voyage. Elle voyage parce qu'elle est Anglaise. C'est tout simplement une de ces femmes excentriques, comme il y en a tant sur les bords de la Tamise. Crois-tu que sa douleur va m'attendrir davantage parce qu'elle la promène? Vois-tu, la douleur est comme la goutte; lorsqu'on la secoue, elle s'en va.

— Tiens, fit Foedieski, parlons d'autre chose, si ce n'est pour cette femme qui m'est inconnue, ~~du~~ moins pour un homme que j'aime comme un frère d'armes, que je respecte comme un père, et dont la douleur m'a navré.

— Que ta volonté soit faite! repartit imperturbablement Kerven; malgré ta boutade de ce soir, quand tu auras besoin d'un confident, tu me retrouveras.

II

Quelques heures après sa conversation avec Kerven, Régis était à Balaclava dans une maison épargnée par la guerre. Placée au pied d'une âpre colline, entre des arbres déjà couverts de feuilles d'automne, cette habitation semblait merveilleusement propre à devenir le théâtre de quelque drame d'une intime mélancolie. Plusieurs fois déjà Régis en y pénétrant avait eu cette pensée. Mais sans la femme il n'y a dans ce monde ni vraie mélancolie, ni vraie joie, et la femme manquait à cette demeure. Régis, en franchissant un seuil que si souvent il avait foulé d'un pas indifférent, avait senti malgré lui comme une transformation dans tout ce qu'il voyait, en songeant à la présence d'une âme féminine derrière ces murs, entre ces arbres qui avaient maintenant une raison pour être mystérieux et rêveurs.

Lord Wormset était seul dans le petit salon, où une amitié de récente origine, mais mûrie par ces ardeurs de la guerre qui développent si rapidement dans les cœurs tous les nobles germes, lui avait déjà fait passer de douces heures. Lord Wormset n'a pas besoin que l'on fasse son éloge. C'est un des hommes les plus connus et les plus aimés de toute l'armée anglaise, on peut même dire de toute la Grande-Bretagne. Il m'a souvent rappelé le grave et charmant portrait qu'un éloquent historien de notre époque a tracé de lord Falkland. La vie des camps ne change en rien les préoccupations de cet esprit, également propre aux rapides conceptions du champ de bataille et aux tranquilles méditations du cabinet. Ce qu'il a peut-être dans ses allures d'un peu trop civil ou civique semblait devoir l'éloigner de Régis, qui a pour l'épée un culte souverain, et fait d'elle plus volontiers que de l'opinion la reine du monde. Cependant le gentilhomme polonais et le grand seigneur anglais se plurent aussitôt qu'ils se rencontrèrent. Ils avaient de commun le mépris de la vie, le goût de l'aventure. Et d'ailleurs dans l'intimité ne disserte-t-on pas sur tout et autre chose, comme

disait Pic de la Mirandole avec tant de profondeur ? S'ils avaient différé sur tout, ils auraient été d'accord sur autre chose. Autre chose, c'est la région où se rencontrent ici-bas ceux qui ont là-haut une même patrie.

Comme les murailles de la maison, comme les arbres du jardin, le petit salon lui-même et tous les objets qui le garnissaient semblèrent changés à Régis. Quant à lord Wormset, il lui trouva un visage des plus inaccoutumés. Le fait est que cet excellent seigneur avait quelque chose de particulièrement onctueux mêlé à la tristesse ordinaire de ses traits ; on s'apercevait que déjà un baume tout-puissant était répandu sur sa blessure, que des larmes bienfaisantes avaient chassé une cruelle sécheresse de son cœur.

— Mon ami, dit-il à Régis, mon cher ami, il y a maintenant un ange sous mon pauvre toit. Dieu m'a envoyé le seul être qui pût apaiser une douleur comme la mienne. La femme de mon William, lady Jessing, est ici ; vous allez la voir tout à l'heure, et vous jugerez bien mieux de ce que j'éprouve. Mais avant qu'elle vous appa-

raisse, je veux que vous sachiez ce qu'elle est.

Et alors il lui raconta comment Arabelle O'Penny appartenait à une des plus nobles familles de la catholique Irlande, comment, orpheline à dix ans, elle avait été confiée à ses soins, comment enfin il l'avait fiancée à son fils William, et depuis ce temps lui avait voué une tendresse plus forte peut-être encore que son amour pour son propre enfant. Arabelle, suivant lui, était une de ces créatures qui n'ont d'humain qu'une enveloppe encore tout imprégnée de parfums célestes, toute rayonnante d'éclat divin. Son existence tout entière n'était qu'une suite de dévouements. Ce pauvre William, lord Wormset en convenait, n'avait jamais été très-séduisant. Il avait un corps débile, comme son trépas, dès les premières épreuves de la guerre, ne l'avait que trop prouvé. Ses traits irréguliers, où se montrait d'habitude l'affligeante expression de la souffrance physique, n'étaient pas faits pour rendre doux et parés à une jeune femme les devoirs de l'hyménée; mais Arabelle ne s'en était attachée qu'avec plus de passion à une vie où aucun ornement étranger n'altérerait pour elle les charmes vic-

torieux de la vertu. Malgré ce qu'il avait d'impropre aux fatigues d'une campagne, lord William Jessing avait voulu venir en Orient avec un régiment où, depuis son enfance, il possédait une compagnie. Sa femme avait décidé qu'elle le suivrait. Maintenant qu'il était mort, elle ne regardait point sa pieuse mission comme finie. Arabelle avait pour son beau-père, lord Wormset ne put s'empêcher de le dire avec une certaine complaisance, une sorte de culte enthousiaste; désormais c'était à le consoler qu'elle se vouait. L'honnête et éloquent Anglais termina son apologie par ces paroles dites avec une profonde émotion : — « Malgré ce que ses préoccupations ont toujours eu d'austère, rien de moins sec et de moins froid que l'esprit de lady Jessing. Ma chère Arabelle a une piété ardente, et il y a tant de grâce en elle, que parfois elle trouble de l'encens catholique ma raison protestante. Puis, comme moi, elle aime les arts, les travaux et les jeux de la pensée. Le tableau d'un grand maître la captive, certaines harmonies l'enlèvent à ce monde, et enfin (il ne put s'empêcher de sourire en ajoutant ces mots, parce qu'il savait quel ordre d'idées il allait éveiller chez Fœ-

dieski) les luttes mêmes de notre tribune ne la trouvent point glacée. »

A ces derniers mots, en effet, le capitaine de hussards laissa paraître sur ses traits une expression assez étrange. Régis semblait dire qu'il se défiait un peu d'une sainte occupée de politique; mais tout à coup son regard ne laissa plus voir qu'une admiration profonde. Lady Jessing venait d'entrer.

Elle était belle à s'emparer sur-le-champ d'un cœur, surtout d'un cœur comme celui dont il est question ici. Elle avait, comme les visionnaires, toute une atmosphère autour d'elle, où l'on sentait les inquiétantes délices d'une vie inconnue. Ses cheveux étaient blonds, mais ce n'était pas ce blond vénitien rempli d'ardeurs sensuelles comme une grappe mûrie au soleil. Sa chevelure (qu'on me pardonne cette image d'un mysticisme un peu bizarre, je la donne ainsi qu'elle naquit dans une cervelle polonaise), sa chevelure avait l'air d'avoir essuyé les pieds de Jésus; on eût dit qu'en la pressant, il devait en sortir, au lieu de ces larmes voluptueuses qui tombaient des cheveux de la Vénus marine, les

pleurs de ces affections qui n'ont ni leur fin ni leur origine en ce monde. Ses yeux d'un bleu pâle, où tremblait une douce lumière, étaient chargés d'une toute puissante rêverie. Sa bouche était bien terrestre : elle était d'un rose vif : voilà ce qu'elle avait d'une fille d'Ève. Je donne avec une exactitude minutieuse jusqu'aux moindres impressions de Fœdieski.

On lui présenta le hussard ; elle l'accueillit par ces phrases qui savent parfois donner à la causerie de la première heure mieux que le charme des plus longues intimités. — Elle le connaissait déjà par son père, dont elle savait qu'avant elle il avait adouci la douleur. Elle tendit une petite main blanche qui brilla comme une perle dans la main brunie de Régis. Celui-ci ne put s'empêcher de tressaillir ; il y avait un rapport mystérieux (on m'a du reste assuré qu'il en était souvent ainsi) entre la main et la bouche de lady Jessing. Doigts et lèvres avaient quelque chose d'ardent. C'étaient dans ce vase d'élection, dans ce calice sacré, deux points où tremblaient quelques gouttes du philtre qui donne la grande ivresse d'ici-bas.

La conversation prit un tour à la fois grave et fa-

milier. Régis et lord Wormset traitaient les sujets habituels de leurs entretiens ; mais leurs paroles leur semblaient à tous deux plus profondes, plus pénétrantes, plus douces. Il y avait le parfum d'une femme dans toutes les pensées qu'ils échangeaient. Il y a peu de maisons russes où il n'y ait de piano. Un assez bon instrument, que le pillage avait respecté, se trouvait dans la maison de Balaclava. Lady Jessing dit qu'elle avait découvert le matin même, au fond d'un meuble à demi brisé, une mélodie écrite par un compositeur russe, qui lui avait paru d'une singulière puissance et d'une frappante originalité. C'était une œuvre très-peu connue du prince Esterlof, sorte de don Juan moscovite comme l'Onéguine de Pouchkine, qui est mort l'an dernier à Pétersbourg. Elle se mit à jouer ce morceau. Rien de plus morbide et de plus désordonné que ces accents, suprême soupir d'une âme épuisée par la recherche sans trêve et sans fin des joies terrestres. On sentait dans ces accords cette tristesse passionnée, cet amour tumultueux, cet ouragan chargé des senteurs de toutes les roses déracinées, qui emportent à jamais les âmes dont ils s'empa-

rent loin des routes du ciel. Mais quel contraste entre cette musique et celle qui la faisait entendre ! Vue par derrière, avec sa chevelure séraphique, son long et étroit corsage que la rêverie et la prière semblaient seules incliner, lady Jessing évoquait tout le chœur des pensées chastes, tandis que ses doigts faisaient surgir des images à troubler le cerveau d'un saint. Aussi Régis, à qui rien des choses intimes n'échappait, fut-il tout à coup partagé entre deux émotions de la nature la plus impérieuse et la plus opposée. « Une femme, après tout, se disait-il quand l'esprit du prince Esterlof le battait de ses deux ailes, une femme est toujours une femme, c'est-à-dire une créature appartenant de plein droit à l'amour, qu'il est insensé, quand elle se révolte, de ne pas réclamer au nom de cet implacable souverain des hommes. J'aurais toute ma vie ces remords brûlants qu'en dépit des lieux communs sur la conscience la vertu traîne après elle aussi bien que le crime, si je laissais échapper ce que va peut-être m'offrir un heureux destin. Tâchons de cueillir cette fleur mystique. Quelle joie d'aspirer la rosée qui lui donne tant d'attrayant

éclat ! » Puis il se disait presque aussitôt, quand les chastes contours de lady Jessing s'imprimaient au fond de son cœur : « Ce serait vraiment indigne de s'attaquer à une vie qui est sous la protection des plus saintes choses. Quelle douleur pour Wormset, qui m'aime d'une amitié si loyale et si sincère, s'il me voyait conspirer contre la mémoire de son fils ! Il eût éprouvé un chagrin moins poignant, j'en suis sûr, à être outragé dans sa personne qu'en ce cher fantôme. Son âme serait blessée en même temps partout, et dans ses plus secrètes profondeurs. L'un de ses cultes serait détruit, l'autre insulté. Je mêlerais à son deuil des amertumes inouïes, je lui enlèverais sa consolation unique, j'empoisonnerais la source des larmes qui le soulagent. Non, cela est impossible, et quand, ce qui est si invraisemblable, lady Jessing elle-même viendrait à moi, m'offrant ce qui m'a toujours séduit, l'attrait, le tout-puissant attrait d'amours dangereuses et nouvelles, je crois qu'en vérité je résisterais. »

Il en était là de ses pensées quand lord Wormset, demandé par un officier, sortit pour un moment du salon ; alors Régis se leva et s'approcha du

piano. Les mains de lady Jessing couraient sur les touches d'ivoire comme si un démon les eût emportées. La vue de ces petits doigts minces, brillants et agiles, ramena l'esprit de Régis à l'ordre d'idées qui lui était le plus familier. Puis, parmi les natures que l'habitude tyrannise avec le plus de violence, il faut mettre au premier rang, à coup sûr, celle du chasseur d'émotions amoureuses.

— Vous jouez divinement, lui dit-il, cet air infernalement tendre dont je suis ému jusqu'à la souffrance.

Et comme elle repartit :—Je suis étonnée que vous ayez été ainsi saisi immédiatement par une musique qui me semblait exiger une certaine initiation.

— Il y a bien des regards, fit-il, tout chargés de pensées inconnues, qui pénètrent soudain jusqu'au fond de votre cœur.

Tout en laissant errer sur le piano ses mains, qui ne tiraient plus que de vagues accords, elle tourna la tête de son côté. En ce moment, lord Wormset rentra. La soirée se prolongea encore un peu ; puis Régis sortit, s'élança sur son cheval, et, à travers les ténèbres, regagna sa tente au galop.

III.

La tente de Régis était occupée des deux côtés par deux lits de cantine. Le lendemain du jour où notre histoire a commencé, Foedieski et Kerven fumaient sur ces couches guerrières leurs cigares du matin.

— Mon cher, disait Kerven, quoique d'habitude je dorme assez bien, cette nuit je t'ai surpris en flagrant délit d'insomnie. Tu n'as point perdu de temps pour devenir amoureux. N'est-ce pas qu'elle est belle, qu'elle est touchante, et que je l'avais merveilleusement jugée ? Je suis sûr que tu as tout de suite trouvé le moyen de jeter jusqu'au fond de son cœur quelques-unes de ces paroles à mèche enflammée, comme les obus qui éclatent une heure après avoir été lancées. Veux-tu que je te raconte d'avance tout ton roman ? Tu vas être le héros d'une chose nouvelle, mais complètement dans ta nature,

d'une housarderie mystique. Hier tu as dû faire entendre à la dame que tu étais un vrai magasin de poudre, de sorte qu'aujourd'hui, par un mouvement irrésistible, elle va approcher la flamme de toi. Vous allez vous dire, si vous ne vous l'êtes pas encore dit, que vous vous connaissiez déjà, que vous ne vous rencontrez pas, que vous vous retrouvez. Ce point de départ est excellent. Puis tu lui parleras des rêves de la tente, tu possèdes parfaitement ce sujet, de l'attrait du danger, tu manies également bien cette matière. Elle sera pensive, elle se taira, et dans ce silence tu continueras traîtreusement à cheminer. Ce soir, elle saura parfaitement que tu l'aimes; demain, tu le lui diras peut-être franchement. Elle te suppliera sans doute de te taire, mais la première étape sera franchie. Après-demain, tu lui arracheras quelque demi-aveu dont tu feras sur-le-champ un aveu entier. Alors ce sera convenu, vous vous aimerez. Restera donc uniquement la manière dont s'exprimera ce subit, cet invincible amour. Là recommenceront les soupirs, les silences, les mots ardents et rapides ou les grandes phrases voilées sur toutes les

choses de la terre et du ciel. Heureux ceux qui ont le don de la galanterie nuageuse ! car, tandis que les âmes se promènent dans les étoiles, les corps livrés à eux-mêmes, libres et gais comme des enfants que leurs pédants ne surveillent plus, s'abandonnent à toutes leurs fantaisies. Spectre de Jessing, qui sait l'ornement que dans quelques jours tu porteras sous ton linceul !

Régis avait bien envie de se fâcher, mais à ses débuts l'amour est bavard ; puis comment s'envelopper dans la réserve vis-à-vis d'un compagnon de tente ? Quelle existence amènera l'expansion, si ce n'est celle des camps ? Donc, après avoir brièvement réprimandé son ami, Foedieski lui raconta longuement sa soirée de la veille. Il lui dit combien elle était belle et de quelle beauté ; il lui parla de l'air d'Esterlof, de ses impressions en écoutant ces mélodies, des paroles qu'il avait jetées dans l'oreille de la divine musicienne. Il commenta chacun des mots qu'il avait recueillis, des regards qu'il avait étudiés. Il pensait bien qu'il commettait une profanation en faisant pénétrer dans ses rêveries la plus étourdie de toutes les âmes ; mais

après tout, pensait-il, est-ce bien à Kerven que je m'adresse plutôt qu'à la toile transparente de ma tente, à ces brins d'herbe qui se balancent au pied de mon lit? — En attendant, c'était une chose fâcheuse pour la pauvre Arabelle que de se trouver ainsi, même en image, entre deux hussards. Quelques heures après cet entretien matinal, Régis, en montant à cheval pour aller voir lord Wormset, n'avait pas l'émotion respectueuse, les délicates inquiétudes dont il aurait été saisi sans l'intervention de Kerven dans les secrets de sa vie. Puis, je ne veux rien cacher de l'existence militaire aux femmes sensibles, comme on disait jadis; il y aura bien assez de douloureux idéal, de songerie désespérée dans ce qu'on va lire; Foedieski avait bu l'absinthe avant déjeuner, et pendant un repas long comme tous ceux des camps, il avait tenu tête à son ami. Toutefois, en apercevant la maison de Balaclava, en songeant qu'il allait revoir l'apparition de la veille, son cœur s'ouvrit de nouveau à l'anxiété qu'on éprouve au seuil des régions sacrées où résident les grandes amours.

Régis trouva lady Jessing en costume d'ama-

zone, se disposant à parcourir le plateau où campaient les armées alliées. On lui proposa tout naturellement d'être de la promenade. Comme peu d'anges montent à cheval, excepté l'archange saint Michel, il est assez difficile qu'une écuyère ait l'air d'appartenir au paradis. Cependant lady Jessing, dans sa longue robe noire, était bien encore un être divin réclamant de chastes adorations. Après un temps de galop, elle s'anima un peu ; une teinte presque en harmonie avec la couleur de ses lèvres se répandit sur ses joues. En cet instant, lord Wormset, qui venait d'apercevoir un vieux général chargé des travaux de mine aux attaques anglaises, laissa le Polonais seul avec celle qui, sans le savoir, possédait déjà un esclave en Crimée.

A cette époque-là, — il faut bien, bon gré mal gré, que je fasse entrer un peu de guerre dans ce récit, — les parallèles des alliés, ouvertes fort loin de la place, provoquaient de la part des Russes un tir désordonné. Mains boulets se promenaient souvent à travers les tentes ; sur tous les points d'où l'on pouvait découvrir Sébastopol, quelques obus éclataient de temps en temps, faisant surgir un

nuage blanchâtre du sein de l'herbe écrasée. Fœdieski et sa compagne s'approchèrent un peu de la ville. Malgré plus d'un bruit sinistre, Arabelle tendait toujours à faire un nouveau pas vers ce volcan.

— Pourquoi, lui dit le hussard, cette recherche inutile du danger ?

— Je ne le fuis ni le recherche, répondit-elle ; que peut-il être pour moi ?

— Mais sur cette terre vous savez bien être aimée.

— Je le suis ici et là-haut, je l'espère.

Elle prononça ces derniers mots en levant au ciel un regard adorable, mais qui, adressé évidemment à lord Jessing, fit naître dans l'âme de Régis un secret dépit. « Tu ne peux pas supporter, lui disait un jour Kerven, même l'ombre d'un mari. » Le fait est qu'il garda le silence, et, malgré ce que la situation avait d'étrangement romanesque, il sentit presque une pensée moqueuse sur les veuves traverser son esprit.

A l'instant même où le souffle malfaisant de l'ironie faisait pour pénétrer en lui un effort, il enten-

dit un bruit connu : c'était ce long frémissement qui accompagne le vol pesant d'une bombe. L'énorme projectile, en décrivant sa courbe, vint passer au-dessus des deux promeneurs. A quelques pas d'eux, il s'abassa et tomba à moitié enseveli dans la terre, d'où il fit jaillir une poussière rougeâtre. Au lieu de s'éloigner, lady Jessing arrêta son cheval et attendit silencieusement ce qui allait se passer. Bientôt un bruit sonore et un nuage épais annoncèrent que la bombe avait éclaté. En ce rapide et formidable moment, on pourrait presque dire à la lueur du péril, Foedieski et lady Jessing se regardèrent. Mains sentiments confus, mais impérieux, avaient poussé le hussard à laisser sa compagne braver le danger qui la rendait si belle.

— Ah ! fit-il, vous êtes bien une héroïne, et ici-bas ou là-haut heureux qui a le droit de vous aimer !

Le vieux général du génie, qui à propos ou mal à propos avait emmené lord Wormset, n'était pas homme à lâcher facilement ceux qu'il entretenait de ses travaux. Aussi le comte Foedieski et lady Jessing durent achever seuls la promenade ému-

vante, sous tant de rapports, où les avait engagés leur destin. En reprenant à côté l'un de l'autre la route de Balaclava, ils parlèrent tout naturellement de l'existence périlleuse que l'on menait sur le plateau de Sébastopol. Régis avait une manière toute slave d'envisager la mort. Il éprouvait pour cette pâle reine des humains ce sentiment plein de secrète tendresse qui fait trouver à une race de guerriers toutes les délices de l'extase aux moments les plus âpres du combat. Arabelle avait trop lu et trop aimé Ossian pour être insensible à cette passion exprimée avec éloquence, et qui d'ailleurs trouvait une occasion si naturelle de s'épancher. Elle laissa donc ses sympathies se montrer pour toutes les rêveries enthousiastes du Polonais; elle aussi avoua son goût du danger, et cette fois elle ne fit pas intervenir une ardeur posthume pour lord Jessing dans les élans qui la poussaient à franchir d'un bond imprévu le seuil de l'autre vie. Régis fut amené à lui dire :

— Je ne voudrais pas voir se renouveler le péril que vous avez couru tout à l'heure pour tout le plaisir dont votre courage m'a enivré. Si je me sentais

frappé par le coup qui vous ferait sortir de ce monde, peut-être me sentirais-je heureux ; mais si je vous voyais mourir à mes côtés, j'éprouverais une douleur dont je n'avais pas même la pensée.

— Comment cela ? lui dit-elle, vous qui ne me connaissez pas.

Il était donc dit que la prédiction de Kerven s'accomplirait. Il y avait à ces paroles une réponse fatale que Foedieski ne put pas retenir sur ses lèvres.

— Est-ce que je ne vous connais pas de tout temps ? s'écria-t-il. Croyez-vous qu'hier je vous aie vue pour la première fois ?

— Le fait est, dit-elle, que moi-même (cela tient sans doute à l'affection que vous a vouée lord Wormset) j'ai peine à ne pas vous considérer comme un ancien ami.

Ce n'était pas, après une semblable parole, un homme tel que Régis qui pouvait s'arrêter. Il se mit à épuiser toutes les litanies de ce sentiment orépusculaire, région des ardeurs sans nom, des images confuses, des insaisissables désirs, qui s'étend entre les pays éclairés par la calme lumière de l'amitié et ceux que brûlent les rayons de l'amour.

Tandis qu'il parlait, les yeux si limpides de sa compagne semblaient se charger d'une vapeur étrange; ils devenaient d'un bleu plus sombre; c'est là le charme qu'ont les yeux de certaines femmes, quand des regards passionnés s'y plongent. En s'entretenant ainsi, ils regagnèrent Balaclava: là, ils se séparèrent. Le soir, Régis avait à peine diné, qu'il retournait chez lord Wormset.

Lady Jessing n'était pas au salon. Quand Régis s'informa de sa santé, on lui dit qu'elle s'était trouvée fatiguée de sa promenade. Il se demanda si une réaction bien naturelle chez une âme féminine ne lui avait point fait expier son audace du matin, si ce danger qu'elle semblait avoir bravé si impunément devant lui ne s'était point plus tard vengé d'elle; puis il eut une autre pensée: cette frêle nature pouvait bien avoir été saisie par des émotions étrangères aux bombes et aux boulets. Le salon lui semblait bien vide, et cependant il n'était pas fâché de cette absence. — Peut-être, pensait-il à son insu, aurait-il été dangereux d'en demander plus à un jour. — Quoiqu'il aimât sincèrement lord Wormset, il eut pour lui des soins

dont il ne se serait pas cru capable. Il soutint sur l'histoire politique de l'Angleterre une longue conversation, et se rappela tout ce qu'il avait jamais su des discours de Canning. L'heure avançait, et pourtant il ne pouvait pas quitter cette maison, qui allait être le théâtre de toutes ses souffrances et de toutes ses joies. En rentrant sous sa tente, il trouva Kerven éveillé; mais cette fois il n'eut pas envie de lui parler, il déclara qu'il voulait dormir. Il craignait par une parole, par un soupir, par un murmure, de faire envoler l'hôte divin qui venait d'entrer en lui.

IV

Ainsi Régis connaissait depuis trois jours seulement lady Jessing, quand le mot destiné à rompre les funestes enchantements, quand la formule toute puissante, la parole sacrée, de *Sésame, ouvre-toi*, sortit de ses lèvres, quand enfin il lui dit : « Je vous aime » Voici comment la chose advint.

Il s'était rendu vers midi à la maison de Balacava, il n'avait pu attendre plus longtemps le moment de voir celle dont il était possédé. Lord Wormset était sorti; Arabelle était seule au salon lorsqu'il entra; elle était assise sur une sorte de divan, et lisait. « Quand les femmes lisent, dit un poète polonais, elles se penchent d'une manière qui donne aux anges l'envie de leur embrasser le cou. » Si les anges ont de ces fantaisies-là, jugez de ce qui peut passer dans l'esprit des hussards. Régis s'assit auprès d'elle. Jamais gazon en plein printemps ne lui avait paru plus parfumé, plus émouvant, plus inquiet de volupté, plus avide de tendresse que ce morceau de bois et d'étoffe sur lequel il se laissa tomber.

Elle lui demanda ce qu'il avait fait le matin, il répondit qu'il n'en savait rien; — ce qu'il comptait faire dans la journée, il repartit qu'il l'ignorait; — pourquoi il était ainsi, parce qu'il était sous l'empire d'une idée fixe.

— On doit chasser les idées fixes.

— Il faut être assez fort pour cela.

— Il y en a qui font mourir, d'autres qui rendent fou.

— Je porte envie à tous les morts et à certains fous.

— Auxquels ?

— A ceux qui se croient les souverains des pays dont ils ont rêvé.

Et ses paroles, remplies d'abord d'une clarté douteuse, se colorèrent bien vite d'une si saisissante lumière, qu'elle fut obligée de dire : — Je ne vous comprends pas.

— Ah si ! vous le comprenez, s'écria-t-il, que je vous aime !

Quand un mot pareil tombe entre deux êtres qui vraiment doivent s'aimer, il produit un bien autre effet que toutes les bombes, tous les obus des plus foudroyantes artilleries. Tandis que les yeux de lady Jessing prenaient cette couleur foncée d'un lac dont un orage subit vient de troubler la limpidité, ses joues devenaient d'une pâleur de linceul ; elle resta longtemps silencieuse, puis : — J'avais raison, fit-elle, vous êtes sous l'empire d'une pensée funeste dont il faut vous défaire à toute force. Montons à cheval.

Le regard de Régis s'illumina.

— Vous croyez donc que je jeterai mon amour au vent ?

— Non, reprit-elle d'une voix émue et sérieuse, bien loin de là ; je crois, j'espère que vous le renfermerez pour toujours au fond de votre cœur. Vous me parlerez d'autre chose, n'est-ce pas ? Je l'exige.

— Je le jure, fit-il, et il ajouta : — C'est peut-être ce serment-là que le vent va emporter.

Un moment après, tous deux couraient à de rapides allures. Lady Jessing avait donné rendez-vous à lord Wormset au monastère de Saint-George. Je suis convaincu que ce lieu, célèbre déjà, deviendra un des points les plus connus et les plus admirés de l'Europe. On le gâtera, comme on a gâté tant de sites, puisque les paysages ont cette mystérieuse délicatesse que, à certains souffles, ils s'altèrent. Maintenant on peut visiter encore, avec une émotion que rien n'empoisonne, cette retraite respectée par nos armes, dont la paix forme un si attrayant contraste avec tout le tumulte qui l'entoure. De grands arbres, tout chargés de nids d'oiseaux et s'échelonnant sur des gradins, comme ceux d'un cirque au bord d'une mer d'où sortent des rochers,

voilà le jardin du monastère. Le couvent en lui-même n'est pas d'une architecture bien originale, ni bien hardie; mais il a ce je ne sais quoi que prennent tous les asiles consacrés à Dieu, et les roches qui s'élancent des flots au pied des murs ont une poésie de tragédie antique. Elles font rêver de Prométhée. Il semble que ce soient les impérissables témoins de quelque douleur gigantesque; elles ont gardé le parfum d'une surhumaine mélancolie.

Régis et lady Jessing arrivèrent dans ce coin solitaire du monde sans avoir échangé une parole. Leur trajet s'était fait silencieusement. Arabelle semblait plier sous la tristesse comme une fleur sous la rosée, et le hussard au contraire, dans le fond de son âme, était pénétré de joie. Il sentait bien qu'il était aimé : il n'avait pas affaire à une coquette. — Si je lui avais déplu, se disait-il, elle ne serait pas en ce moment à mon bras, — car ce bras léger reposait sur le sien, et, par un mouvement dont on ne semblait point s'offenser, il l'appuyait sans cesse sur son cœur.

— Pourquoi donc, fit-elle, ne me parlez-vous plus ?

— Parce que je l'ai juré, répondit-il. Ne point vous parler de mon amour, c'est ne plus vous parler. Je n'ai pas une goutte de sang dans mes veines, dans ma cervelle pas une idée qui ne soit toute remplie, toute rayonnante de ma passion. Il faut que je me taise ou que je vous répète combien je vous aime, et cette mer que nous regardons ensemble, ces arbres qui nous émeuvent en même temps, croyez-vous qu'ils ne soient pas comme moi tout pénétrés de tendresse ? Quand un dieu vient au monde, même dans la plus humble demeure, les étoiles le savent, les forêts le saluent, l'herbe l'acclame ; tout ce qui nous entoure en ce moment est aux pieds de mon amour.

— Ne parlez pas ainsi, s'écria-t-elle tout à coup, ou je vous dirai...

Il eut un frisson, une pâleur, un regard plus éloquent que toutes les paroles.

— Ou je vous dirai, continua-t-elle, que moi aussi je vous aime.

Régis déposa sur une main qu'on ne lui retira pas un baiser où il réunit toutes les énergies de son âme. Puis il lui dit : — Maintenant que je vive, que

je meure, peu m'importe ! vous m'aimez, je suis maître d'un bonheur qu'aucun homme, aucune chose, aucun être visible ou invisible ne peut plus m'ôter.

Ce sont là blasphèmes que le ciel excuse, je veux le croire, j'en suis certain, mais dont il se venge cependant. Lord Wormset parut en ce moment. Ce bon seigneur était encore à cette époque où les maris, les pères, les tuteurs, sont charmants pour les amoureux. Par une singulière volonté du destin, ces sortes de gens sont pleins de bonté pour l'amour naissant. Ils sourient à son bégaiement, encouragent ses premiers pas, se plaisent à ses premiers jeux ; puis, quand l'enfant dont seuls, parmi tout ce qui les environnait, ils ignoraient l'origine, méconnaissaient la nature, grandit et devient cet être inexplicable, tantôt faible comme la chair dont nous sommes faits, tantôt puissant comme le souffle de Dieu, qui pour arriver à ses désirs est plus âpre que la menace ou plus doux que la prière, ils sont irrités, désespérés,—en un mot, dirait Kerven, bien complètement insupportables.

Lord Wormset en était donc encore à la bonne

période. Sa présence ne gêna point les deux amants. Pour quelques heures, ils n'avaient plus rien à se dire. Tandis qu'ils touchaient la terre, leurs âmes s'enlaçaient silencieusement dans le ciel. L'aimable Anglais exprima en termes exquis l'impression que le monastère lui faisait éprouver. Où ses compagnons ne sentaient que l'immense mystère dont étaient remplis leurs propres cœurs, il saisissait mille charmes secrets, mille attrait subtils qu'il décrivait avec grâce. Peu à peu lady Jessing et Foedieski, sur qui cette voix harmonieuse agissait comme la musique sur des âmes engagées dans les liens dorés des songes, revinrent aux réalités de la vie, sans voir disparaître toutefois la lumière de leur cher idéal. C'était une délicieuse journée d'automne. La Chersonèse n'est pas étrangère à la Grèce. Si elle a plu surtout aux divinités irritées, les divinités souriantes s'y sont arrêtées aussi. — Quelle joie, dit tout bas Régis à sa compagne, quelle joie j'ai trouvée ici ! Il y a des heures qui ne devraient pas s'envoler ; elles partent cependant, mais entre les mains qui les retiennent elles laissent leurs voiles. Les tissus magiques arrachés aux heures lumineuses,

ce sont les souvenirs. Plus tard, quand nous pressons contre nos cœurs ces témoignages ardents, ces gages indestructibles d'un bonheur qui n'est plus, ils l'inondent d'un parfum que l'on adore et qui tue.

Tout cela est peut-être d'un goût un peu slave, mais Fœdieski le disait : « S'il n'y a pas de feu sans fumée, il n'y a pas d'éclair sans nuage, et puisqu'ils plaisaient d'ailleurs, ses discours avaient raison. »

V

Il ne faut pas croire pourtant que lady Jessing, malgré l'irrésistible élan qui l'avait entraînée vers Fœdieski, eût subitement oublié la mémoire de William, la douleur de lord Wormset, toutes les tristesses sacrées de sa vie. Non, l'amour qui l'unit à Régis fut obligé de se faire mélancolique, discret, plein de délicatesses et de réserves, de porter le deuil de lady Jessing en un mot. Cela, par instant, irritait un peu le hussard, puis il pensait qu'il était

trop heureux encore d'avoir arraché si promptement un aveu à la plus charmante femme de la Grande-Bretagne, et il prenait en patience la contrainte qu'on imposait à sa passion; mais parfois quelques rayons du soleil d'automne, un ciel plein de souffles provocateurs, les habitudes de son âme, les débris de sa jeunesse le pressaient de donner à sa tendresse quelque chose de plus ardent, de moins voilé, de plus court vêtu. Kerven, qui devait avoir un rôle important dans cette histoire, hâta ce qui sans lui d'ailleurs serait arrivé fatalement.

Il y avait alors dans le port de Kamiesch une frégate appelée *l'Aurore*, navire plein de coquetterie, bien digne de ce joli nom. Cette frégate, qui du reste a, comme *la Belle-Poule*, plus d'une page brillante dans nos annales maritimes, était commandée par un Breton, M. du Quério. Ce brave officier, un peu cousin et fort ami de Kerven, était à juste titre très-fier de son bâtiment. Or il arriva que Kerven, qui allait de temps en temps chez lord Wormset, fit devant lui et lady Jessing un éloge pompeux de *l'Aurore*. Arabelle, sans trop songer à ses paroles, dit qu'elle serait ravie de visiter un bâtiment français.

Aussitôt galanterie emportée de Kerven au nom de M. du Quério; il supplie que l'on prenne un jour pour rendre visite à la frégate. Le jour est pris : c'était l'avant-veille du combat de Balaclava.

Le soleil du 23 octobre 1854 avait une douceur tiède et pénétrante, à jeter la langueur dans le sein d'une vierge, derrière les grilles d'un couvent. On gagna Kamiesch en suivant les bords de la mer; on s'arrêta un instant sur le promontoire où l'on prétend que s'est passée la mystérieuse histoire d'Iphigénie. Des vents légers couraient seuls sur ces rivages, forçant ceux qu'ils rencontraient à s'épanouir sous ces caresses que les brises adressent moitié à l'âme, moitié aux sens. A Kamiesch, M. du Quério, que l'on avait fait prévenir, avait envoyé sa chaloupe. Lady Jessing prit place dans le bateau, ayant lord Wormset à sa droite, Kerven à sa gauche, et Fœdieski en face d'elle, qui usait, suivant l'expression de son ami, ses yeux à la contempler. En quelques instants, on atteignit *l'Aurore*. Le commandant attendait ses hôtes. Il leur fit les honneurs d'un pont luisant comme une maison hollandaise; puis quatre heures vinrent à sonner, et l'on dina. Je puis assu-

rer que l'ombre de lord Jessing ne parut point à ce repas, où les meilleurs vins de France coulèrent devant Sébastopol, sous le ciel de la mer Noire.

Loin de moi la pensée de faire ici une brutale apologie de la matière; mais que voulez-vous? elle a part aux choses de ce monde; Dieu en a décidé ainsi. La plus sentimentale de toutes les femmes, quand elle a porté à ses lèvres un cristal blond comme sa chevelure ou vermeil comme sa bouche, suivant la liqueur qu'il contient, devient un instant infidèle au Pérugin et à Raphaël pour le Giorgion et pour le Corrège. Elle comprend un autre feuillage que ce feuillage pâle et dentelé qui projette son ombre légère sur la figure ascétique des vierges; elle entrevoit la sombre feuillée qui voile à demi les contours de l'anthiope. M. du Quério, et c'est beaucoup dire, est parmi nos officiers de marine un de ceux qui entendent le mieux l'hospitalité. Son dîner fut un de ces repas dont il faut, bon gré mal gré, que l'on sorte avec quelques flammes de Bengale dans la cervelle, quand même on les aurait commencés avec des ténèbres dans le cœur. En se levant de table, chaque convive sentait plus

vivement rayonner en lui la plus ardente partie de son caractère. Lord Wormset aimait plus que d'habitude les arts, l'éloquence, l'Angleterre et la liberté; Kerven chérissait d'une tendresse nouvelle sa vieille maîtresse, la gaieté française; Arabelle et Régis s'aimaient autant qu'il soit possible en ce monde de s'aimer.

On passa dans les appartements du commandant. Puis il advint que, tout naturellement, pour fumer, pour jouir du grand air, lord Wormset, M. du Quério et Kerven montèrent sur le pont; Régis et Arabelle restèrent seuls. Il y a des navires, et l'*Aurore* est de ce nombre, qui renferment des retraites faites pour bercer entre le ciel et les flots les plus chères et les plus audacieuses songeries des poètes. Le corsaire que Byron a chanté, et qu'au prix de toute sa gloire il aurait voulu être une seule heure, semblait avoir vécu dans le salon où les deux amants se trouvaient isolés. Des divans tout chargés de volupté, des tapis discrets, des fleurs jetant autour d'elles ce parfum qui nous ébranle comme la musique, cet éclat qui nous magnétise comme des regards, rien ne manquait à cette pièce; on y sen-

taille cette puissante, cette victorieuse élégance qui force les plus froides vertus à se fondre sous ses rayons d'or. Pour mettre le comble à ses enchantements, une porte vitrée, s'ouvrant sur une galerie circulaire, laissait voir un ciel tout parsemé d'étoiles tremblantes. C'était comme l'image sensible de cette porte dont parle Jean-Paul pour peindre la mort que comprend le songeur, de cette porte transparente qui prolonge, par des perspectives magiques, l'horizon de la vie.

Sous l'empire de tout ce qui l'entourait, Foëdieski, assis près de lady Jessing, appuya ses lèvres plus longtemps que d'habitude sur ces petites mains dont la pâleur ardente avait été le premier encouragement de son amour. Lorsqu'il leva la tête, son visage se trouva si près du visage adoré, qu'il fut emporté par un de ces élans qu'aucune puissance, je crois, ne pourrait contenir. Au milieu d'un nuage enflammé, qui semblait le séparer de l'univers, sa bouche s'unit à une bouche qu'il sentit frémir. « Quand je serai mort, s'est-il dit depuis, je crois que par instants je sentirai encore ce baiser ; il m'a laissé comme une impression de rose brûlante que

je défie la terre même qui doit me recouvrir de pouvoir jamais m'enlever. »

A l'instant où pour la première fois le plus idéal des amours venait de se faire sang impétueux, chair triomphante, lord Wormset parut ; il ne vit pas la caresse dont le salon de l'*Aurore* avait été le témoin, mais il remarqua dans sa belle-fille et dans son ami quelque chose d'insusité. D'abord Régis et Arabelle s'éloignèrent brusquement l'un de l'autre ; puis, tandis que le hussard avait dans ses traits, dans ses gestes, dans le son de sa voix, une sorte de gaieté exaltée comme s'il eût enlevé un drapeau sous le feu de vingt batteries, la veuve semblait tombée dans une rêverie voisine de la défaillance. Un de ces soupçons sûrs et rapides, éclairs précurseurs de la vérité qui veut se faire jour, traversa l'esprit du lord : il força toutefois ce lugubre spectre à rentrer dans l'obscurité ; mais il se sentit profondément troublé. Une heure plus tard, lorsqu'on regagna Balaclava, la route fut triste, Lady Jessing se tint aux côtés de lord Wormset qui ne laissait échapper que de rares paroles. Foedieski était silencieux. Kervén seul conservait

le joyeux esprit que lui avaient donné, avec ces caresses qui ne laissent pas de remords, les nymphes expansives enfermées dans les flacons de M. du Quério.

Le lendemain, Fœdieski ne vit lady Jessing qu'un instant. Elle était seule ; mais elle le supplia de lui faire une courte visite. Elle avait eu une nuit d'angoisses, et toute la matinée elle avait trouvé à lord Wormset un front rêveur. Elle était sûre qu'il se doutait de tout ; puis, qu'il ignorât ou non ce qui s'était passé, elle sentait que désormais elle serait la proie d'indicibles terreurs. Avec cette intelligence poétique des plus délicats mystères de ce monde, qui l'avait rendue si chère à Fœdieski, elle lui dit :

— Dans l'immortelle histoire de l'amour, il y a un moment où les hommes s'écrient : c'est le paradis ouvert. Croyez-le : c'est le paradis perdu. Tout ce qui me semblait innocent hier me semble criminel aujourd'hui. Les allées dans lesquelles nous errions ensemble ont disparu. Un ange irrité nous défend maintenant l'entrée de ces jardins d'où nous sommes bannis.

— Que m'importe, répondit Régis, l'Éden que vous regrettez, si nous sommes exilés ensemble ! Dieu avait raison d'appeler l'arbre de vie celui qui portait les fruits dont sont nés les tristes et sublimes amours de l'humanité. Toute tributaire qu'elle semble l'être du malheur, des chagrins, de l'inquiétude, de tous les caprices vengeurs d'un maître jaloux, la seule existence dont je veuille, c'est celle dont hier j'ai eu la révélation !

Toutefois Régis fut obligé de regagner sa tente plus tôt que d'habitude, et Kerven, à qui il rapporta quelques fragments de cette conversation mystique, lui dit : — Malheureusement ce qui me semble assez clair dans tout cela, c'est que lord Wormset a les yeux ouverts. La commodité inappréciable qu'il y avait pour toi dans sa confiance, voilà le vrai paradis que tu as perdu et que tu ne retrouveras pas ; mais je me console un peu en songeant que tu es habitué à ces sortes de disgrâces. Ce n'est pas la première fois, pour parler ton langage biblique, qu'on te chasse d'un semblable Éden, et tu as toujours su te tirer d'affaire.

— Non, je crois vraiment que j'aime pour la

première fois, répondit impétueusement Fœdieski.

— Oui ! s'écria Kerven, à la manière de toutes les femmes qui m'ont jusqu'à présent honoré de leurs faveurs.

— Que ce soit d'une manière ou d'une autre, fit Régis, c'est ainsi.

Et il ne mentait point ; ce qu'il affirmait alors, il le croit encore aujourd'hui.

VI

Le 25 octobre 1854, c'était le combat de Balaclava. Si la poésie n'était pas morte ici-bas avant la gloire, plus d'un chant existerait déjà sur le trépas qui fit ce jour-là de si grands vides dans les rangs de la noblesse anglaise¹. Combien de cavaliers aussi bouillants que l'Hotspur de Shakespeare ont disparu entre ces mamelons, où l'artillerie

¹ J'ai appris depuis que Tennyson avait consacré à cette action une belle pièce de vers dans son dernier recueil, *Maud and other Poems*.

russe faisait rage ! Avec quelle ardeur les hussards de lord Cardigan s'élancèrent dans ces nuages pleins d'éclairs où le canon ennemi parlait à la manière de Jéhovah, heureusement pourtant sans nous dicter des lois ! Mais il ne s'agit que d'une histoire d'amour, et si je la poursuis sous le feu, à travers la poudre, c'est parce que le sort l'a poussée là. Le seul souvenir que le combat de Balaclava ait laissé dans l'esprit de Régis se rapporte à lady Jessing.

Il espéra, dans cette journée, s'être conquis pour toujours lord Wormset. Je vais vous révéler un fait militaire qui a passé tout à fait inaperçu. Pendant que le 4^e chasseurs d'Afrique faisait cette charge, pleine d'entrain et d'à-propos, qui était à nos alliés d'un si grand secours, un escadron du 10^e hussards exécutait aussi, sur le flanc droit de l'ennemi, un mouvement fort opportun. Cet escadron était commandé par Régis. Au milieu de la mêlée, car ce jour-là il y eut une mêlée véritable, tandis que les obus éclataient, que les boulets sifflaient, que même çà et là quelques caissons se mettaient de la partie, en sautant avec toute leur cargaison de poudre et de ferraille, les hommes trouvaient moyen de se

joindre, et les sabres de se heurter. Fœdieski crut distinguer, dans un groupe de cavaliers russes, une figure bien connue; il lui fut bientôt impossible d'avoir un doute : c'était lord Wormset, qui, semblable à beaucoup de ses compatriotes, suivant ses instincts de gentilhomme plutôt que ses devoirs de général, s'était mis dans cette bagarre. Avec la curiosité intrépide qui caractérise la race britannique, il avait voulu accompagner le plus loin possible les régiments qui chargeaient; puis la charge l'avait entraîné, et son cheval, on sait ce que la poudre fait des chevaux anglais, s'était laissé tout entier posséder par le démon des batailles. Enfin il allait perdre la vie ou tout au moins la liberté, quand Fœdieski l'aperçut. En quelques instants, le hussard l'eut délivré. Deux heures après cet incident, — on se rappelle combien l'affaire de Balaclava fut rapide, — lord Wormset était remis par son libérateur entre les mains de lady Jessing. Il avait reçu au bras une blessure qui n'offrait aucune gravité, mais qui lui faisait perdre beaucoup de sang.

Avant même que le combat fût fini, Arabelle était

montée à cheval et s'était approchée le plus qu'elle avait pu du théâtre de l'action. Au moment où Fœdieski la rejoignit, un boulet à la fin de sa course vint tomber aux pieds de son cheval. Elle attacha sur le projectile un regard calme et profond : elle ressemblait, avec son pâle visage empreint d'une altière mansuétude, à cette femme de Raphaël qui écrase le serpent ; mais quand elle aperçut Régis, — ce fut lui qu'elle vit le premier, — ses joues se colorèrent, ses lèvres frémirent ; un élan de bonheur emporté, en revoyant son amant, s'était emparé de son cœur. Son expression de joie fit sur-le-champ place à une expression de douleur et d'inquiétude : « Déjà punie ! » se dit-elle en voyant lord Wormset tout couvert de sang.

Bientôt ce furent des émotions nouvelles : lord Wormset n'était pas en danger, et le sort l'avait fait à jamais l'obligé de Régis. Arabelle fut tentée de croire que le ciel protégeait son amour, quand elle fut arrachée bien cruellement à cette pensée.

— Lord Lindston vient de tomber à mes côtés, lui dit son beau-père. Cela m'a causé une douloureuse émotion. Il était fils unique et laisse une

veuve ; mais je connais lady Lindston, c'est une noble créature : elle saura porter jusqu'au tombeau son deuil et son nom.

Du reste, Fœdieski n'eut pas à se plaindre. Celui qu'il avait sauvé n'était pas homme à regarder la reconnaissance comme un embarras ou un fardeau. Lord Wormset semblait heureux au contraire d'avoir trouvé l'occasion d'exprimer des sentiments affectueux à Régis. Par la manière dont il le remerciait, il semblait croire qu'il avait à l'endroit de son jeune ami quelque chose à réparer. Plus tard, Fœdieski devait tout apprendre.

Le soir, quand il alla savoir des nouvelles du blessé, il le trouva étendu sur un fauteuil et sommeillant légèrement. Arabelle était assise à ses côtés sur une pile de coussins. La pauvre femme avait eu à subir une rude torture. Dans un moment d'expansion, lord Wormset lui avait dit : — Imaginez-vous, Arabelle, qu'un absurde soupçon m'avait traversé l'esprit. J'en suis si honteux, que je veux vous l'avouer. J'avais pensé que peut-être il se passait entre Fœdieski et vous je ne sais quoi dont je pourrais être sérieusement affecté. Quand je

regarde votre front, vos yeux, tous vos traits, où réside une dignité qui n'a régné chez aucune femme comme chez vous, je ne puis me pardonner de vous avoir outragée. Vous resterez la compagne de ma douleur, l'honneur de ma maison. Si quelque blessure autrement placée que celle-ci m'envoie dans l'autre monde, je pourrai revenir vous visiter avec mon William, car William est toujours entre nous, n'est-ce pas ?

Un peu excité par la fièvre, lord Wormset continuait sur ce ton, quand à son exaltation succéda un affaissement terminé enfin par le sommeil. On peut deviner ce qu'éprouvait Arabelle, lorsque Régis entra.

Elle lui fit signe de ne faire aucun bruit. Il s'assit en face d'elle, près du blessé, dont il épiait le sommeil. Lord Wormset ne se réveillait pas. Les gens qui se tuent par amour sont ceux qui ont trop regardé leurs maîtresses. Le pouvoir de certains yeux est quelque chose d'incroyable. On n'en dira jamais assez sur cette sorte d'enchantement. Régis se mit à contempler lady Jessing en silence, et quoiqu'il rencontrât un regard plein d'une tristesse

profonde, il se sentit attiré vers celle qu'il aimait par ces instincts d'âme et de corps auxquels il n'avait jamais su résister. Il étendit la main pour prendre une de ces petites mains blanches qui le rendaient fou aussitôt que ses lèvres les touchaient. Moitié par entraînement, moitié par la crainte qu'un soupçon de lutte n'éveillât le malade, lady Jessing ne résista point, et voilà ses doigts sur les lèvres de son amant ; mais tout à coup, en suivant d'un œil rêveur la main qu'elle avait involontairement abandonnée, elle aperçut sur cette peau transparente, que Régis embrassait avec ardeur, une petite tache rouge : c'était une goutte du sang de lord Wormset, qu'elle venait de panser. Ce qui se passait en elle, je ne puis le dire. Son regard eut une expression poignante de remords ; il cria, si on peut parler ainsi, et, par un brusque mouvement, elle essaya d'échapper à la caresse de Régis. Ce mouvement réveilla le blessé. Tout cela paraîtra peut-être bien peu de chose : c'est à coup sûr le plus humble, le plus obscur des faits, quand on pense surtout aux immenses événements dont il se détache pour celui qui le raconte en ce moment ;

mais, je puis l'affirmer, les plus terribles scènes de la guerre, un boulet emportant à ses côtés toute une file de son escadron, une balle inattendue tuant son meilleur ami dans ses bras, rien ne produira sur Régis l'émotion qu'il éprouva quand lord Wormset, subitement éveillé, promena soudain son regard sur Arabelle et sur lui.

Il a dit bien des fois à Kerven : — Tu ne t'imagines pas tout ce qu'il y avait dans l'expression de ce pauvre homme. C'était quelque chose de si douloureux, de si humilié, un adieu si déchirant à toutes les illusions de sa vie ! Cette scène d'amoureux et d'amoureuse, de Léandre et d'Isabelle, jouée devant ce fauteuil ensanglanté ou dormait dans toute la foi de son cœur un des plus nobles soldats, à coup sûr, qui aient existé jamais, — tiens, tout cela m'a fait un étrange mal, et je recommencerais pourtant.

Quant à lady Jessing, voici ce qu'elle fit.

Il y avait trois jours que cette cruelle chose avait eu lieu, et Régis n'avait pas vu Arabelle. Il savait par Kerven, qu'il avait envoyé demander des nouvelles de lord Wormset, que lady Jessing devait retourner

sous peu en Angleterre. Arabelle, lui dit-on, montrait une singulière énergie ; ses yeux, d'habitude si pleins de douceur, semblaient receler un feu sombre. — Elle a l'air, dit Kerven avec sa légèreté accoutumée, d'une venve corse qui médite quelque sanglante entreprise ; ce n'est plus la femme que tu as connue.

Régis vivait sur les conjectures qu'amenaient dans son esprit ces incomplètes paroles, quand le 29 octobre au matin, — ce fut en Crimée, cette année-là, le dernier beau jour d'automne, — il aperçut à cheval celle dont il songeait incessamment avec une inquiétude si passionnée. Elle était escortée par ce vieux général du génie qui une fois avait emmené lord Wormset, on se rappelle en quelle circonstance. Elle se dirigeait vers la partie du plateau que coupe le ravin du Carénage. A cette époque, les travaux du siège, à peine ébauchés sur ce point, n'avaient repoussé aucune embuscade ennemie. En s'approchant de la ville, c'était non-seulement aux boulets, mais aux balles que l'on avait affaire. Régis, qui de son côté faisait une promenade fort désolée, poussa vers lady Jessing aussitôt qu'il

l'aperçut. Au lieu de l'accueillir avec un air froid et irrité, elle lui tendit la main.

— Croyez, dit-elle, que je suis heureuse, très-heureuse de vous rencontrer.

Mais le ton de tristesse infinie dont ces paroles étaient prononcées contrastait avec le sens qu'elles avaient réellement. Foedieski était tellement ému qu'il la regarda pour toute réponse. Ils se mirent à marcher l'un près de l'autre. Une conversation nécessairement gênée par la présence d'un tiers, quand elle n'eût pas été oppressée par tant de causes puissantes et variées, s'établit entre eux ; mais pendant que forcément leurs paroles les trahissaient, leurs âmes, tout entières derrière leurs yeux comme des prisonniers derrière des grilles, se faisaient des signes passionnés.

Tout en marchant, ils arrivèrent à un endroit où quelques *riflemen* leur crièrent de s'arrêter.

— Il y a danger, leur dit leur compagnon à s'avancer de ce côté ; je vous en supplie, chère lady, songez que je répons de vous.

Arabelle s'arrêta un instant en effet, et cette fois regarda Foedieski d'une manière tout à fait étrange ;

puis, comme emportée par un mouvement de curiosité impétueuse, elle pressa son cheval, qui partit au galop. Les deux cavaliers la suivirent malgré les cris des *riflemen*, qui leur enjoignaient de tourner bride. Quelques balles sifflèrent autour d'eux, et tout à coup lady Jessing s'affaissa sur son cheval. Le plomb d'une carabine finlandaise avait pénétré au-dessous de son épaule ; elle était inondée de sang. Fœdieski et le général anglais se précipitèrent de leurs chevaux et la prirent dans leurs bras. Aidés par quelques soldats, ils purent la porter jusqu'à une tente, où on l'étendit sur un lit de cantine. Là ses yeux, qui s'étaient fermés, se rouvrirent et aperçurent Régis penché sur elle.

— J'avais juré de vous quitter, lui dit-elle à voix basse : j'ai voulu tenir ma promesse.

Eh bien ! voilà comme Dieu mène souvent les choses ! Elle n'est pas morte ; on l'a sauvée, et, quinze jours après la bataille d'Inkerman, elle a pu s'embarquer pour l'Angleterre. Qu'y pense-t-elle aujourd'hui de cette aventure, de ce vrai rêve ? Est-elle encore sous l'empire de cette puissante excitation, due à tant de motifs, qui en quelques jours fit

— de la plus chaste et de la plus réservée des femmes — l'héroïne du roman le plus ardent? Ou bien, soustraite à toutes les influences de l'isolement, du péril, d'une vie insolite, d'une nature inconnue, en est-elle à philosopher elle-même sur ce qu'elle a éprouvé? Je l'ignore. Quant à Régis, il croit qu'il n'oubliera pas un amour qui n'a ressemblé et ne ressemblera jamais à nul autre de ses amours. Il a sérieusement rudoyé Kerven, qui une fois a essayé de lui dire : — Tu dois te trouver heureux après tout d'être le premier homme pour qui une femme, et une femme qui va devenir une des plus à la mode de l'Angleterre, a résolu de se faire tuer.

AISHA ROSA

SOUVENIRS DES RIVES DU BOSPHORE

I

— Parlez-moi des choses éternelles, disait un soir, il y a quelque temps, à un homme que j'ai peu aimé et beaucoup connu, une femme dans cet état de cœur et à ce moment de la vie où l'on est suspendu entre l'amour divin et l'autre amour, comme ces oiseaux qui suivent les navires sont suspendus entre la mer et le ciel. De temps à autre, vous les voyez (je parle des oiseaux) toucher de l'aile ces flots sombres dont ils semblent ne s'éloigner qu'avec douleur, puis la région céleste les attire, et ils

disparaissent dans le bleu, puis ils descendent encore. C'est ainsi qu'elle faisait, et qu'elle fera peut-être longtemps en dépit d'elle. Quant à lui, jugez de son existence et de ses pensées par sa réponse.

— Il y a des choses éternelles, lui dit-il, que je n'aurai peut-être pas le formidable bonheur de connaître, quoique j'aie cru les entrevoir par instant. Si elles m'étaient jamais révélées, je n'en parlerais pas, avec vous surtout, en ce lieu et à cette heure ; il n'est point de lumière divine que ne me cachât votre corps, tout frêle et mince qu'il est. Mais je connais et n'ai point cessé d'admirer des choses en même temps impérissables et fugitives comme ce charme dont vous me remplissez, et que, bien longtemps après nous deux, des femmes telles que vous verseront à des hommes tels que moi. Parlons donc de ces choses-là. Encore une histoire amoureuse.

Il y avait sur les rives du Bosphore une femme qui s'appelait Aïsha Rosa. Elle était née en Asie, de là ce nom d'Aïsha. Le hasard la fit chrétienne, de là ce nom de Rosa, qui lui convenait merveilleusement. Elle avait à peine dix-sept ans, mon Dieu, oui, si peu que cela, ici les années viennent se

poser sur les femmes sans les écraser sous leur poids. Bien loin de là, je crois que souvent elles les parent. Elles les rendent animées et harmonieuses comme des arbres où se nichent des fauvettes. — Vous riez? — Ai-je tort? — Que voulez-vous? je vous jure que je pense ainsi. Eh bien! il n'en est pas de même en Orient. Vingt ans courbent une femme dans ce pays-là. Au milieu d'un visage blanc nuancé d'un rose presque insensible, et d'une délicatesse, d'une fraîcheur qui sont l'orgueil comme le secret du harem, elle avait des yeux remplis d'une telle clarté qu'on eût dit, lorsqu'ils illuminaient tout à coup son visage, l'invasion du soleil dans un bois de myrtes. Maintenant, pour vous la faire entièrement connaître, il faut que je vous parle tout de suite d'un homme dont le portrait pourrait m'embarrasser très-fort; mais je le déclare, il ne m'embarrasse pas.

Le marquis de Claresford est devenu Anglais par hasard entre dix-huit et vingt ans. Il s'appelait Hugues d'Hériville, et menait dans un coin de la France une vie des plus retirées, quand il lui arriva cette romanesque aventure, qu'un de ses parents à

un degré remontant aux temps héroïques des Normands lui laissa la pairie de Claresford. Ainsi le fils de Catherine Gordon devint un jour lord Byron. Si je parle de Byron du reste, c'est parce que Claresford lui a été quelquefois comparé sans que je sache trop pourquoi. Tous les deux, il est vrai, ont eu le privilège d'être de temps à autre le repas du vieux vautour de Prométhée; mais Byron à coup sûr était un régal plus précieux que Claresford pour l'oiseau olympien. Hugues n'a jamais fait un seul vers, et les œuvres qu'il s'est avisé un jour d'écrire dans un anglais des plus bizarres n'ont d'autre intérêt que la sincérité d'un esprit indépendant de toutes choses, excepté de ses caprices et de ses passions. Ce sont en somme d'assez mauvais livres, rappelant continuellement cet état de l'atmosphère qui fait dire aux gens de la campagne : « Voilà le diable qui marie sa fille et qui bat sa femme. » Si vous les aimez cependant, libre à vous, je ne vois pas pourquoi je m'embarquerais dans des questions littéraires. Le seul rapport qu'il y ait entre Byron et Claresford, c'est que sans mépriser, bien loin de là, en respectant la pensée, tous deux ont refusé avec

opiniâtreté d'en subir la domination exclusive : l'un et l'autre ont recherché l'action, l'un et l'autre l'ont aimée; c'est Claresford, je dois le dire, dont la recherche a été la plus sérieuse, dont l'amour a été le plus vrai, le plus passionné.

Mais revenons vite à ses défauts. Avec toutes les apparences d'une humeur facile, rien au fond ne le satisfait. Il croit religieusement à cette parole de la Genèse : « Dieu se repentit d'avoir créé l'homme. » Comment voulez-vous, dit-il, que je sois tranquille quand je suis le remords de Dieu ? C'est donc, aussitôt qu'on le connaît un peu, une insupportable incarnation de l'inquiétude. Un de ses plus irritants et de ses plus déplorables travers, c'est de se prendre, et soudain et sans cesse, d'une tendresse pleine d'emportements maladifs pour tout ce qu'il quitte : êtres, choses, lieux. Récemment, quand finit cette guerre de Crimée, où il figura dans les hussards de lord Cardigan, il fut pris d'une tristesse profonde, et il en vint à regretter jusqu'à cet affreux plateau de la Chersonèse, où, depuis que le canon se taisait, les morts seuls avaient le droit de ne pas s'ennuyer.

Sur le bateau qui l'éloignait de cette terre désolée, il n'avait que des pensées chagrines.

— Quelle maladresse ! se répétait-il, et quel malheur de revenir dans une vie qu'on a eu l'heureuse fortune de quitter ! Le charme souverain de la guerre, c'est qu'elle suspend, comme le sommeil, tous les ennuis de ce monde. S'en séparer, c'est le supplice que tant d'entre nous éprouvent chaque matin au moment de recommencer leur besogne journalière.

— Puis, répondant avec une sincérité pleine d'amertume à cette question, l'angoisse de tous les retours : « Que vais-je retrouver ? » il se disait : « Personne à qui j'apporte une joie réelle. » Dans cette course qu'il venait d'accomplir à travers le temps, l'espace et le péril, combien l'avaient abandonné ! Il savait la courte haleine de ces pensées qui doivent vous suivre partout, même dans l'autre vie. De ces affections qui lui criaient : « Attends-moi, je te suis ! » comme la veuve de La Fontaine à son époux, bien peu qui se fussent mises en route, pas une qui ne se fût arrêtée. Comme il avait vu les lettres devenir rares, puis disparaître, en passant par toute sorte d'étranges phases ! Ces inquiétudes

passionnées qu'elles exprimaient d'abord faisaient place à une indifférence amenée par la monotonie d'un même péril, puis cette indifférence se tournait presque en amertume, et plus d'une fois il avait cru de loin s'entendre dire : « Comment donc ! vous n'êtes pas mort ? » Oui, c'est ainsi que l'avait traité celle même dont vous connaissez ce regard et ce sourire qui semblent toujours faire des promesses immortelles, celle dont il a dit plus d'une fois, se laissant entraîner aux tendresses mystiques : « C'est Dieu qui me l'a enfin envoyée ! »

— C'est Dieu qui la lui reprenait, dites-vous. -- Eh bien ! franchement, je ne le crois pas. C'était bien plutôt, convenez-en, le vieux monarque fardé du monde, le père du mensonge et de l'égoïsme, l'ennemi de tout ce qui a des ailes, partant de toutes les grandes amours, en un mot le diable, madame ; mais ne parlons que de lord Claresford, sur qui j'ai vraiment l'air de m'attendrir. Il voyait donc toutes les choses humaines sous les couleurs les plus lugubres, quand il entra dans le Bosphore. Ce lieu, qu'il connaissait déjà, lui causa une émotion profonde et soudaine. Il y a des moments où la nature

semble nous traiter avec indifférence, d'autres au contraire où l'on dirait qu'elle songe à nous, qu'elle nous regarde. Il crut que l'Orient attachait sur lui ses yeux d'or. Jamais cette région si célébrée ne lui était apparue avec tant de charme. Le jour touchait à sa fin, la mer était aussi lumineuse que le ciel ; l'Europe et l'Asie, qui en cet endroit unique du globe se regardent toutes deux au même miroir, semblaient faire assaut de beauté. C'était sur l'un et l'autre rivage le joyeux éclat du gazon, la grâce altière des arbres, enfin la gloire des montagnes. « Certainement, pensa Claresford, voilà un pays que je ne quitterai pas tant qu'il ne s'élèvera point du fond de mon cœur un de ces vents maudits qui poussent ma vie aux quatre coins du ciel ! » — Et il promena sa vue, comme pour s'y choisir une demeure, sur ces amas de palais qui semblent se presser les uns contre les autres pour faire honneur au soleil et profiter de ses faveurs.

On a souvent médité des palais du Bosphore. Je les trouve d'une séduction merveilleuse. Nombre d'entre eux sont d'un marbre aussi pur que les déesses de nos parcs. Il en est plus d'un en bois

peint ; assurément ce ne sont pas ceux dont l'imagination a le plus à se plaindre. J'aime assez une demeure qui sourit à l'homme et qui n'insulte ni à la fragilité de son être, ni à la rapidité de ses jours. Puis le palais de bois offre des couleurs de l'effet le plus divertissant pour les yeux et pour l'esprit. C'est à l'intérieur surtout qu'il faut le voir : quoi de plus charmant que ces grandes pièces percées par d'innombrables fenêtres, et dont les lambris sont égayés par toute sorte de fleurs appartenant à des jardins impossibles ! Rien ne vient à point dans ce monde. J'aurais voulu jouir de l'Orient quand j'apprenais la vie idéale dans les contes de fées. L'asile que se choisit Claressford, car il avait pris aux Anglais cette bonne qualité, qu'il mettait tout de suite ses fantaisies en pratique, était quelque chose de gai et de mystérieux en même temps. Imaginez un logis couleur de rose qu'entoure une ceinture de colonnettes et que seul sépare du Bosphore un gazon d'un vert sombre, d'où sortent çà et là quelques arbres élancés se terminant par de vastes parasols toujours baignés de lumière. Voilà le dehors de cette demeure. A l'intérieur, ce sont de vastes pièces qui se succè-

dent sans aucune logique, qui, au lieu des distributions savantes, des combinaisons exactes de nos appartements, présentent une déraison pleine d'attrait. Une profusion de fenêtres laisse entrer partout une clarté qui, grâce à de grands stores, n'a rien que de doucement souriant. Cette habitation transparente ressemble aux verres aériens destinés aux vins blonds et légers. Ainsi a pensé lord Hugues Claesford en la parcourant pour la première fois, et il s'est dit : « Puisse Dieu m'y verser au moins quelques jours la vie oublieuse et facile dont je suis altéré ! »

II

Lord Hugues avait pour voisin ce prince Alexandre Strezza dont Bucharest gardera longtemps le souvenir. Bucharest, à coup sûr, est la ville du monde où la grande divinité païenne qu'aucun culte n'a pu anéantir, où Vénus est adorée avec le plus d'emportement, et parmi les adorateurs de la toute-puis-

sante déesse, nul n'était plus convaincu, plus fervent, plus absolu dans sa dévotion que le prince Strezza. Aussi jouissait-il de ce bien précieux, — que, malgré une intelligence assez développée et assez fine, et qui aurait pu comme toute autre avoir ses inquiétudes, la vie ne lui offrait aucun problème à résoudre. En tout lieu où se rencontrait une femme que pussent poursuivre et atteindre ses désirs, il avait trouvé le seul but qu'il se fût jamais proposé. Malheureusement le pauvre Strezza, par une cruelle ironie du sort, était depuis quelques années fort dépourvu de la qualité qu'exigent le plus impérieusement les religions antiques. Cette compagne indispensable du plaisir, la santé, l'avait abandonné. Elle s'était enfuie aussi cruellement, que dis-je ? bien plus cruellement encore qu'a jamais pu le faire, madame, la plus vaporeuse de vos illusions. Strezza était lentement consumé par une maladie de poitrine dont il demandait en vain à tous les cieux gais et bienfaisants de le débarrasser. Cet affreux mal ne changeait rien à son humeur. Aucune des pensées qui descendent dans une âme chrétienne avec les ombres de la mort ne pénétrait dans cette nature,

où régnait plus que jamais la loi des sens. Quel homme horrible! me dites-vous. Certes je ne voudrais pas lui ressembler en tout point, mais je vous assure qu'il n'était pas trop horrible pourtant. C'était d'abord un garçon de la plus aimable figure. Il avait à la fois du Grec et du Slave. Ses traits, réguliers comme ceux d'une statue, étaient éclairés par un regard que la rêverie du Nord, cette pâle et lumineuse rêverie, animait de son mystérieux éclat. Puis il avait de l'esprit beaucoup, de l'esprit français, ou du moins de ce qu'on appelle ainsi, à juste titre, je le crois.

Dans l'ensemble même de la vie, Claresford s'est soustrait et se soustraira toujours à toute domination, mais nul ne subit plus complètement que lui mille influences passagères dans les phases successives de son existence. Que demain il se prenne de goût pour quelque esprit ascétique, et il sera digne pendant huit jours d'habiter la cellule de saint Bruno. Aujourd'hui, s'il rencontre sur son chemin quelque âme éprise du plaisir avec élévation et sincérité, comme cela se trouve parfois, vous le verrez marcher dans les brodequins d'Alcibiade. En définitive, après

tous ces rôles qu'il accepte dédaigneusement des événements et des hommes, c'est la même nature qu'il laisse constamment reparaître; après le masque souriant ou austère, c'est le même visage que l'on revoit, ce front où se sont amoncelées déjà tant d'ombres, ce regard qui semble chaque jour jeter à la vie une interrogation plus ardente et plus désolée. Je veux simplement dire ceci, qu'il résolut pour quelque temps de se laisser diriger par Strezza.

Or un beau matin, pendant qu'il fumait, enseveli entre des piles de coussins et entouré, moitié par le tabac, moitié par la rêverie, de nuages qui lui cachaient agréablement les réalités de ce monde, le Valaque entra, s'assit à ses pieds, et lui parla à peu près ainsi :

— Savez-vous, mon cher Hugues, que vous menez une vie insipide, et même coupable, croyez-le bien ? A quoi vous servent ce beau ciel, votre santé et vos loisirs, si vous ne vous associez pas au moins pour quelques jours à quelque créature belle, bien faite et d'agréable humeur, propre à vous laisser un bon souvenir ? Tenez, laissez-moi vous mener ce soir chez madame Frazzini.

Ici Hugues se permit une interrogation.

— M. Frazzini, dit-il, est mon banquier, et je le vois quand j'ai besoin d'argent ; mais je ne veux rien demander à sa femme. Toute jolie qu'elle est assurément, elle possède l'art de me déplaire à un degré où ne l'ont jamais eu les plus tristes laideçons. Elle est née, je crois, à Marseille : eh bien ! je trouve une cruelle analogie entre son regard et son accent. Dans ses yeux comme sur ses lèvres, il y a quelque chose d'éternellement sautillant qu'on voudrait à toute force voir se calmer un moment. Puis elle appartient à cette race malencontreuse de coquettes qui me versent le sommeil alors qu'elles s'efforcent de me causer la plus vive excitation. Je finis par m'endormir désagréablement au bruit de cette parole vide, et surtout de cet insupportable rire qui accompagne sans cesse tout ce qu'on lui dit et tout ce qu'elle vous dit. Ah ! Strezza, mon cher Strezza, si vous voulez enchanter pour moi les rives du Bosphore, ne me les faites pas fouler avec madame Frazzini.

— Je n'interromps jamais, reprit le Valaque avec calme, les gens qui disent du mal de leur prochain.

Maintenant que vous avez fini votre tirade, je dois vous déclarer que je n'ai nullement pensé à vous armer contre le repos de votre banquier. Laissez-moi vous mener, vous disais-je, chez madame Frazzini, et là vous verrez une des merveilles de ce monde, mademoiselle Aïsha Rosa. Vous avez rencontré quelquefois ce vieux pacha en redingote marron, dont le palais touche au vôtre. C'est un personnage fort curieux à connaître, qui représente la Turquie civilisée. Il a eu des missions importantes en France ; il a lu Voltaire et il boit du vin. Malheureusement il n'a pas porté dans un acte très-récent de sa vie la finesse et le discernement dont il se pique. Il a fait un vol primitif, un vol barbare, si grossièrement patent, que le sultan a été forcé de lui infliger sa disgrâce. Le cordon est de nos jours ce que la vertu est depuis si longtemps, un vain mot. Osman-Pacha est donc en vie, peut-être même sera-t-il remplacé plus tard ; seulement, à l'heure qu'il est, il habite mélancoliquement les rives du Bosphore, dans un palais qu'il voudrait vendre, et avec une fille...

— Qu'il vendrait comme son palais, dit Claesford en prenant une attitude attentive.

— Ma foi, continua Strezza, vous l'avez dit, et ce serait, suivant moi, une acquisition préférable à celle du plus beau marbre, de la toile la plus vivante et la plus splendide. Rien qu'en regardant cette parfaite beauté, j'ai encore une sorte de bonheur, et certes je ne vous l'aurais pas révélée, mon cher Hugues, malgré le goût que vous m'inspirez, si la destinée ne m'avait point fait ce que vous me voyez aujourd'hui. Je ne suis pas tout à fait l'ami du Monomotapa, ajouta-t-il en souriant avec la satisfaction littéraire d'un étranger versé dans la connaissance de nos chefs-d'œuvre, mais je suis heureux de vous faire une galanterie orientale qui ne me coûte qu'un bon avis.

Claresford devint tout rêveur. Quoique sa vie soit à coup sûr une de celles qui doivent mettre à la plus rude épreuve la pureté de nos anges gardiens, il a toujours eu une répugnance instinctive pour certaines amours. Il y a bien peu de temps encore, il croyait parfois, le soir, tout à coup dans sa tente, en écoutant d'une oreille distraite le bruit lointain du canon, à de si divins mystères de tendresses ! Qu'importe ? ce temps-là n'existait plus. Au bout

de quelque moments, il sortit donc de sa rêverie pour dire à Strezza : — Eh bien ! soit, je vous suivrai chez madame Frazzini.

Le soir même, les deux amis entraient chez la femme du banquier. Il y avait là une de ces réunions étranges, comme on peut en trouver du reste beaucoup moins loin qu'à Constantinople, une fois qu'en matière mondaine on s'est écarté des voies orthodoxes ; c'était un de ces *rouls* qui ont l'air, par la bigarrure des éléments qu'ils rassemblent, d'épisodes du jugement dernier. Un général polonais, une princesse arménienne, un marchand juif, un diplomate français étaient groupés auprès de madame Frazzini. Claresford, qui n'aime pas beaucoup à observer, quoique bien des gens lui disent sans cesse d'un air fin : « Voilà qui est curieux pour un écrivain comme vous, » Claresford se sentait déjà sous le poids d'un ennui formidable, quand Osman-Pacha fit son entrée avec Aïsha Rosa.

Aucune femme de ce livre merveilleux aussi bien par mille éblouissantes féeries que par maintes délicatesses secrètes du cœur, aucune héroïne des *Mille et Une Nuits* ne montra jamais, en levant son

voile, autant de perfection qu'en montrait ce soir-là Aïsha Rosa, en traversant à visage découvert le salon de madame Frazzini. Avec sa pâleur rayonnante, son teint de rose blanche éclairée par une lumière d'étoile, c'était une véritable apparition échappée d'un monde occulte et splendide. Ainsi pouvait être cette haute et mystérieuse dame que nous connaissons sous le nom de la lune, quand elle courait autrefois sur les gazons à la recherche de son berger.

— En vérité, dit Claresford à Strezza, voilà une étrange créature, et lui être présenté me semble aussi bizarre que d'être présenté à une fleur, à un diamant, à une gazelle, à un tableau, à quelque chose enfin d'une autre espèce que nous. J'ai envie d'aller tout simplement m'asseoir à ses côtés sans lui rien dire.

— Point du tout, repartit Strezza ; ce sont manières qui ne valent rien avec les Orientaux de ce temps-ci, qu'on ne saurait trop traiter, si on veut sur-le-champ les conquérir, avec les procédés civilisés. Je vais présenter lord Hugues Claresford à Osman-Pacha, puis à mademoiselle Aïsha Rosa.

Ce qui fut dit fut fait, et, cette formalité remplie,

Hugues se trouva installé auprès de la houri. Cette houri était chrétienne, je vous l'ai dit au commencement de ce récit. Il faut que vous appreniez en peu de mots de quelle manière notre religion avait fait cette charmante conquête. Pendant un de ses séjours en France, Osman-Pacha avait connu une vieille Irlandaise, beaucoup plus riche à elle seule assurément que la moitié de ses compatriotes réunis. Lady O'Penney se prit de passion pour Aïsha, dont la mère était morte, et qui avait à peine cinq ou six ans. Elle pria Osman de lui abandonner cette enfant, disant qu'Aïsha deviendrait sa fille. Le philosophe ottoman fit peu de résistance, et la petite Turque fut bientôt une des curiosités d'un des salons européens les plus encombrés d'excentricités de toute nature : *maestri* célèbres, anciennes beautés et vieux savants. Par malheur, il arriva que lady O'Penney, qui aimait, en vieille admiratrice d'Ossian, à être toujours enveloppée de gazes, s'embrasa un soir où d'aventure elle se trouvait seule dans son salon, au coin de son feu, après le départ de ses hôtes habituels. Quand on vint à son secours, il était trop tard ; la pauvre femme appar-

tenait à un monde meilleur, ou tout au moins à un autre monde; elle avait laissé celui-ci tellement à l'improviste, qu'aucune de ses volontés probables ne put être accomplie. Aïsha, qui avait alors onze ans, âge où les femmes orientales sont déjà fruits dorés, par les plus beaux rayons de la jeunesse, Aïsha, dis-je, fut obligée de retourner auprès de son père, et ma foi, je l'avouerai tout de suite, Turque à peu près comme devant. Elle avait reçu le nom de Rosa, c'est vrai, le jour où un académicien célèbre, qui lui avait servi de parrain, avait renoncé pour elle à Satan, à ses pompes et à ses œuvres; on lui avait ensuite appris un peu de français. A cela se bornaient tous les changements qui s'étaient opérés en elle. Le ciel l'avait faite par excellence femme du sérail. Ces deux sœurs si étroitement unies entre elles, la paresse et la volupté, semblaient guider chacun de ses pas, s'asseoir à ses pieds quand elle se reposait, la bercer quand elle dormait. Ce qu'elle savait de français lui servait à exprimer un petit nombre d'idées primitives, unique et faible parfum de cette rose; seulement, grâce à ce peu de mots d'une langue universelle, cette

fleur d'Orient avait acquis encore un nouveau prix. C'est ce que sentit Osman, qui se promit de réserver comme ressource suprême, pour quelque grande circonstance, les charmes et l'éducation de sa fille.

Depuis quelques jours, cette circonstance s'était présentée. Le pacha, pour redevenir un homme élevé en dignité, avait besoin d'une somme considérable promise à un haut personnage d'Égypte. C'est là ce que Strezza savait peut-être, mais ce qu'ignorait Claresford. Tout en causant avec Aïsha, il l'avait donc trouvée adorable; ce qu'elle lui disait, ou plutôt ce qu'elle ne lui disait pas ne détruisait aucune de ses illusions. Elle avait de ces sourires qui semblent tout comprendre, et de ces regards, semblables aux dessins capricieux du foyer où l'on voit tout ce que l'on veut. Les paroles assez vagues qui de temps en temps s'échappaient de ses jolies lèvres étaient harmonieuses et comme imprégnées de sa beauté. Claresford sentait peu à peu l'ivresse le gagner. Quand il la quitta, était-il amoureux? Non, certes; mais l'enchantement agissait, et il se promenait d'un pas rêveur dans des jardins invisibles.

Le vieil Osman, en vrai fumeur d'hachich, s'aperçut de cet état, et vint s'installer auprès de lui. La conversation s'engagea entre les deux voisins, car je vous ai dit que les demeures de Hugues et du pacha se touchaient.

— Vous avez un merveilleux palais, dit le marquis au pacha.

— Un voyage en Égypte me force à le quitter pour un mois, répondit le Turc; si vous le voulez, je vous le laisserai pendant ce temps-là pour...

La somme était si énorme, que Claesford attachait un regard étonné sur son interlocuteur, qui souriait d'un air fin.

— Seulement, reprit l'homme politique, à mon grand regret, je ne puis emmener ma fille. Je laisse Aïsha, ce qui, j'imagine, ne nous empêchera point de traiter.

Le soir, en regagnant son logis avec Strezza, Claesford disait : — J'ai acquis une Turque pour un mois au prix d'une année environ de mes revenus. Je n'ai certes point de remords pécuniaires, car l'avarice, comme dit un poète, n'a jamais appuyé ses lèvres livides sur mon cœur; seulement,

à présent que je ne suis plus auprès de la femme qui m'a tout à coup fait penser, sentir et agir en vrai personnage des *Mille et Une Nuits*, j'ai comme un peu d'humiliation et beaucoup de tristesse. En suis-je donc déjà à cet amour qui, pour attendrir les belles, répand une pluie d'or au lieu de larmes ? Puis, en certaines matières, j'ai encore une jeunesse singulière : je n'aime pas mettre tout à fait mon âme de côté.

— Ma foi, repartit Strezza, votre âme est bien maussade et mal avisée, si elle s' imagine boudier près de la femme dont vous serez le seigneur demain.

— Puis... reprit encore lord Claresford, et il n'acheva pas.

III

Mais c'est ici que commence tout le délicat et l'intéressant de mon récit. Claressford pensa à une femme que je nommerai la marquise Olympia.

— Le sot nom, me dites-vous, madame, et pourquoi ?

— Parce qu'il est horriblement prétentieux.

— Peu importe ; il rend parfaitement ma pensée.

— Et puis la pauvre créature ne le mérite pas.

— Vous êtes donc sûre déjà de la connaître ? Eh bien ! je vous jure de ne pas la maltraiter, bien loin de là. De grâce, du reste, écoutez. On jurerait qu'Olympia est Espagnole, et pourtant elle est Française, car la France a le privilège de reproduire, dans ce qu'ils ont de plus puissant et de plus marqué, les types de tous les pays. Olympia a donc le teint d'une descendante des Abencerages. Elle a l'air d'être née de quelque infidélité du Cid à

Chimène. Sa frêle et svelte personne est supportée par deux de ces petits pieds ardents et fiers qui en disent plus sur une nature de femme que toutes les paroles du monde. Ses traits sont fins et arrêtés, par moments sa bouche mince devient d'un rouge impérial ; ses yeux ont toute sorte de profondeurs, tantôt effrayantes, tantôt engageantes ; sombres comme la nuit, ils en ont l'effroi et le charme ; son sourire est de ceux qui permettent à saint Pierre de perdre ses clefs : il ouvre le ciel à volonté. Voilà pour sa figure, madame. Quant à son être invisible... — Dieu seul le connaît, dites-vous... — Je crois aussi le connaître un peu. Quoique tout le monde ait vu souvent son mari, qui est mort, même assez récemment, à la suite d'un dîner diplomatique, Olympia est née veuve. Elle est sortie veuve des mains du Créateur, comme Célimène de la cervelle de Molière. Vous êtes prête à vous fâcher, vous croyez que je tourne à la raillerie. Hélas ! j'ai dans le cœur bien autre chose que de l'ironie. Eh bien ! son seul rapport avec Célimène, c'est qu'elle est entourée d'adorations, et que, dans sa vie pleine de monde et de bruit, elle a toujours eu l'art de

mettre je ne sais quoi d'isolé et d'indépendant. Curieuse de toute chose, sensible à toute chose, aux hommages, à l'art, à la poésie, elle avait gardé en elle une région où nul n'avait jamais pénétré. Ce fut cet Éden qu'elle livra un jour à Claresford. Étonnez-vous ensuite que toute contrée paraisse fade à ce malheureux ! Quand ils se virent, ce fut un de ces amours qui arrachent à l'arbre de la vie ses fruits les plus mystérieux et les plus enivrants, mais aussi contre qui tout conspire. Les rapports mêmes de leur nature étaient de terribles obstacles entre eux. Don Juan, tel qu'on l'a fait de nos jours, cette sorte d'archange infernal qui a tourmenté tant d'imaginations du siècle, est aussi bien le patron des femmes que celui des hommes. Elle avait, comme son amant, cette soif terrestre de l'idéal qui rend semblable à une goutte d'eau l'amour qu'au premier abord on croyait plus profond et plus vaste que l'Océan. Puis enfin, car je suis bien forcé de lui reconnaître un défaut, elle n'était pas étrangère à ce sentiment des âmes superbes et attristées, l'idolâtrie personnelle. Tout lui a été miroir où elle s'est contemplée : avant-hier le monde, hier l'a-

mour, aujourd'hui la religion.... Voilà cette fois que vous me lancez des regards furieux, vous dites tout bas que je suis un homme indigne ; laissez-moi donc achever... Et quelle image plus ravissante que la sienne pouvait attirer son attention !

Enfin il est arrivé ce malheur à Claressford, c'est que peu à peu, quand il a été loin d'elle, il lui a paru comme une glace ternie et pleine de défauts désobligeants. Chez ce pauvre diable, toute une partie de la vie était arrêtée. La guerre traite en nous certaines tendresses comme les fées traitèrent la belle au bois dormant : couchées dans un coin de notre âme, ces précieuses affections conservent toute leur fraîcheur sous le voile bienfaisant d'un sommeil enchanté. Pendant ce temps, leurs compagnes, celles qui devaient avec elles cheminer dans ce monde et remonter au ciel, s'inquiètent, se démènent, se flétrissent, puis deviennent enfin cette poussière dont nous sommes remplis quand le vent de la mort nous fait tomber. Des lettres, graduées avec un art d'autant plus terrible qu'il n'avait rien de prémédité, qu'il était l'œuvre même des invincibles destins, avaient appris à Claressford

d'abord que l'amour était chose périssable: Il avait répondu que c'était lui qui était fort périssable, surtout quand il se promenait dans les tranchées, mais que son amour était immortel. On lui avait écrit ensuite qu'il avait bien tort de se croire parfait, qu'il avait une âme faible, impuissante, égoïste. Il avait répondu qu'il n'avait jamais cru à ses perfections, que toutefois il se sentait la force de mourir, la puissance d'aimer et le dévouement de supporter d'injustes reproches. Enfin on lui avait annoncé que son règne était passé, qu'un autre règne arrivait, qu'on était appelée par l'époux glorieux. A cela il avait eu envie de répondre que le mariage et la gloire étaient pour lui choses trop formidables et trop inconnues pour qu'il pût rien leur opposer; mais son esprit ne fut jamais porté aux saillies voltairiennes, et son cœur avait vraiment reçu une de ces blessures qui pour quelque temps ferment les lèvres. Il ne répondit rien. Voilà où il en était.

Et cependant il l'aimait, vous dis-je. Elle dominait toutes ses pensées. Joies, douleurs, espérances, rêveries, tout ce qui passait par son âme était con-

stamment empreint d'elle. Ainsi donc rien d'étonnant si son image se dressait entre lui et cette vie d'oubli sensuel où le poussait en ce moment l'inquiétude bien plus encore que la volupté. Quand, après s'être séparé de Strezza, il se trouva seul chez lui, l'envie lui prit de revenir sur son marché de la soirée, de renoncer à la houri promise, et de quitter sur-le-champ le Bosphore, pour aller tendre de nouveau ses mains aux chaînes dont il avait adoré les meurtrissures. Oui, voilà les résolutions qu'il formait, quand on lui remit une de ces lettres dont l'écriture seule aujourd'hui encore le fait pâlir. Voulez-vous que je vous dise ce que cette lettre renfermait, ou voulez-vous le texte même ? Je le sais par cœur. Vous m'en dispensez. Je n'accepte pas cette dispense. Je réclame votre attention plus que jamais.

D'abord, elle revenait sur sa vie. pleine d'isolement et de tristesses. Elle avait perdu sa mère à quinze ans. Dieu ne lui avait jamais accordé d'enfants. Quant à son mari, elle ne daignait même pas en parler. Un homme enfin s'était rencontré qu'elle avait voulu passionnément aimer. Cet homme, elle

avait découvert maintenant ce qu'il était, et la découverte n'était pas de nature à flatter l'amour-propre de Claesford. Jamais ce sceptre de roseau que les femmes nous donnent, quand elles nous déclarent leurs souverains, ne fut plus impitoyablement brisé. Il ne lui restait rien à ce roi déchu, pas même la dignité de l'infortune. Elle ne comprenait pas quelle action avait jamais pu exercer sur elle une nature pleine de misères, romanesque sans être idéale, rongée à la fois par des appétits grossiers et par des idées chimériques. Du reste, c'était l'amour tout entier qu'elle frappait dans cet amant flagellé. Avec plus de ferveur peut-être que de modestie, elle déclarait que décidément Dieu seul était digne d'elle. Seulement, suivant les us et coutumes de la piété mondaine, elle ne voulait pas d'un tête-à-tête trop exclusif avec le tout-puissant objet de ses ardeurs. On la voyait déjà, — tant elle parlait d'une manière onctueuse et austère de ces devoirs de la vie sociale qu'elle avait trop négligés, — reprendre l'abonnement sacré de l'Opéra et reparaître à toutes les fêtes obligatoires, bals, dîners, concerts, dont elle avait eu la légèreté de s'exiler.

En attendant l'emploi consciencieux de son prochain hiver à Paris, elle quittait la France, où elle voulait revoir le plus tard possible celui qu'elle avait eu la faiblesse d'aimer. Elle accompagnait à Florence la vénérable comtesse Scalieri, cette Égérie des Numas décédés, qui, à l'heure de minuit, passe encore en revue, derrière sa table à thé, toute une armée de spectres en cravates blanches, dont elle est restée la souveraine. « Adieu ! disait la marquise Olympia en terminant son épître. Si un jour nous devons nous retrouver, nous n'évoquerons pas des souvenirs que tout condamne ; vous apporterez, je l'espère, dans la liaison nouvelle qui peut seule exister entre nous, une âme soumise, purifiée, gouvernée uniquement par les pensées auxquelles j'ai donné trop tard la direction suprême de ma vie. »

C'est alors que Claesford se tourna avec emportement vers la petite Turque. — Eh ! mon Dieu, oui, madame ; je dois le dire pourtant : il pleura, il pleura sur son amour étendu dans ce linceul glacé. Un instant même, la révolte s'empara de lui ; il eut envie de répondre, il commença dix let-

tres qu'il déchira. Pour donner à sa tête embrasée un peu de fraîcheur, il ouvrit une de ces innombrables fenêtres d'où il découvrait le Bosphore. Cette vie surnaturelle que, sous un beau ciel, au sein d'un beau paysage, nous offre la nature endormie quand notre âme, aux heures nocturnes, vient la contempler avec l'avidité curieuse de Psyché regardant l'Amour, cette vie remplit son cœur d'une subite et puissante ivresse. En vérité, le site qui était sous ses yeux n'aurait point pu arracher de l'âme même de Werther le nom de Klopstock ; le nom qui sortit de sa bouche malgré lui, comme un cri involontaire, ce fut : Aïsha Rosa.

Le lendemain matin, il apprenait, par un message d'Osman-Pacha, que le soir, après le coucher du soleil, il pourrait prendre possession de sa nouvelle demeure. Claressford attendit avec impatience l'instant où, suivant l'expression arabe, on ne peut plus distinguer un fil blanc d'un fil noir. Cet instant venu, il se dirigea vers le palais où l'Orient, pensait-il, devait se révéler à lui. Le personnage qui le reçut était d'un aspect assez repoussant. Imaginez un petit homme maigre avec une redingote

olive, un abominable *fez* tout étriqué jeté en arrière sur de longs cheveux plats, et un de ces pantalons chers aux Turcs modernes, qui, taillés à l'européenne, dans des draps beurre frais ou fleur de pêcher, ont l'air d'être empruntés à la garde-robe d'un de nos comiques. Cet être ainsi vêtu s'appelait Messaoud ; quand il parlait, on reconnaissait, pour emprunter à la Grassini ce mot qui excitait la gaieté du glorieux exilé de Sainte-Hélène, « qu'il aurait pu être décoré pour sa blessure. » Du reste, comme Aïsha Rosa, Messaoud savait un peu de français. Osman-Pacha l'avait emmené autrefois à Paris, où il lui avait servi de majordome. C'était un serviteur intelligent, sans préjugés, capable, suivant la fantaisie ou l'intérêt de son maître, de jouer également le rôle de duègne ou le rôle tout opposé. Il salua Claresford avec le sourire discret d'un homme qui veut découvrir l'une après l'autre les instructions dont on l'a chargé. Il lui fit traverser un jardin obscur dont le fond était illuminé par une façade resplendissante. On eût dit qu'il avait une grande fête dans cette maison pleine de lumière. Toutes les pièces ouvertes à Claresford

étaient remplies de fleurs et éclairées par toutes les machines qui peuvent remplacer la lune ou les étoiles, lampes, candélabres, verres colorés de toute nuance et de toute façon. Seulement c'était dans ces appartements lumineux une solitude complète. Claesford sentait ce charme mêlé d'un agréable effroi que nous offrent certains rêves éclos sous des souvenirs féeriques. Qui n'a erré pendant son sommeil dans de vastes salles parées, radieuses, qui semblent attendre des hôtes innombrables et que ne traverse pas une figure humaine? Alors une épouvante dont on ne voudrait pas être affranchi, car elle est mêlée d'un espoir ardent et secret, s'empare de notre âme. Qui va animer ces lieux étranges? qui remplira cette solitude magique? Une chère morte peut-être, l'héroïne disparue de quelques amours lointaines qui ont sombré dans le temps. La voilà en effet, c'est l'ombre, et votre bouche sent un baiser que vous chercheriez en vain sur toutes les lèvres vivantes. Claesford, en suivant son guide, avait un peu de ces pensées, moins idéales toutefois.

Il parvint à une vaste pièce dont les murs étaient

revêtus de marbre, et dont les vouîtes sculptées reposaient, malgré les défenses du Coran, sur des statues dues au ciseau inconnu de quelque artiste italien. Dans ce salon était dressée une table chargée de mets, entièrement dégagée d'un côté, et de l'autre s'appuyant à un divan qui semblait attendre un couple amoureux. Là, Messaoud s'inclina et disparut derrière une portière aux plis lourds et brodés. Claresford, resté seul, sentit s'élever au fond de son âme une musique qui semblait, comme dit Shakespeare, avoir passé par-dessus un parterre de violettes. Tel devait être l'agréable état de ces preux à qui des enchanteresses allaient faire commettre quelques délicieuses sottises. Tout à coup le rideau qui s'était baissé sur le corps chétif de Messaoud se souleva et laissa voir une apparition que le Cantique des Cantiques aurait seul été digne de saluer. Aïsha Rosa s'avancait dans tout l'attrayant éclat de la parure orientale. La douce magie des perles, la grâce nuageuse de la gaze, la gaieté immortelle du rose, s'unissaient dans sa toilette. Quant à sa personne, c'était l'incarnation d'un désir, le rêve vivant d'une âme voluptueuse. Claresford s'avança

vers elle sans lui dire un mot et la fit asseoir à ses côtés sur le divan. Ce soir-là Olympia fut oubliée, une vie nouvelle semblait commencer pour Claresford. Pourquoi cependant cette vie dura-t-elle si peu ? C'est ce qu'il me reste à dire.

IV

Quand une heure, une seule heure, on a porté à ses lèvres la divine coupe que le roi de Thulé jeta dans la mer, quand on a bu dans ce vase consacré par la pression d'une seule bouche le philtre de l'unique amour, Hébé elle-même viendrait vous offrir l'ambroisie qui recélait l'ivresse des dieux, que bientôt vous la repousseriez avec tristesse. Après avoir essayé pendant quelques jours de toutes les joies tumultueuses des sens, Claresford sentit qu'il n'avait pas échappé à l'hôte silencieux de son cœur : il appartenait plus que jamais à la marquise Olympia. Aïsha Rosa, je dois l'avouer, n'offrait que des ressources très-limitées : elle ne pouvait rien don-

ner à l'intelligence de Hugues, si ce n'est ce plaisir solitaire auquel se livrent parfois quelques esprits, d'enter une créature humaine sur une œuvre divine, d'animer un être vivant de l'existence qu'ils jetteraient sur une toile ou dans un marbre. Un semblable plaisir tient du travail et lasse vite. En peu de temps, Claresford connut et épuisa toutes les émotions d'esprit qu'il pouvait tirer d'Aïsha Rosa.

Un jour elle l'avait fait rêver et sourire en lui disant naïvement qu'elle croyait aux goules, que sa nourrice allait toutes les nuits au cimetière, et le lendemain apportait aux repas un visage pâle sur lequel chaque mets faisait passer une expression de dégoût. Cette superstition orientale, échappée à l'action d'un séjour en France, avait une sorte de parfum littéraire que Claresford savoura. Ce parfum s'évanouit bien vite, et Hugues trouva de nouveau d'insupportables longueurs dans le tête-à-tête avec sa Turque. Eh bien ! voyez l'étrange chose ! je vous dis cela pour ne rien vous cacher ; mais le sentiment d'ennui que notre homme éprouvait si souvent près de l'habitante du Bosphore n'était pas ce qui le jetait avec le plus de force aux pieds de l'image vic-

torieuse d'Olympia. Non. Savez-vous à quel moment il sentait le besoin de rester le plus longtemps agenouillé devant cette invisible effigie, avec toute la passion mystique d'une recluse à demi morte sur son prie-Dieu ? C'était précisément aux heures où Aïsha venait de lui ouvrir les seuls trésors dont elle avait la clef. Engagé dans l'ivresse des plaisirs profanes, il n'en songeait qu'avec plus de force à ses amours sacrées. Dieu en a fait ainsi plus d'un, plus d'une surtout, et je ne sais trop pourquoi je m'extasie. Méfiez-vous de la femme qui répand sur vos pieds sa chevelure : les plus idéales des larmes, comme celles de Madeleine, ont souvent d'étranges sources. Enfin, madame, la pauvre Turque n'avait rien à se reprocher : elle avait été prodigue de ses attraits comme le printemps des fleurs, le jour de la lumière, l'aurore de la rosée, à l'instant même où Claressford prit la résolution d'écrire une fois encore à la marquise Olympia.

Voici, je crois, à peu près ce qu'il lui disait : « Je ne voulais point vous répondre ; je voulais en appeler au temps contre mon amour : il y avait dans votre dernière lettre tant de cruauté,

de froideur et d'iniquité ! Mais c'était une folie que ce projet. Comment m'arracher à vous ? Écoutez-moi. J'ai fait une étrange découverte : je sais que vous êtes vraiment mon âme. Oui , ce mot si banal dans la bouche des amants, je puis, je dois vous l'adresser, en lui donnant un sens en même temps mystérieux et certain comme les révélations de la foi. Cet être multiple que j'appelle moi se compose d'un amas d'existences régies par une puissance souveraine placée en dehors de mon corps, et cette puissance, c'est vous-même, Olympia. Aussi je mène une vie singulière, et le plus fantastique des contes n'a rien de comparable aux faits journaliers dont ma nature est le théâtre. Sans cesse au sein de tout ce que les choses humaines peuvent offrir de séductions, recevant dans tous mes sens les caresses de la verdure, des fleurs, du soleil, de ces statues vivantes que sont les femmes sans amours, je souffre, et je souffre à mille lieues du pays qu'habite mon enveloppe mortelle. Olympia, ne m'accusez point de folie. Tout cela est simple et se dit en un mot : je vous aime. Quand vous me traitez avec rigueur, quand vous me jugez avec

sévérité, c'est de votre part la plus déraisonnable des injustices. Je pourrais vous dire comme la créature à Dieu : « Je suis ce que tu as voulu, ce que tu veux ; ôte-moi mes défauts s'ils te blessent ; dissipe mes ténèbres, emporte-moi dans ta clarté, j'y deviendrai l'être radieux que tu cherches. »

Ma foi, il ajoutait bien autre chose, et tout ce qu'il écrivait, il le sentait. Il était en ce moment possédé par son amour, comme nulle créature ici-bas ne le fut par aucune puissance divine ou terrestre. Il avait écrit sa lettre dans un petit salon qui, par ses fenêtres entr'ouvertes, laissait entrer un jour déjà coloré des teintes rougis-santes du soir. Était-il heureux ou malheureux ? Je n'en sais rien. Il éprouvait cette ivresse jugée avec tant de jalousie par ceux qui ne connaissent pas la grande vigne dont les rameaux pendent partout et sont accessibles à si peu. Tout à coup Aïsha entra, et, comme il cachetait sa lettre, se mit à jouer avec un médaillon qui était suspendu à son cou. Jamais la fille de l'Orient n'avait été si belle. Était-ce un caprice de Claresford, était-ce un caprice du destin qui lui prêtait ce nouveau charme ?

Son regard avait une expression insolite ; la volupté, au lieu de s'y montrer avec une candeur un peu fatigante, semblait y paraître cette fois avec toutes les recherches qui peuvent en augmenter les attraits. Par un mouvement d'une curiosité gracieuse et qu'on eût dit inquiète, elle fit jouer le ressort du médaillon qui tombait sur la poitrine de Hugues. Ce médaillon renfermait un portrait dû au pinceau d'un peintre qui n'est plus. Je soupçonne cet artiste, mort en Italie, il y a quelques mois, des suites d'une affection nerveuse, d'avoir adoré Olympia. Le pinceau d'un homme épris pouvait seul créer cette œuvre magique. Il fallait avoir rêvé bien des nuits pour reproduire, comme l'a fait l'auteur de cette peinture, ce front où, semblable aux fées des forêts allemandes, la pensée a laissé son voile, cette bouche qui peut dire tant de choses, et ce regard qui sait tout. Claressford a porté cette image au feu, jamais il ne l'a regardée sans émotion. Quand il la vit entre les mains d'Aïsha, il devint pâle. C'étaient les contrastes de sa vie présente qui s'offraient à lui d'une manière sensible : d'un côté, la créature de chair et de sang que le destin lui avait confiée, et de

l'autre l'être idéal à qui toutes les lois de sa nature l'avaient soumis; Aïsha eut l'air un instant d'éprouver un sentiment de jalousie. — Laissez-moi, dit-elle, détruire ce sortilège; voilà qui parfois vous rend triste quand je suis à vos pieds. — Et déjà elle s'était emparée du portrait, qu'elle faisait mine de briser. Claesford lui arracha ce trésor des mains en la repoussant presque avec violence. Pour la première fois une larme, qui ne semblait pas de colère, se glissa sur ce beau visage où n'avait point paru encore une expression vraiment attendrie. Vous connaissez ce soulagement qu'on éprouve quand un ciel éternellement lumineux se voile tout à coup et laisse tomber quelques gouttes de pluie. Hugues ne put s'empêcher de ressentir quelque chose de semblable à cela, puis il se dit avec une sorte de terreur : — Mon Dieu ! si elle avait une âme ! — Un moment il crut qu'elle en avait une en effet. Le moment fut si fugitif, que je glisserai sur ce qu'il put éprouver. Ce qui est sûr, c'est qu'il envoya sa lettre à Olympia.

Un jour vint cependant où il sembla que la Turquie avait triomphé. Les semaines s'étaient écoulées, et Olympia n'avait pas répondu. Claesford

se croyait tout à fait abandonné. Osman-Pacha avait écrit d'Égypte pour prolonger la location de sa maison. On avait passé un nouveau bail de deux mois à des conditions un peu moins onéreuses que celles du premier. Un vendredi du mois d'août, vers cinq heures, Hugues était assis sur le gazon, entre sa maîtresse et Strezza, car le Valaque avait de son côté passé un nouveau bail avec la vie. Grâce aux ardeurs du ciel d'Orient, la flamme mystérieuse destinée à s'éteindre bientôt dans ce corps sensuel s'était ranimée un peu. Strezza était de fort belle humeur, et Claresford trouvait le poids de son existence un peu moins pesant que de coutume. Le fait est qu'à-tout homme dont le cœur n'eût pas été traversé par l'épée invisible d'une grande passion, la situation où il était eût semblé charmante. Il avait à quelques pas de lui le Bosphore même, qui baignait son jardin. Ses regards erraient sur les innombrables navires qui traversent cette voie lumineuse. Un soleil étincelant encore, mais rendu déjà clément par les approches du soir, prêtait à tous les objets de vives et suaves couleurs. Aïsha offrait aux deux amis des confitures qu'elle avait préparées de sa

main. Malgré son éducation chrétienne, le plus positif de ses talents était, je crois bien, ce petit talent de sérail, dont je ne veux point médire du reste ; les confitures d'Aïsha étaient excellentes ; et Strezza disait en les savourant :

— Avouez, mon cher Hugues, que ce monde est encore une assez agréable habitation. Si j'avais comme vous le bien suprême, la santé, rien ne me manquerait. Les dragons, les harpies, les chimères, tous les monstres de l'antiquité, me sembleraient moins fabuleux que les noires pensées dont votre esprit semble encore obsédé par instant.

— Ah ! répondit Claresford en soupirant, vous n'avez pas aimé, Strezza !...

— Qu'ai-je donc fait ? s'écria impétueusement le Valaque ; un regard de femme a plus d'action sur moi que le soleil sur la neige.

— Oui, un regard peut-être, mais le souvenir d'un regard ! Le bonheur et le tourment de certaines âmes, c'est l'amour sans mesure et sans trêve, c'est l'amour de l'insaisissable et de l'invisible, de ce qui laisse pour unique trace une sorte de frisson charmant et douloureux dans notre cœur.

— Allons, reprit le Valaque avec un découragement souriant, voici l'ombre qui revient vous assaillir.

— Ah ! mon ami, s'écria Claresford, celle à qui j'aurais pu dire comme le poète arabe : « Si je t'oublie, que Dieu m'oublie, » celle-là s'est retirée de moi. Ne me la rappelez plus. Je veux adorer Aïsha. Cet amour-là, c'est la sagesse après tout, comme le roi Salomon l'a comprise.

Oui, c'est ainsi qu'il parlait, madame, quand tout à coup cette chose puissante, pleine de douceurs étranges et de troubles secrets, cette chose qui rend impossible, même aux extrémités du monde, le vrai repos, une lettre enfin, lui fut remise ; il en reconnut l'écriture. Voici ce que lui annonçait Olympia :

Elle n'était pas en Italie, elle était en France, dans une chère maison, entre une rivière et des montagnes que je n'ai pas besoin de vous nommer. En cet asile, qui rappelait à Hugues tant de souvenirs, elle avait souffert cruellement. De là son silence. Cette maladie qu'au siècle dernier les romanciers employaient sans cesse pour punir à la

fin de leurs livres les vanités et les égarements de la matière, la petite-vérole, l'avait frappée. Sur son lit de douleur, elle avait reçu la lettre de Claressford. Cette voix lointaine, qu'elle avait entendue à une heure d'isolement, l'avait remuée. Elle ne disait pas à Hugues de revenir, mais elle lui disait qu'elle l'aimait. Elle affirmait que tout attrait visible l'avait quittée. Elle prétendait que d'un seul bond elle était tombée au plus profond des années. « Voilà, mon ami, — disait-elle avec ce tour d'esprit inattendu, le plus grand peut-être de ses charmes, — voilà qui m'offre la meilleure occasion possible de me vouer entièrement à Dieu. Eh bien ! au contraire, je me sens le cœur plus atteint que jamais de tendresse terrestre. Quoique je sois peu coquette, toutefois j'aime autant ne pas vous voir. Je veux que vous le sachiez seulement, vous n'avez pas été méconnu. Il y a une créature toute remplie de votre pensée, et qui, par cela même qu'elle ne veut plus être pour vous qu'une ombre, trouve comme une jouissance et une facilité nouvelles à vous exprimer son amour. »

— Demain, s'écria Claressford en tendant cette

lettre à Strezza, je retourne en France. Je la reverrai malgré elle.

— Malgré elle ! dit le Valaque après une lecture rapide. Ne voyez-vous donc pas qu'elle vous appelle ? Cette incarnation de l'orgueil, de la curiosité et du caprice veut tenter sur vous une de ces expériences qui sont le seul intérêt de sa vie...

— Ah ! mon ami, vous calomniez Olympia. Quand vous auriez raison d'ailleurs, peu m'importe. Tenez, tout me plaît en elle, jusqu'à ce post-scriptum, que je n'avais pas lu :

« La comtesse Scalieri, qui devait venir passer quinze jours auprès de moi, n'osera pas avant des années s'approcher de ma personne. Je crois du reste que nous sommes un peu brouillées, parce que j'ai eu le malheur de dire que son vaccin devait avoir terriblement perdu de sa puissance, quand le mien, un peu plus récent après tout, s'était si mal comporté. Celui qui lui a répété si obligeamment ce propos, votre ami, Maxime de Mende, a scandalisé toutes les âmes sensibles par la manière dont il a pris la mort de cette pauvre madame d'Ervilly. Il a toujours la rage de chanter les mélodies de



Schubert. On prétend que l'autre jour il disait avec une joie féroce : « La mort est une amie qui rend la liberté... »

— Vous riez, dit Claesford en s'interrompant, sans me comprendre, j'en suis sûr. Voyez-vous, Strezza, je renvoie à Mahomet toutes les Turques du monde. Ce que j'aime, c'est la femme de mon temps, de ma société, de ma civilisation, avec les travers de mon esprit et les maladies de mon cœur. Oui, Olympia, j'adore jusqu'à vos médisances. Votre post-scriptum, avec ses nouvelles à la main, c'est le ruisseau de la rue du Bac pour l'auteur passionné de *Delphine*; il m'attendrit, il me ferait pleurer. Adieu l'Orient, adieu les houris; je veux rejoindre la femme qui me parle, qui me tourmente, qui est faite non pas de ma chair, mais de la partie la plus délicate de mon âme, qui m'amuse comme une épigramme, qui me touche comme une élegie. Je veux retrouver Olympia; je suis sûr qu'elle est toujours belle. Point de pays qui n'ait mille aspects émouvants avec le soleil! avec l'intelligence, point de visage qui n'offre mille jeux charmants!

— Suivez vos goûts et vos destinées, dit alors

Strezza. Quant à moi, mon cher Hugues, je vais mieux. Nous sommes en août, je peux encore jusqu'en octobre faire figure passable en cette vie. J'écirai à Osman-Pacha que je suis son locataire. Ce sera fort indifférent à ce vieillard. Quant à notre amie Aïsha Rosa, elle se montrera en cette circonstance assez turque pour ne point me haïr, assez chrétienne pour vous pardonner.

Les deux amis ont fait tous deux comme il avait été dit. Strezza est mort. Il repose aujourd'hui dans un joli cimetière, d'un aspect beaucoup plus musulman que chrétien, sous une pierre blanche, au pied d'un rosier. Avant de mourir, il a marié Aïsha Rosa à un prince grec. Quant à Claresford, il est auprès d'Olympia. Pour lui, la marquise n'a rien perdu. Bien loin de là, il trouve que sa beauté a pris quelque chose de fugitif, de vague, de mystérieux, qui donne un nouvel aliment à l'amour. Un seul connaît vraiment la grâce d'une femme, c'est l'homme qui passe sa vie à la contempler. Celui-là saisit maintes choses dont les autres n'ont pas le secret. Il a des révélations inattendues, des appa-

ritions divines, et tout à coup il s'écrie : « La voilà ! c'est celle que je cherchais, celle que j'adore. » Aïsha Rosa, dit Hugues, dans toute l'écrasante réalité de ses charmes, ne vaut pas une seule des visions que me donne Olympia.

— Tout cela prouve, répondit la personne à qui ces choses étaient débitées, la puissance souveraine de l'idéal.

— Non, madame, cela ne prouve rien, si ce n'est ce singulier, ce fatal besoin, que nous ressentons à certaines heures, d'arracher aux profondeurs de notre âme, pour les produire au jour, des pensées qui pourraient dire à celui dont elles émanent, comme tant de créatures à Dieu : « Pourquoi nous as-tu tirées du lieu où nous reposions ? »

L'ÉCUEIL DE LOVELACE

I

Je vais raconter une histoire qui froissera quelques esprits, j'en suis sûr, parce qu'elle renferme l'élément dont nous nous accommodons le moins : la vérité. Ce n'est pas toutefois que des exagérations évidentes, qu'il ne m'était pas loisible de faire disparaître, ne s'y rencontrent çà et là. Dans l'humble jardin où j'invite à venir errer quelques instants l'ami passager et inattendu que nous donne la destinée des livres, plus d'une illusion étale sur sa haute tige ses fleurs fantasques, et, je l'espère,

cette plante merveilleuse dont tous les poètes affirment l'existence, l'idéal, pousse au milieu d'un gazon solitaire ; mais aucune fabrique ne s'y élève : point de petits temples, de ruines factices, de statues en marbre ou même en plâtre. Eh bien ! ces ornements sont nécessaires pour faire accepter à la plupart de nous ce qu'on appelle la nature. Les êtres et les choses, tels qu'ils échappent au formidable génie dont ce monde est le jouet mystérieux, inquiètent et révoltent nombre de gens réputés pourtant sages et disciplinés entre tous, — oui, les révoltent et je le prouve.

Représentez-vous une créature appartenant aux humbles conditions de cette vie, avec des couleurs, sous des formes qui l'arrachent à la réalité, et vous entrez dans une des rêveries les plus chères de tout temps aux imaginations aristocratiques. Pour aborder sur-le-champ mon sujet, qu'un grand poète, avec le souvenir de deux yeux noirs qu'il a vus briller dans sa jeunesse sous un toit de pêcheur, vous crée une sorte d'être divin dont vous ne sauriez dire la patrie, voilà tout ce qu'on nomme les cœurs et les esprits d'élite qui, comme autant de

harpes séraphiques, s'unissent dans un concert de louanges. Quelle sensible lady, quelle jeune miss refusera son affectueux enthousiasme à la Graziella des *Confidences* ? Comment ne pas aimer un charmant et discret fantôme marchant d'un pas si léger dans ce monde, qu'il n'y heurte personne, qu'il n'y dérange rien ? On lui offre de toutes parts cette tendre sympathie que l'on prodigue volontiers aux ombres ; mais donnez à cet être si caressé tout à l'heure le sang et la chair, toutes les forces et toute la plénitude de la vie, puis à ces esprits d'élite que le spectre charmaient présentez la créature vivante, non point répugnante, non point vulgaire, parée au contraire de tous ses attraits, des vrais attraits qu'elle tient de Dieu, et vous verrez comment la pauvre fille sera reçue ! Ce ne sera pas seulement contre elle qu'on se déchaînera, ce sera encore, et par-dessus tout, contre l'homme qui aura pu l'aimer. Eh bien ! il faut l'avouer cependant, cet homme-là, c'est chacun de nous.

Oui, chaque homme rencontre d'ordinaire une femme qui, séparée de lui par tout ce qui peut séparer deux créatures humaines en ce monde,

froissant tous ses intérêts, choquant toutes ses vanités, l'attire au nom de ce qu'a de plus vif et de plus secret la grâce irrésistible de l'amour. Cette femme apparaît d'habitude à deux époques bien différentes de la vie : à l'âge où le cœur commence à s'ouvrir, — c'est alors une apparition rarement redoutable, — et à l'âge au contraire où il se ferme, lassé par la chaleur du jour, mais doucement troublé en même temps par les premiers souffles de la nuit. Cette seconde apparition est terrible. Ne riez pas trop de ma théorie. Je vais l'appuyer sur des faits qui rendront, je l'espère, toute ma pensée, et qui pour plus d'un, je crois, seront des souvenirs.

Jamais aucun homme ne m'a mieux représenté le parfait officier de cavalerie légère que Richard de Fleminges, il y a de cela peu de temps encore. Son destin l'avait conduit par des voies singulières à ce genre de perfection qu'il n'avait pas atteint tout d'un coup. Épris longtemps du monde, où tout avait souri à ses débuts, il avait connu ces amours puissantes et raffinées qui, malgré tant de bouleversements extérieurs, sont depuis des siècles la vie intime d'une société tout entière. S'il avait eu le

goût et s'il avait reçu le don d'écrire, il aurait pu faire un livre semblable à l'œuvre (me pardonnent des opinions illustres!) d'une des âmes les plus tendres et les plus blessées qu'il y ait jamais eu suivant moi : je veux dire les *Maximes* de M. de La Rochefoucauld. Pour plaire à certains yeux qui répandent encore à présent peut-être une lumière sereine et limpide, il aurait à coup sûr fait *la guerre aux rois*, il l'avait *faite aux dieux*, car après tout n'avait-il pas mortellement frappé la confiance, l'expansion, que sais-je? toutes les divinités de sa jeunesse? Mais au lieu de rester sur le théâtre de ses souffrances, avec un esprit médisant et un cœur blasé, Richard avait profité de son métier pour aller puiser la vie à d'autres sources que celles dont ses lèvres ne pouvaient plus supporter l'amertume. Il s'était battu au loin pendant plusieurs années. Sous l'influence des chevaux, de la poudre et d'un ciel toujours en fête, son caractère s'était peu à peu transformé. Lors donc qu'il y a quelques années, les hasards de sa profession le ramenèrent dans sa patrie, ce n'était plus assurément le même homme. Si la duchesse de Longueville se fût pro-

menée sur la plage de Marseille quand il y senta d'un pied léger, elle n'eût point reconnu son pôle et romanesque Mareillac. Ce ne fut point la duchesse de Longueville du reste qu'il trouva sur la Cannetière.

Il y fut reçu par de joyeux camarades dont il venait partager la vie et par des femmes dont je serais bien désolé de médire. Manon, dans toute sa liberté et tout son charme, c'est-à-dire dépourvue de tout Desgrieux, lui donna l'accolade de l'arrivée. Le voilà donc acclimaté tout à coup en France, parfaitement installé au sein d'un aimable régiment dont le numéro n'importe en aucune façon à notre affaire. Au moment où commence ce récit, il lui arrivait souvent pendant des heures entières de se croire heureux, ce qui est exactement la même chose que de l'être. Pensant en avoir fini pour toujours avec un des fléaux de sa jeunesse, il disait à part lui du vague chagrin dont tant d'hommes sont rongés ce que disent du diable quelques dévots pleins de confiance : « Il sera bien fin, s'il parvient à m'attraper ! » On sait l'éternelle imprudence de ces défis adressés au mal.

Il advint que le régiment de Richard reçut l'ordre de partir pour une petite ville du Nord assez aimée de la cavalerie, quoiqu'en définitive l'épithète consacrée de *trou* puisse parfaitement lui être appliquée. Herthal, dont je n'engage personne à vérifier la position sur la carte, est tout près des Pays-Bas. Il est situé au milieu de grandes plaines où l'on cultive le houblon ; ses fortifications, à demi détruites, sont entourées d'immenses arbres d'un vert sombre, comme ceux dont quelques peintres hollandais étendent l'ombre, à travers de calmes paysages, sur de riches seigneurs portés par de robustes coursiers. La gaieté ne semble pas certainement, au premier abord, avoir dû choisir ce coin de la terre pour sa résidence habituelle, et cependant Herthal est bien loin d'être la plus exécrée des garnisons. On y fume des cigares recommandables et on y boit de l'excellente bière. Ceux à qui un amour effréné des splendeurs mondaines ferait chercher les lauriers des Richelieu et des Lauzun jusque sous la hutte des Hottentots y trouvent une société à peu près semblable à toutes les sociétés de province. Enfin, dernière considération toute puissante, il y a

là pour les sages amis d'une retraite sans austérité, c'est-à-dire pour le plus grand nombre, une race de femmes à la beauté solide et au cœur à la fois tendre et calme, offrant des affections sans orages à une foule de militaires reconnaissants.

Ce fut au commencement d'un jour printanier que le régiment où servait Fleminges arriva devant cette ville. — Jamais, disait un jour Richard, je n'ai vu apparaître à la fin d'une étape une ville où je devais passer seulement vingt-quatre heures, sans me livrer au moins quelques minutes à une petite rêverie pleine de charmes. Je m'écrie tout comme M. de Lamartine : « Là je vais trouver une âme que j'ignore. » Cette âme habitera le corps d'une hôtelière, ou d'une souveraine de comptoir, ou d'une femme de notaire, peut-être même d'une châtelaine, que sais-je ? Les billets de logement nous envoient partout, le destin est tout-puissant, et les fourriers sont ses ministres. Dans quelques heures, les chevaux installés et le déjeuner terminé, j'entamerai un roman plus ou moins agréable, mais que la brièveté, à coup sûr, sauvera de l'ennui. Il se peut bien que ce soir je sois prodigieusement sentimen-

tal; c'est même certain, s'il y a devant l'auberge des arbres et un banc de pierre. En ce cas, je me sens porté aux amours allemandes, et je regarde avec un attendrissement profond la Gretchen de la *Croix-d'Or* ou du *Cheval-Blanc*. Demain matin, la trompette heureusement dissipera mes songes langoureux de la veille avec les premiers rayons du jour. Toutefois la marche sera un peu triste à ses débuts, et je sentirai comme le poids d'un fantôme sur la croupe de mon cheval. Soudain, à la première halte, cette gaie et vaillante sagesse qui sort du baril de la cantinière se lèvera, et me rendra tout entier à l'heure présente. Hélas ! pourquoi n'ai-je pas toujours donné ces bonnes et vives allures à ma vie ? — Eh bien ! en arrivant devant Herthal, Richard ne fit aucune de ces réflexions à teintes roses ; il se sentit envahi au contraire par une tristesse secrète. Le vieil homme, comme on dit si bien, cet insupportable, cet obstiné compagnon, dont chacun de nous cherche avec tant de raison à se défaire, sembla un instant avoir repris son autorité sur lui. Il est vrai qu'il touchait au but d'une course, non point à un de ces lieux de passage où notre âme et

les choses extérieures n'ont guère le temps de former entre elles des unions fastidieuses. — On devrait, disait-il à un de ses compagnons, n'arriver jamais à la fin d'un voyage. Le terme d'une excursion, c'est quelque chose comme le mariage à la fin d'un roman, c'est-à-dire le dénouement avec sa morne et impitoyable vulgarité. Herthal était d'un charmant effet dans mon esprit, derrière vingt villes à traverser ; à présent que le voilà, je lui trouve une sotte figure. J'étais né pour être nomade. Le désert est divin, parce qu'on ne s'y arrête nulle part. La vie humaine y glisse et s'y joue comme le soleil, de là ces songes que l'on nomme le mirage.

Cet accès intempestif de poésie prouvait que l'âme de Fleminges était troublée. Ce trouble ne venait point d'un voyage fini, il venait d'un événement inconnu prêt à se montrer. A l'approche des orages qui doivent les bouleverser, point de natures qui ne frissonnent. Celles où les hautes pensées n'ont pas tout à fait disparu, abattues comme les grands arbres par les souffles mystérieux du ciel ou par la main intéressée des hommes, celles-là ont parfois des frémissements harmonieux. Mon Dieu, oui, ce

sont là des phénomènes fréquents du monde invisible, et le monde invisible existe même sous un dolman.

II

La première chose à faire quand on arrive dans une garnison nouvelle, c'est d'y chercher un logement. Un gîte commode et une femme qui ne soit pas un tyran trop porté aux exactions, voilà ce que poursuit l'officier dans tous les lieux où ses destins le conduisent. Fleminges se mit en quête du logement, espérant que la femme s'offrirait ensuite. Il était par sa vie et par sa nature disposé à s'accommoder de tous les abris. Depuis nombre d'années, il avait couché quelquefois sous le ciel, souvent sous la tente; toutes les recherches du luxe lui étaient devenues étrangères; mais cependant il demandait à ses résidences les plus passagères certaines conditions que l'on ne rencontre pas toujours. Il avait les goûts que l'écrivain héraldique Vulson de La Co-

lombière prête aux merlettes : il aimait les vieilles mesures. Il eût préféré la tour du lord Ravenswood à l'entre-sol le plus élégant de la rue de Rivoli. Or, les logis occupés d'ordinaire à Herthal par les officiers n'avaient point pour la plupart de quoi répondre à ses désirs. C'étaient d'honnêtes chambres situées chez des boulangers, chez des tonneliers, chez des brasseurs, avec des fenêtres donnant sur la rue, de véritables petits enfers bourgeois pour des esprits d'une certaine nature. Fleminges avait passé une journée tout entière à visiter cette série de maussades demeures, et se trouvait encore sur le pavé quand, se promenant le soir solitairement après son dîner, un écriteau attira son regard. C'était derrière l'église, au fond d'une rue déserte, une vaste maison à l'air abandonné, la véritable maison de province, qui éveille dans presque tous les cœurs soit des songes, soit des souvenirs. Un de ces grands marronniers qui pourraient raconter de longues annales domestiques, qui se sont associés à des joies d'enfants et à des mélancolies de vieillards, élevait sa tête au-dessus d'un mur. Une porte d'un vert sombre parsemée de clous usés semblait avoir l'ha-

bitude d'être close , car il y avait , avec les herbes et les fleurs qui s'échappaient de son seuil , de quoi faire un bouquet pour Margot et une salade pour La Ramée. Richard mit en branle un lourd marteau qui fit entendre un son prolongé ; il pensa que ce bruit ne ferait apparaître personne , mais à sa vive satisfaction , cette pensée-là fut trompée. La porte s'ouvrit , et une sorte de manant à cheveux gris , génie rustique de ces ruines , s'offrit à lui ayant sur les lèvres le *che vuoi* ? de tous les êtres évoqués.

L'officier dit qu'il voulait habiter cette maison , si ses chevaux et lui pouvaient s'y loger. Les écuries eurent son approbation ; elles étaient un peu délabrées , mais dix chevaux auraient pu y tenir à l'aise dans toutes les situations possibles. Restait donc à voir le séjour des hommes. Le guide à cheveux blancs , qui n'était autre qu'un vieux jardinier , prit un flambeau , gravit un perron , et voilà Flermings tout d'abord dans un vaste salon qui émut vivement sa curiosité. Aux quatre murailles étaient appendus quatre portraits. Deux de ces tableaux représentaient un homme et une femme poudrés , de mine assez fière , l'un et l'autre en costume de

chasse; quoique avec des attributs fort différents. L'homme avait un magnifique fusil, la femme un arc et des flèches. L'homme s'était contenté d'être un riche mortel, la femme avait aspiré à être déesse. Rien du reste d'étonnant à cela : les Bloa ont succédé aux Iris et aux Uranies. Nos pères hantaient les déesses; les anges nous étaient réservés.

Le troisième portrait était un officier de mousquetaires, non point du temps de Louis XV ni de Louis XVI, mais du temps de Louis XVIII. Ce jeune seigneur de la restauration avait tout à fait grand air. Une chevelure blonde et un peu claire, qui semblait protester contre l'absence de la poudre, s'élevait sur un front plein de noblesse. Deux lèvres fines se contractaient dédaigneusement sous un nez aux narines élégantes et minces. La taille de ce gentilhomme était d'une grâce parfaite : c'était celle du sire de Saintré; si le poing d'un manant eût pu la briser, le vent d'aucun boulet ne l'eût fait fléchir.

Quant au quatrième portrait, assurément le plus charmant de tous, rien ne pouvait faire comprendre comment il se trouvait auprès des trois autres.

Avez-vous jamais rêvé de Fanchon la vieilleuse ou de la belle écaillère ? J'avoue que ces héroïnes populaires ont souvent préoccupé ma jeunesse. Eh bien ! ces filles splendides de la plèbe devaient avoir les traits que Fleminges avait sous les yeux. Imaginez une créature n'ayant rien cette fois ni de l'ange ni de la déesse, femme par excellence au contraire, avec une chair où circule un sang plein, comme la liqueur des grappes, d'une ivresse accessible à tous. Elle est assise sur une chaise rustique, elle tient un ouvrage, mais ne coud pas : le diable ne peut pas laisser travailler une pareille fille. Sans avoir rien de la courbe fatiguée des tailles trop frêles, sa taille est un peu affaissée ; elle exprime, ainsi que l'attitude en même temps animée et attentive de sa tête, quelque entraînement invisible. C'est tout au plus si elle a vingt ans ; toutes les fêtes et toutes les ardeurs du printemps sont sur ce visage. Les yeux dardent un feu à brûler comme un amas de paille tout ce que les cœurs choisis pour arsenaux par la sagesse peuvent enfermer d'armes et d'engins contre le plaisir.

Fleminges n'avait pas affaire à un guide bavard ,

il ne put obtenir sur ces portraits que des renseignements très-concis et très-obscurs. La maison lui convint. Après en avoir parcouru chaque pièce, il erra dans un jardin touffu, vraie république d'arbres et de plantes dont le jardinier n'était le chef que de nom à coup sûr. Ce jardin acheva de le ravir.

— Dès demain, dit-il, je veux venir habiter ce logis, si on me le laisse à des conditions tolérables.

— Monsieur est donc marié ? s'écria le jardinier, ne pouvant pas croire qu'un homme choisît pour lui seul une aussi vaste demeure.

Fleminges ne répondit pas et se mit à sourire. Il était marié depuis longtemps, et assez peu secrètement, à la dame qui réclame les plus grands espaces pour ses ébats, et que les artistes appellent la fantaisie, les philosophes l'imagination, les sots la folie.

Il s'en alla finir sa soirée au café. Le café où vont les officiers à Herthal est d'une physionomie attrayante. De grands arbres plantés devant la porte forment, en entrelaçant leurs branches, un abri qui convient parfaitement à la rêverie de la bière et du cigare. Fleminges s'assit sous la verdure tout oc-

cupé de son nouveau gîte. Un vieil habitant du pays, qu'on appelait le baron de Mière, vint prendre place auprès de lui. M. de Mière avait passé quelques années de sa jeunesse dans la garde royale. Il tenait toujours à la famille militaire par ces liens que conservent soigneusement ceux mêmes qui ont été appelés à y figurer le moins longtemps. C'était l'ami de toutes les générations d'officiers qu'il avait vues passer sous ses yeux du sein de sa retraite. Aimable discoureur, guide obligeant, il initiait à tous les mystères d'Herthal les divers compagnons que lui envoyaient les changements de garnison. On sentait qu'il n'avait pas toujours vécu dans un coin obscur de la France. Son esprit ne manquait ni d'originalité, ni d'élévation, ni de verve, et sa médisance, car il faut bien reconnaître qu'il était un peu médisant, n'avait pas les maussades allures, le trot désagréable et menu de la médisance provinciale. Fleminges accueillit le baron avec joie; il fit une foule de questions sur le logis qu'il venait de visiter, et voici à peu près ce qu'on lui répondit :

« Cette maison avait appartenu au marquis Oli-

vier de Restaud. Ce marquis de Restaud, le mousquetaire dont Fleminges avait vu le portrait, eut sous la restauration à peu près toute l'élégance que comporte ce siècle-ci. Aussi Herthal ne le possédait pas souvent. Il menait grand train à Paris, dansait chez madame la duchesse de Berri, chassait avec le roi Charles X, et faisait parler de lui par ce luxe à part, don de quelques natures privilégiées, qui s'élève à la dignité d'une faculté de l'esprit. Quoiqu'il n'eût pas le travers de vouloir suivre sur un Pégase d'amateur les hippogriffes qui portent les vrais enfants de la poésie, il aimait les lettres et les arts. Un jour il crayonna sur un album un sonnet d'une grâce singulière; tel que Boufflers aurait pu l'écrire, s'il était revenu en ce monde 'après s'être entretenu aux enfers avec l'auteur de *Lara*. Il fut lié intimement avec Géricault, qui a plus d'une fois reproduit ses traits. Enfin c'était un de ces esprits distingués qui goûtent toutes les élégances, et qui, brillants miroirs à mille facettes, attirent continuellement autour d'eux la population ailée des hommes de génie. Un beau jour, le marquis de Restaud vint ici, annonçant l'intention de

consacrer quelques semaines à sa sœur. Il était charmant encore, quoique sa jeunesse, à ce qu'il prétendait, fût déjà morte et enterrée. Son regard, où la bonté faisait toujours passer un nuage devant la raillerie, peignait merveilleusement une âme où une sensibilité native luttait avec un continu succès contre un scepticisme acquis. Eh bien ! tout à coup on remarqua d'étranges changements chez cet aimable gentilhomme. Il ne retournait pas à Paris, ce dont nous étions fort loin de nous plaindre ; mais ce qui nous étonnait et nous désolait, il s'éloignait chaque jour davantage de sa famille et de ses amis. Bientôt on connut le mot de cette énigme : c'était la femme dont le portrait vous a frappé, la belle Julie Marguen, l'hôtesse du *Grand-Chandelier*. M. de Restaud était tombé sous la tyrannie de Julie. Il avait rencontré sur le seuil d'une auberge ce qu'aucun salon n'avait pu lui offrir : la maîtresse de sa vie. Le malheur voulut que le possesseur légal de cette beauté, le gros Marguen, vînt à mourir subitement ; voilà Julie qui se trouve veuve. Le marquis l'enlève à son hôtellerie, et s'établit avec elle dans la maison que vous venez

de visiter. Jusqu'alors, toutes les fois qu'il était venu à Herthal, il avait demeuré chez sa sœur. Depuis la mort du vieux marquis de Restaud, le logis qui se rouvrit pour Julie était resté abandonné. Aussi jugez de l'étonnement dont fut saisie notre ville, quand on apprit que le brillant, le prodigue Olivier rentrait dans la maison de ses pères, se faisait citoyen d'Herthal, et que ce miracle était l'œuvre de Julie. Malheureusement nous devions avoir motif à nous étonner encore plus. Un jour on apprit que la veuve Marguen devenait marquise de Restaud. Je poussai comme tout le monde mainte exclamation de surprise, et ce mariage ne me parut pourtant qu'un événement d'un ordre fort connu qu'il était impossible de ne pas prévoir. Il est des routes au bout desquelles ces sortes d'unions se dressent fatalement comme la potence au bout de certains autres chemins. Notre pauvre Olivier nous fut alors enlevé pour toujours. Ceux qui l'avaient le plus aimé, ceux qui l'avaient le plus envié s'éloignèrent de lui avec ce sentiment de blâme, d'aversion, presque d'horreur qu'on professe encore en province pour les mésalliances dont la passion est

la seule origine. Mademoiselle de La Ruberie me disait hier soir qu'elle avait cru longtemps que le marquis Olivier de Restaud avait commis un grand crime, et qu'étant enfant, elle avait peur lorsqu'elle passait devant sa maison. Aujourd'hui Olivier et Julie sont morts tous deux, Olivier a disparu le premier ; une maladie aiguë a récemment enlevé Julie, qui était à sa mort presque aussi belle encore que son portrait. La maison qui vous a séduit est revenue à madame de Bressange. C'est à cette respectable douairière que vous devrez adresser votre déclaration d'amour pour ce gîte. Elle vous l'abandonnera, je crois, avec précipitation, sans vous faire de difficulté sur aucun point, comme on donne au premier épouseur venu la main d'une fille de condition qui a mésusé de sa jeunesse. Madame de Bressange a juré de ne revoir jamais les lieux où son frère a si tristement fini. Maintenant, mon cher monsieur, que vous en connaissez la chronique, votre maison vous charme-t-elle encore, ou vous inspire-t-elle le même effroi qu'à mademoiselle de La Ruberie ?

— Ma foi, repartit Fleminges, je conserve ma.

première impression, et j'irai demain faire ma demande formelle à madame de Bressange.

— Si ce logis allait vous porter malheur ! reprit en riant M. de Mière. »

III

Quelques jours après cette conversation, Flemings était en pleine possession du logis qu'il avait désiré ; quelques semaines plus tard, au logis il avait joint une maîtresse, et cette maîtresse, ma foi, je vous la nommerai, quoiqu'il y ait là peut-être une indiscretion monstrueuse. Mais nous sommes bien loin d'Herthal, où probablement vous n'irez jamais, où, je crois, vous ne connaissez personne. Bref, Flemings était aimé de Félicie-Honorine de Bressange, baronne de Pornais.

Madame de Pornais était une robuste femme, d'un coloris vigoureux, qui pouvait avoir une trentaine d'années. Elle passait pour une beauté à Herthal, où elle exerçait un empire absolu. Le fait est

que ses traits ne manquaient pas de régularité, et si elle n'avait pas la blonde chevelure, la chair éblouissante des femmes de Rubens, elle en avait les formes solides ; mais la plus redoutable des mauvaises puissances, la vulgarité, l'avait marquée de son empreinte. Son visage ne pouvait pas plus échapper à une minauderie banale que son esprit à un lieu commun.

Le baron de Pornais, personnage taciturne, qui en apparence semblait tout entier au goût des médailles antiques et des fleurs, avait cependant entouré sa compagne de quatre gros enfants. On prétend que ce sont là des fortifications excellentes, les seuls remparts qui puissent rendre une femme inexpugnable. Eh bien ! ces remparts-là avaient assez mal protégé madame de Pornais. Comme nombre de femmes, la baronne passait sa vie à réunir dans une sorte d'*olla-podrida* les sentiments les plus opposés : affections maternelles, tendresse romanesque, légère pointe même d'amour ou tout au moins de devoir conjugal. C'était un abominable ragoût qu'elle servait impitoyablement au malheureux qui se trouvait vis-à-vis d'elle dans la situa-

tion de Fleminges. Ce pauvre Richard était obligé de subir sans cesse des tirades pleines d'un effroi haletant sur les dangers de la coqueluche, des homélies remplies d'une austérité onctueuse sur les obligations du mariage. Il faut avouer que les propos d'amour qui se trouvent en compagnie de ces respectables propos y font une figure singulière. Aussi, quand la sensible matrone venait tout à coup à changer de ton, le galant avait grande envie de la renvoyer à son mari et à ses enfants. Ce n'est pas à coup sûr que madame de Pornais fit connaître à Fleminges un genre nouveau de déceptions : loin de là, elle lui rappelait au contraire maintes choses que, dans sa jeunesse, il avait prises avec de sérieux dépits et souvent avec de grandes douleurs. Seulement elle les lui rappelait comme ses toilettes de bal lui rappelaient aussi quelques toilettes pleines d'un art divin ; Richard voyait son passé lui apparaître dans l'étrange accoutrement de la province.

Pourquoi, me direz-vous alors, s'était-il lancé dans cette aventure ? que ne laissait-il cette honnête personne en repos ? Parce qu'il avait tout sim-

plement cette habitude, que le roman ne veut jamais reconnaître, mais qu'il faut bien constater dans la vie réelle, de repousser avec énergie certaine nature d'isolement. Depuis qu'il avait renoncé aux rayons charmants et meurtriers de ses premières passions, depuis qu'il avait dit pour toujours adieu aux jardins enchantés où il avait été le jouet des cruelles déesses, il vivait le plus paisiblement possible dans ce petit harem illégal que nous avons entendu souvent les chefs arabes nous reprocher au retour de leurs voyages en France. C'était, en un mot, le désir d'échapper aux tristesses de la solitude comme aux périls de la vie à deux qui avait uni Flemings à madame de Pornais.

Cette union, qui n'était pas précisément celle de Roméo et de Juliette, fut sur le point de se dissoudre un soir assez brusquement. Un jeudi, vers huit heures, Richard s'était rendu chez sa maîtresse, comptant passer quelques heures d'une manière plus ou moins galante. Le mari devait être absent pour une chasse de plusieurs jours, deux enfants devaient être couchés, les deux autres en partie

chez une tante. Le hasard détruisit toutes ces combinaisons. Honorine était seule, il est vrai, dans son salon, quand Fleminges se présenta ; mais elle l'avertit que M. de Pornais ne s'était point soucié d'aller courre le cerf : il était en haut, dans sa chambre, occupé à ranger quelques médailles ; on entendait sur le plafond le bruit de sa pantoufle, il pouvait descendre d'un moment à l'autre : les enfants aussi étaient restés au logis ; deux d'entre eux avaient une sorte de rhume mêlé de fièvre qui menaçait de tourner à la rougeole. Au moins aussi sage que tendre, Honorine réclamait pour les épanchements de son amour le plus exact huis-clos. Aussitôt qu'une porte était entr'ouverte, la vertu entra chez elle comme une bise refroidissante. Elle accueillit Flemingès de la manière qui affectait le plus désagréablement les nerfs de ce pauvre diable. A quelques privautés fort modestes, elle opposa des airs d'abbesse outragée ; à quelques menus propos de galanterie, elle riposta par des sermons sur les devoirs de la vie sociale. « Son cœur, disait-elle, pouvait être coupable de quelque faiblesse ; mais, Dieu merci, aucun grand principe ne

s'effacerait jamais de son esprit. » Fleminges réprima l'ironie qui venait en dépit de lui sur ses lèvres. En homme de modération et d'expérience, il prit le parti de s'en aller. Il se trouva dehors par une nuit d'été toute remplie d'attrait et d'émotion. La plus molle des villes italiennes n'a jamais été couchée, sous le regard des étoiles, dans une pose plus languissante que ne l'était Herthal en cet instant-là. Des souffles charmants faisaient frissonner tous les marronniers qui entouraient la ville d'une ceinture verdoyante; les grands arbres placés derrière les murailles des cours balançaient doucement leurs têtes comme des dilettantes aux passages exquis d'un opéra. Fleminges ne put s'empêcher de penser qu'il s'abandonnerait volontiers à une affection présentant un peu plus d'analogie avec l'amour que son occupation du moment. Par bonheur, se dit-il, je ne suis en aucune manière à la place de M. de Pornais. Je jouis d'une liberté complète, et je pourrais dès ce soir remplacer mon Honorine par quelque objet plus doux à mon cœur. J'aimerais, poursuivait-il en entrant plus avant dans sa rêverie, une femme qui m'aiderait à sortir du cercle où je tourne

depuis si longtemps. Je voudrais m'attacher à une créature si étrangère au monde où j'ai vécu, qu'elle ne me choquât par aucune des vulgarités que je connais et que je redoute, dont j'attends la venue avec l'anxiété de mon vieux maître de musique guettant l'endroit où je faisais invariablement une fausse note.

Tout en devisant ainsi à part lui, il se trouva engagé dans une rue que l'on appelait la rue du Mail. Dans cette rue, il aperçut derrière un comptoir, à travers des vitres éclairées, une femme qu'il avait remarquée déjà plusieurs fois. C'était une pâtissière, mon Dieu, oui, le mot est dit maintenant, et même une pâtissière qui vendait des brioches fort estimées. Cette pâtissière n'en était pas moins ce qu'il y a de plus idéal et de plus charmant. Elle n'avait point une de ces vigoureuses beautés que l'on demande d'habitude aux déesses sorties de l'océan populaire; ce n'eût point été une femme à représenter aux fêtes révolutionnaires ni la paix, ni la justice, ni la vérité, ni la raison. Non, c'était au contraire une créature délicate, devant s'appeler Rosemonde ou Miranda plutôt que Sabine ou Porcie.

Son front, du modèle le plus pur, pliait sous une chevelure mystérieuse ; ses grands yeux, surmontés par des sourcils d'un dessin élégant et sérieux, laissaient voir de bleues et limpides profondeurs. Ce qui toutefois rappelait un peu son origine et l'empêchait d'être une fille vivante de Raphaël ou de Vinci, c'était un nez fin et léger, mais moins correct que gracieux, ouvrant deux narines roses et mobiles au-dessus d'une bouche plus attrayante que les cerises des *Confessions*. Ce qui la rendait encore une femme de sa condition, c'était une fraîcheur étrangère aux madones dans leurs cadres, aux duchesses dans leurs salons, la fraîcheur de la rose sauvage, se moquant du soleil et de la bise, défiant la poussière de la route du haut de son buisson.

Fleminges se sentit ce soir-là atteint avec une vivacité toute particulière par cette beauté. « Voilà, se dit-il, une femme dont j'ai été bien sot de ne pas m'occuper jusqu'à ce jour. Quoiqu'elle soit derrière un comptoir, elle a de tous les prestiges, à coup sûr, le plus incontestable, c'est-à-dire la grâce. Si borné, si incomplet, si défectueux que soit son

esprit, je la défie de m'impatienter plus que madame de Pornais et maintes autres créatures qui m'ont vu à leurs genoux, pour me servir de l'expression consacrée. Il y a longtemps que je ne suis plus à la recherche des Corinne. — Elle ne vous comprendra pas, me dirait telle de mes amies, si je lui confiais mes projets. — Je vous demande pardon, madame, elle me comprendra si bien, qu'elle me donnera tout le genre de bonheur que je lui demanderai. »

Le lendemain et tous les jours suivants, Fleminges ne fit pas une course sans passer devant la boutique de la belle pâtissière. La rue du Mail le conduisait partout. S'il était à cheval, sa monture s'associait si bien à ses desseins, qu'elle prenait d'elle-même à l'endroit voulu les allures d'un coursier arabe rentrant au *au douar* ; s'il était à pied, il s'arrêtait et jetait à travers les vitres les œillades qu'il croyait de l'effet le plus sûr. Il vit avec joie que l'objet de sa flamme lisait quelquefois des romans, car tout roman, même vertueux, n'est qu'un suppôt de la passion. Enfin il se décida un dimanche à se déclarer d'une manière ouverte : pour cela, il

écrivit de sa plus belle écriture une lettre qui pouvait être pliée dans un gant. Le billet, si discrédité, si suranné chez les femmes d'une certaine classe comme moyen de séduction, a encore tout son prestige pour les Iris plébéiennes. C'est toujours cette sorte d'engin redoutable qu'on regarde avec une curiosité inquiète et effarouchée, comme s'il allait en sortir quelque diabolin terrible et charmant. Les belles dames d'Herthal entraient volontiers, au sortir de la messe, dans la boutique éclairée, pour prendre à La Fontaine son expression, par les yeux qu'adorait Fleminges. Madame de Pornais et quelques autres merveilleuses du pays, tenant leurs missels d'une main et des gâteaux de l'autre, entouraient le comptoir de la pâtisserie quand l'officier se présenta. Richard fit une entrée assez habile. Fort goûté de la société d'Herthal, il recueillit à son apparition toute sorte de minauderies, que, par un regard d'une profonde adresse, il mit surnoisement aux pieds de la maîtresse du logis. Avec une singulière aisance, il se fraya un passage à travers des jupes volumineuses jusqu'à l'endroit où se tenait la *vierge aux brioches*,

comme il disait en ces temps légers de ses amours. La vierge aux brioches du reste ne méritait ce nom que par ce qu'il y avait dans ses traits de pur, de suave, de familier au pinceau des grands maîtres, car elle était au pouvoir d'un pâtissier qui, joignant heureusement à son métier une autre industrie peu sédentaire (il voyageait pour le commerce des vins), veillait rarement sur son trésor. En ce moment, eût-il été là, je ne sais si sa présence eût pu le préserver d'une infortune, tant le billet de Richard, dès qu'il se montra, exerça d'attraction sur la belle. Sans que personne vit rien à ce manège, la lettre insidieuse passa des doigts de Flemings dans la poche d'un petit tablier de soubrette.

Madame de Pornais, tout en dévorant un monstrueux gâteau, recevait les reproches d'une amie sur sa sollicitude maternelle, qu'elle nourrissait, disait-on, au détriment de sa santé. — Que voulez-vous ? répondit-elle en essuyant sur ses lèvres avec son mouchoir une dernière trace de crème, tout notre bonheur est dans ces petits anges. — En prononçant ces mots, elle jeta, vous devinez sur qui, un regard qui eût éteint tout remords dans le cœur

de Fleminges, si ce cœur eût connu le remords.

— Eh bien ! le bonheur, mesdames, dit gravement Richard, moi qui suis un militaire pourtant, et non une femme, je le cherche encore dans l'amour, le véritable amour, celui auquel je ne pense pas sans pleurer, celui dont vous n'osez pas parler sans rire.

On prit pour une bouffonnerie cette sortie, débitée avec un sérieux incroyable. On ne s'aperçut pas que ces paroles étaient adressées à la pâtissière. La chère enfant dirigeait toute la flamme de ses beaux yeux sur Fleminges, pour elle plus séduisant que Lauzun au cercle de Mademoiselle, plus grand que Jean-Jacques prenant tout à coup la cause de Dieu au souper de madame d'Épinay.

IV

Fleminges était un soir devant un café dont nous avons déjà parlé. Il n'avait pas encore tout à fait la mine d'un homme en proie à une passion exclusive, mais ce n'était plus déjà le joyeux compagnon que tout un régiment chérissait il y avait à peine quelques mois. Son sourire était devenu contraint, son regard rêveur ou d'une gaieté qui sentait la fièvre. — Je commence à craindre, pensait-il, une terrible résurrection. Je croyais que le vieil homme était mort en moi pour toujours. Il me semblait l'avoir enseveli, en déposant dans son sépulcre, à la façon des anciens, tous les objets familiers à sa vaine et douloureuse vie : — des médaillons renfermant des cheveux qu'il avait sérieusement baisés, qu'il avait portés sur son cœur jusque sous le feu de l'ennemi; les lettres qui lui avaient paru, comme le ruban de Chérubin, compresses excellentes pour les bles-

sur ses, les lettres dont chaque mot, commenté à l'infini par son âme tout entière, lui causait des joies incroyables ou des douleurs inouïes. Eh bien ! je m'étais trompé : aujourd'hui le sépulcre est vide, et le vieil homme est debout.

Pendant qu'il devisait ainsi, un de ces amis, comme il y en a heureusement ailleurs qu'au Monomotapa, vint à passer devant lui. Il l'appela. L'ami en question était un de ces personnages sensés qui ne transforment pas les objets réels en créations fantastiques par des examens obstinés et malsains. Ce n'est pas lui qui eût permis jamais au barbet que rencontra un dimanche soir le docteur Faust de devenir le fatal démon que vous savez. C'était du reste un spirituel garçon, possédant le don providentiel de la légèreté et la qualité inappréciable de la bonne humeur. Plus d'une affinité secrète l'unissait à Fleminges, qu'il avait vu ailleurs qu'au régiment, et dont il comprenait maint trait saillant, quoique invisible au regard du grand nombre.

L'ami se laissa tomber sur un tabouret, se composa un grog avec beaucoup de soin, alluma un

cigare, et s'écria ensuite d'un ton joyeux : — Ma foi, j'ai passé une matinée charmante. Une femme... — Faut-il donc, interrompit Richard, qu'il y ait éternellement une femme dans toute chose?... Je t'ai appelé précisément pour oublier ce funeste élément de notre vie, et voici que tu entonnes, à peine assis, une ritournelle amoureuse. Au diable l'amour ! je dirai de lui comme Lovelace : je le hais parce qu'il est mon maître.

— L'amour, reprit l'ami, n'a rien à voir dans mon affaire. Mon infante est tout simplement une de ces femmes comme nous en connaissons beaucoup. Ce qui la distingue, c'est qu'elle a seize ans, une taille à tenir dans des mains plus petites que les miennes, et deux grands yeux d'un noir de raisin...

— Es-tu bien sûr de ne pas être amoureux d'elle ?

— Pourquoi me dis-tu cette folie ?

— Pourquoi ? Eh bien ! écoute la terrible chose. — Et Flemings, qui était évidemment en proie au besoin de la confiance, commença par la théorie que démontre cette véridique histoire. Il affirma que les gens étrangers à tout principe de vie régu-

lière étaient destinés à souffrir précisément par l'espèce de femmes qu'ils avaient traitées avec le plus de superbe. — Quelle Némésis, s'écria-t-il, est armée du fouet qui doit nous châtier, nous autres libertins, comme on disait au siècle dernier? — C'est Margot,... mon Dieu, oui, la Margot que nous avons aimée, puis délaissée. Plus tard nous la retrouvons, elle est brune peut-être au lieu d'être blonde, mais elle compte toujours par printemps; elle possède ce maître trésor, la jeunesse. Nous autres, nous comptons déjà par une série de saisons ingrates, sans fleurs et sans fruits, nous avons pour tout bien ce lingot de plomb appelé l'expérience, valeur si embarrassante et si lourde, que, ne sachant plus qu'en faire, on finit par s'en délivrer. Margot a beau jeu alors pour asservir celui qui la domina jadis. Elle le charge de liens et l'emène où il lui plaît. Quand elle le tient à l'écart, ne connaissant qu'elle, ne relevant que d'elle, Dieu sait quels traitements elle lui prodigue. La poésie nous montre don Juan saisi par la main glacée du commandeur. La poésie a raison, c'est son métier et son devoir de donner aux choses de cette vie un

tour héroïque ; mais ce n'est pas ainsi que finit l'effrayante légende. Au lieu d'une main inanimée et pâle, c'est une main vivante et un peu rouge qui étreint le bras de l'impitoyable galant. Mathurine s'empare de don Juan. Elle le force à lui parler le langage de Pierrot, à s'asseoir à la place où Pierrot se serait assis, à bercer enfin les enfants dont Pierrot aurait pu être le père, et qui sont peut-être les fils de Pierrot ; ma foi, voilà l'enfer de don Juan, et je crois par moments que j'ai déjà mis le pied dans cet enfer-là.

Puis il changea subitement de ton par une loi de sa nature, que ce récit essaiera de réfléchir, au risque de rester complexe, incertain, à l'état de problème comme cette vie. D'une voix où toute amertume avait disparu, où l'on ne sentait plus que la confiante ardeur d'un cœur épris, « mon ami, dit-il, j'aime, il faut bien que j'en convienne, j'aime une femme qui m'étonne chaque jour par toute la série de choses nobles et touchantes que je découvre en elle. Jamais je n'ai été très-enclin à prendre au sérieux les héroïnes des métairies, des boutiques et des mansardes. J'ai toujours eu grand'-

peine à croire que ces pauvres créatures, à qui le diable présente brutalement les fruits funestes sans se mettre en frais de beaux discours et de déguisements, soient armées du même pouvoir sur nous que les Èves nées dans les jardins du luxe. Et pourquoi cependant après tout ? qui sait si elles ne doivent pas avoir à notre endroit un genre tout particulier d'attraction ? Ce drame de deux êtres qui, placés aux extrémités de cette vie, se font des signes passionnés, s'appellent et finissent par se rejoindre, n'est-il pas l'action la plus émouvante qui puisse nous occuper ici-bas ? Pourquoi ne s'aimeraient-ils pas avec sincérité, avec délices, en toute sûreté de conscience ? Ma foi, mon cher, je crois que nous nous adorons, la pâtissière et moi, car il s'agit d'une pâtissière... »

Et Fleminges raconta tout ce que vous savez déjà.

« Je l'attendais, poursuivit-il, après ma lettre, ou plutôt je ne l'attendais guère. Malgré la prière passionnée que je lui avais adressée de venir me trouver en un logis dont je lui avais dépeint la solitude, je n'espérais pas qu'elle répondrait sur-

le-champ à mon appel. J'étais donc chez moi, à l'heure qu'à tout hasard je lui avais indiquée, dans un état d'assez agréable incertitude, poursuivant, à travers la fumée de mon cigare, une rêverie qui pouvait se changer en une chose réelle, quand j'entendis un pas léger, le frôlement d'une robe et un coup discret frappé à ma porte. Ce fut un long frémissement dans toute ma personne, nul de ces aimables bruits ne m'avait jamais si vivement affecté. Je me levai, j'allai ouvrir, la charmante apparition était là.

» Je la reçus dans mes bras, elle n'est pas grande, et sa taille est particulièrement mignonne. Elle a quelque chose de frêle et de printanier. C'est une femme à peine, quoiqu'elle soit mariée depuis plus d'un an. Nous vieillissons, mon ami ; peut-être cette grâce adolescente est-elle pour moi un de ses grands charmes. Nous avons passé l'âge où l'on veut chez sa belle les teintes dorées du soleil couchant, l'haleine chaude et parfumée des longs jours à leur déclin. Il faut que notre amour tienne du matin ; des tons frais, un air un peu âpre, voilà ce que réclament nos yeux fatigués et toute notre per-

sonne engourdie. Tu souris, ce n'est que trop vrai. Je regrette les Ellenore, pour mieux dire le temps où je les adorais. Qu'y faire ? Cette petite avec sa mine d'Hébé me causa donc une singulière émotion. Je la plaçai dans le grand fauteuil où je venais de songer à elle, et je me mis à ses genoux. Elle ne disait rien et semblait près de tomber en défaillance. Seulement ses traits, au lieu d'être envahis par la pâleur, prenaient au contraire une teinte uniforme d'incarnat. Tout à coup ses yeux, qui étaient à demi fermés, se rouvrirent, et sans relever sa tête, appuyée sur mon fauteuil dans une attitude de suprême abandon, elle me jeta un regard d'une si étrange et si touchante expression, que je me sentis pénétré dans tout mon être d'un sentiment dont je fus confondu. Ainsi un homme initié soudain à la vie occulte des fleurs se sentirait regardé par la rose qu'il serait au moment d'arracher de sa tige. Je me disais à part moi : C'est bien une fleur que je coupe, et pour la mettre dans ce vase où tant de fleurs se sont fanées déjà, dans ce vase fêlé que j'appelle mon cœur !

» Mais cet élan d'une pitié rêveuse fut rapide,

comme tu peux penser ; bientôt j'eus lieu de craindre, au contraire, ce que je redoute aujourd'hui, de n'aimer la belle qu'avec trop d'ardeur, de sincérité et de candeur hors de saison. Je dis à la charmante créature des paroles que depuis longtemps je n'avais adressées à aucune femme. Je prenais plaisir à lui réciter toutes ces litanies amoureuses que je croyais ne devoir plus débiter qu'avec un secret ennui, et en passant le plus de mots possible, comme un écolier pressé d'arriver à la fin de sa leçon. Sa langue se délia, et elle aussi prit part à cette fête de l'amour, sur laquelle je ne comptais point. Pour m'expliquer comment elle m'avait aimé, et aimé en apparence si promptement, elle me dit que depuis nombre de jours elle avait entendu parler de moi. Il paraît que j'ai à Herthal une sorte de réputation d'élégance qui, je l'espère, n'exaltera pas trop ma vanité. Elle voulait voir, ce sont ses expressions, ce vicomte de Fleminges, dont toutes ces dames venaient dire chez elle tantôt du bien, tantôt du mal, tout en mangeant ses petits gâteaux. « Il n'y a pas de femme dans sa vie, a dit un charmant poète, qui ne soit destinée à voir passer le fils du roi. » Mon ami,

quoique j'aie l'âge d'un vrai monarque, et même d'un monarque fort raisonnable, je fus le fils du roi pour elle, et son cœur quitta sa boutique pour me suivre.

» Notre première entrevue eut donc un caractère qui la rendit fort différente de nos rendez-vous habituels avec les beautés de garnison. Après cette séance, je restai pendant quelques instants à la fois mécontent et charmé. Le charme tenait au parfum dont en partant elle avait laissé toute ma personne imprégnée, il venait d'elle; le mécontentement venait de moi-même, que je trouvais horriblement sot. — Mon pauvre Richard, me disais-je familièrement, comme tu ne peux pas te flatter de revenir à l'âge de Chérubin, tu tournes au bonhomme Casandre; te voilà prêt à faire du sentiment avec Javotte. — Et de quel droit, me répondis-je à moi-même, nommes-tu Javotte une aimable créature qui s'appelle Lucile? soit dit en passant. Pourquoi cet être jeune et souriant, dont pas une parole, pas un regard ne t'ont irrité, dont chaque expression au contraire était attendrissante et vraie, dont chaque mot était juste et doux, pourquoi cette femme

pleine de simplicité et d'à-propos t'inspire-t-elle ces ridicules dédains ? Ouvre-lui, au lieu de le lui fermer, un cœur où ne s'est jamais réfléchi plus gracieuse image que la sienne. Aime-la franchement, complètement, de cet amour que tu ne méritais plus ni de faire naître ni d'éprouver. — Je crains en vérité d'avoir trop suivi mon conseil.

» Quand je l'ai revue pour la seconde fois, elle m'a paru plus séduisante encore que le jour de notre première entrevue. On ne peut pas dire qu'elle s'exprime avec éloquence, mais on ne peut pas dire non plus que les mots trahissent sa pensée; ils la servent au contraire avec une gaucherie pleine de charme. Elle semble écouter comme une musique céleste tout ce langage amoureux dont je n'osais plus me servir, parce qu'il me semblait trop usé. Je te jure que par moments je regrette de ne pouvoir offrir à ma jeune idole que ces vieilles parures qui me rappellent tant de divinités tombées dans le néant. Heureusement ces oripeaux se transforment en la touchant. C'est le plus puissant de ses sortilèges, les paroles que je lui adresse m'émeuvent comme celles qui sortent de sa bouche. Je me laisse

aller à ce terrible enivrement de dire cent fois « je vous aime » à une créature humaine... Je vais l'aimer. »

Lorsqu'il eut fini de parler, l'ami sensé lui dit en lui serrant la main avec un juron plein d'une joyeuse énergie : « Ne t'avise pas d'une semblable sottise ! Ton bon sens a encore des éclairs qui te font voir ta situation telle qu'elle est. Profite de ces instants de lumière pour reconnaître et fuir le danger. Tu es tout simplement au bord d'une mare diabolique où bien d'autres que toi se sont laissés choir, les uns pour s'embourber, les autres pour se noyer. Malheur à l'homme qui aime une femme comme ta maîtresse d'aujourd'hui, à l'âge où te voici arrivé ! Les idylles ne vont qu'avec le printemps. Si tu prends au sérieux ta pâtissière, au bout d'un an tu ne seras plus que l'ombre de toi-même, — l'ombre, que dis-je ? c'est un mot qui rend bien mal la chose épaisse que nous te verrons devenir. Traite ta Lucile, puisque la dame s'appelle ainsi, comme tu en as traité tant d'autres. C'est une fleur de plus, dis-tu, dans ton cœur, que tu compares à un vieux vase ; soit, respire cette fleur-là tant que le parfum t'en

charmera, et quand tu la jetteras, sois sans inquiétude, quelqu'un saura la recueillir. »

Et le sage ami, par un mouvement naturel d'idées, en vint à cette folie qu'ont les hommes de regarder comme détruits tous les cœurs où ils ont campé. « Il semble, s'écria-t-il en s'animant, que notre amour à tous soit le tonnerre brûlant l'existence sur laquelle il s'abat. Les femmes nous mettent en tête cette sornette dont elles doivent bien rire entre elles. »

Dans cette ironie, les deux compagnons se trouvèrent en parfait accord, et ce fut un assaut de médisances sur le sexe « qui fait notre joie, » pour me servir de l'expression du poète. Médisances stériles au reste, propos de poltrons révoltés et de poltrons d'une singulière espèce, aspirant à pleins poumons le péril adoré qu'ils sentent dans l'air !

Quoique Flemings écrivit fort peu, il y avait une personne, de par le monde, — était-ce un homme? était-ce une femme? c'est ce que je laisserai incertain, — à qui son cœur s'ouvrait volontiers de toutes choses, dans des lettres tantôt courtes, tantôt longues, toujours vraies, et partant toujours remplies. Faites à votre gré de ce confident un ami sérieux et discret, à l'âme délicate et douce, véritable lit de repos pour vos affections blessées, ou bien une amie enjouée, tendrement curieuse de tous les détails de votre vie, sympathique à vos défauts, indulgente à vos fautes, conscience habillée de rose, qui vous renvoie souriant et absous, cela importe peu à notre récit. Voici les fragments ajustés des lettres de Flemings au dépositaire inconnu de ses secrets.

« Il y a dans un admirable conte une scène qui a inspiré plus d'un tableau. Deux amants se sont je-

tés dans une barque pour s'éloigner de Venise. Leur esquif les entraîne peu à peu, au soulagement de leurs cœurs, loin des rives où toutes les douleurs, tous les dangers se sont conjurés contre eux ; mais voici que la terre devient pour ces fugitifs comme une vision qui s'évanouit : la mer seule répond à leurs regards. Perdus entre le ciel et les flots, ils éprouvent une impression étrange. Cette impression, je la connaissais, et je viens de la sentir encore tout à l'heure : c'est le moment où l'on se trouve en puissance unique de l'amour. J'étais embarqué, je le savais bien, et sur la plus frêle des nacelles, je ne pouvais pas l'ignorer ; mais je voyais toujours la terre, d'abord si rapprochée de moi qu'à chaque instant je songeais à la rejoindre d'un coup de rame, ensuite loin, puis plus loin encore, cependant nette, distincte et me suivant des yeux comme une amie. Depuis hier je ne la vois plus. La chose est advenue bien simplement.

» La petite beauté que vous savez devait aller passer plusieurs jours dans un village où sont ses parents. Sur ce temps dérobé à la vie conjugale, elle a trouvé moyen de me donner quelques moments

dont je n'oublierai jamais le charme puissant et singulier. Elle avait pris vers quatre heures une diligence comme il n'en existe plus, je crois, qu'à Herthal. Ce véhicule primitif devait la conduire à l'endroit où sa famille réside. Il fut convenu qu'elle me rencontrerait à la moitié de sa route sur un point où je l'attendrais avec une voiture, et qu'au lieu de suivre sa course, elle reviendrait avec moi dans mon gîte. Tout s'est accompli au gré de nos souhaits.

» La nuit était tombée déjà lorsque je suis arrivé avec elle à mon logis, et quelle délicieuse nuit ! le voile parfumé et amoureux d'une déesse endormie. Quand je suis entré dans le premier jardin, lui donnant le bras, mes arbres avaient une physionomie que je ne leur connaissais point. Ma maison avait quelque chose de bon, de doux et de tendre ; ma jeunesse, sortie du tombeau, errait, fantôme charmant, sous la lumière des étoiles ; elle glissait devant moi sous le feuillage, guidait mes pas réglés sur ceux de ma compagne, et se retournait pour me tendre les bras. Je vivrais des siècles que je n'oublierais pas le trajet de la grande porte à la première marche de mon perron.

» J'entrai dans un salon à portraits que je me rappelle vous avoir décrit. J'avais ordonné qu'on m'y préparât un souper. Je m'assis à une table étroite en face d'elle, et je jouis d'un des plaisirs les plus profonds et les plus complets qu'il y ait assurément sur cette terre, celui de souper avec ce qu'on aime. Je dis cela sans croire blasphémer contre l'idéal. La coupe est pleine de mystères. Si des lèvres grossières y trouvent une ivresse avilissante, combien de lèvres délicates y ont trouvé la rêveuse exaltation que j'adore, que j'adorais, devrais-je dire ! Je ne sais plus trop comment parler, car cette passion imprévue qu'une bonne ou mauvaise puissance m'a envoyée pousse le sang de mes jeunes années dans mon cœur, que je ne puis m'empêcher de sentir usé pourtant : c'est le vin nouveau dans l'outre vieille ; il faut, je le crois bien, que l'outre éclate, ou que le vin soit tout de suite répandu. Pauvre vin si généreux ! si pur ! que je goûte le plus longtemps possible ta divine chaleur, et que le vase se brise ensuite !

» Je disais donc qu'il est charmant de souper avec sa maîtresse, que le repas à deux est un acte tout

particulier de foi amoureuse, et que les plus raffinés sur le sentiment doivent confesser cette vérité. Jamais je n'avais eu ces pensées aussi vivement que ce soir-là. Je prenais à la servir une joie indicible, et de temps à autre, après avoir mis un morceau dans son assiette ou rempli son verre, je m'oubliais à la regarder, ou bien je saisisais sa main par-dessus la table et je déposais sur ses doigts un long baiser. De quel incroyable bonheur alors je me sentais rempli ! quelle immense tendresse me suffoquait délicieusement ! « Il me semble, lui disais-je, quand par hasard j'avais besoin de parler, que tu es ma femme, ma vraie femme. Tu me donnes des joies dont je n'avais pas l'idée. » J'adorais chacun de ses regards, j'admirais chacun de ses gestes. Par moments je me levais comme un fou, obéissant à un élan subit, souffle doux et embrasé qui s'élevait dans mon cœur ; tout à coup je courais à elle et j'appuyais ma bouche sur ses cheveux. Puis je retournais m'asseoir en face d'elle et reprendre possession par mes yeux de toute sa grâce, de toute sa jeunesse, de toute sa beauté.

» Que me disait-elle ? Voilà, n'est-ce pas ? ce qui

pique votre curiosité? Elle me disait des choses que je serais bien embarrassé de vous transcrire, mais qui me semblaient ravissantes, tout imprégnées d'un parfum nouveau et pénétrant. Elle m'expliquait à sa manière ce qui l'entraînait vers moi. Sa chère parole me faisait songer à l'enfant, que l'on prend dans ses bras, et que l'on couvre de baisers, quand il trébuche. Chaque hésitation de son langage était le signal d'une caresse dans mon cœur. Notre repas fini, je m'accoudai avec elle sur ma fenêtre. Après avoir regardé tour à tour les profondeurs de mon jardin, un ciel paré pour des fêtes nuptiales, et l'être adoré, gracieusement incliné près de moi, je me sentis dans un de ces instants remplis d'une exquise, d'une adorable émotion, qui pourtant ressemble presque à de l'effroi, où l'homme voit passer devant lui, en tremblant, la vision fugitive du bonheur.

» Elle comprit ce qui se passait en moi. Une larme électrique qui brilla tout à coup dans mes yeux éveilla une autre larme sous sa paupière, et dans toute sa personne un long frisson. Elle saisit ma main, et, par un mouvement d'une soumission

passionnée, qui pourtant avait une grâce souveraine, elle la porta malgré moi à ses lèvres. « C'est donc vrai, m'écriai-je, que tu m'aimes?—Ah! s'écria-t-elle, en relevant la tête et offrant à la clarté des étoiles un visage que le pinceau d'aucun maître ne m'avait montré, puisse le ciel faire un miracle qui te permette de lire en moi ce que je sens, ou qui m'accorde le don de te le dire! »

» Le miracle était fait. Oui, je croirai désormais à ce que j'avais toujours repoussé avec une superbe dont je suis honteux et indigné maintenant. Je suis convaincu que la belle et touchante créature qui s'est donnée à moi, ou plutôt à qui je me donne, m'a été destinée de tout temps. Malgré la résignation extérieure que j'ai toujours pratiquée, vous savez quels préjugés violents j'enfermais dans le secret de mes pensées contre maintes choses bénies par un grand nombre, acceptées par tous. Aujourd'hui j'ai fait ma révolution, et je l'ai faite ardente, complète. Pour moi, c'est tout un monde que deux yeux ont brûlé! »

« Ainsi donc, mon cher vicomte, vous venez d'inaugurer un autel nouveau sur un amas de dé-

bris gothiques, et c'est à cet autel qu'en présence de la déesse Raison, sans aucun doute, vous jurez foi éternelle à votre pâtissière. Ah! mon pauvre Richard, qu'est devenu le temps où vous preniez toujours le parti des pères nobles, quand nous allions voir ensemble quelque mélodrame révolutionnaire? Vous vous jetez avec indignation au fond de ma loge. « Ces exécrables amants m'exaspèrent, disiez-vous, et je joins ma malédiction à celles d'une intéressante famille! » Je ne savais comment vous apaiser... Je me répète à chaque instant ce commencement de votre lettre que je sais tout entière par cœur. Le fait est que je suis un peu honteux de ce que je vous ai écrit il y a quelques jours. De cette époque où j'étais l'ami des pères nobles, comme vous me le rappelez avec tant d'aimable moquerie, date une liaison que rien n'a pu rompre. Cela seul pourrait suffire à me rendre chères mes opinions du passé. Puis, si quelque chose d'ailleurs est la tunique de Nessus, ce tissu qu'on ne peut arracher sans mettre en lambeaux toute sa chair, c'est le rôle assurément que, sous l'inspiration de nos premiers goûts, de nos premiers instincts, de

nos premières pensées, nous avons choisi pour les débuts de notre jeunesse. Non, je ne pourrai jamais me travestir en Saint-Preux; mais qu'ai-je besoin de ressembler au personnage de Jean-Jacques? elle ressemble si peu à Julie! Au lieu de faire de longs discours, la chère petite n'a jamais sur sa jolie bouche qu'un petit nombre de mots dont mon cœur complète le sens. On peut dire que ses lèvres produisent moins de paroles que de baisers, et cependant je sens une âme intelligente dans son regard; il y a derrière son œil limpide un esprit charmant qui me fait signe comme une fée enfermée dans un palais de cristal. Allons, voilà ma songerie qui recommence. Hier cependant j'ai essayé de l'oublier.

» Je suis allé hier voir madame de Pornais, que j'ai trouvée entourée des trois ou quatre femmes qui composent l'aristocratie féminine d'Herthal. La baronne se mit à parler des hommes qui rompent avec leur société naturelle pour se livrer à toute sorte de basses et ridicules amours. Son teint était animé, sa parole était vibrante. Je n'eus pas besoin de demander *pour qui ces serpents qui sifflaient sur ma tête*. Quand je me trouvai seul avec elle d'ailleurs,

je ne l'appris que trop. Il paraît que je cause ici un véritable scandale. Les habituées de ma pâtisserie me mordent à plus belles dents que ses brioches. Il n'y a qu'un cri : Quelle sotte et vilaine histoire ! Si encore il n'avait pas cette monstruosité d'en être amoureux ! C'est un homme qui a toujours eu des goûts dépravés, et voilà pourtant où l'immoralité peut conduire ! Jamais un homme sans mœurs n'appartient réellement à la bonne compagnie. — Avec un ton et un regard qui m'ont confondu, madame de Pornais s'est félicitée de ne point m'avoir donné son cœur. Je l'ai regardée à mon tour, et j'ai eu l'extrême chevalerie de ne rien dire. Puis, ce qu'il y a de plus triste, cet orage s'est apaisé. Le baron était sérieusement parti pour la chasse, on n'attendait plus de visites. Je suis resté plus longtemps que je ne pensais. En regagnant mon logis, assez penaud, j'ai passé devant la boutique de Lucile, qui était sur le seuil de sa porte, et, vous allez bien vous moquer de moi, j'ai éprouvé un singulier sentiment qu'à coup sûr je ne puis avouer qu'à vous.

» Imaginez-vous que j'ai trouvé quelque chose de

noble et d'étrange à cette boutique. Elle me semblait comme une sorte d'intérieur à la Rembrandt, toute rayonnante d'un éclat particulier. Le soleil couchant qui passait à travers les vitres faisait un vrai trône du comptoir, et les brioches elles-mêmes, disposées en amphithéâtre sur un dressoir, me paraissaient avoir une manière de dignité. Elles me rappelaient le sénat d'un de ces royaumes fantastiques où nous introduisent les conteurs d'outre-Rhin. Et que vous dire de la beauté d'où venaient ces bizarres enchantements ? C'était un rêve de grand peintre. Une chevelure aérienne et dorée se détachait sur son cou blanc ; les roses des voluptés ardentes étaient écrasées sur ses lèvres, et ses yeux, tout baignés de lumière bleue, témoignaient de l'idéal comme des yeux de madones ou de saintes. Je serais volontiers tombé à ses pieds. — Voilà donc, pensais-je, ce que l'on nomme mes sottises et vilaines amours !

» Et pourquoi donc, après tout, ma foi, serais-je si honteux de ma passion ? Ce Byron dont je n'ai jamais eue travers de me moquer, ce Byron qui a vêtu son oisive et superbe tristesse comme Dieu a vêtu

les lis d'une plus éclatante parure que l'habit royal de Salomon, le poète qui a pris à Mozart l'âme frémissante de son don Juan pour la mettre dans la poitrine de Lovelace, n'a-t-il pas aimé à Venise une *fornarina*? Je crois me rappeler son nom : elle se nommait Margarita, si je ne me trompe. Vous voyez bien que je puis aimer une pâtissière. Une pâtissière ! J'allais oublier la plus charmante sœur peut-être de Lucile, Kitty Bell, cette touchante héroïne de l'un des plus beaux drames de notre temps. . .

» ... Je l'ai compris dès la première heure où j'ai senti l'atteinte de ce mal. Le genre d'amour dont je suis possédé est comme le souverain esprit de la tentation; il emprunte toutes les formes pour nous perdre. Ne m'inspirait-il pas, il y a quelque temps, ces lubies révolutionnaires dont vous vous êtes moquée ? Aujourd'hui c'est au nom de mes anciennes idées qu'il me maîtrise. Ne suis-je pas de ceux, après tout, qui peuvent imposer au monde leurs caprices ? J'estime le grand seigneur anglais qui, sans rien perdre de sa fierté, va prendre sa compagne où il plaît à son cœur, pose sa couronne de comte ou de duc sur le front où ses lèvres ont eu le plus

de bonheur à s'appuyer. Il y a des instants où je voudrais que mon choix fût connu de tous. Je mettrais volontiers, comme les raffinés du xvi^e siècle, son gant à mon chapeau. Je vous vois rire. Elle a donc des gants ? me direz-vous. Oui, elle en met le dimanche quand elle vient me voir dans une petite toilette de sa façon que je trouve adorable. Et comment donc est sa main ? Ah ! sa main, ce serait tout un chapitre. Avez-vous jamais remarqué avec une extrême attention la main de la Vierge appelée la belle Jardinière ? Quoique divine, elle est un peu grosse, je vous le jure. C'est une main qui ne doit pas à l'oisiveté cette sorte de pâleur élégante, et, si l'on peut parler ainsi, de touchante étisie que j'ai adorée du reste, je l'avoue. Elle est fraîche et remplie d'un sang pur que l'on voit couler sous son tissu transparent. Ainsi est la main de Lucile. Que de fois ma bouche a pressé ces doigts roses, qui m'ont ouvert la porte d'un monde nouveau ! Quand je lui fais ces sortes de caresses avec une onction romanesque dont vous ririez bien, j'en suis sûr, mon attendrissement la gagne, et je sais alors pourquoi elle m'aime.

» Les femmes sont faites pour l'amour, on l'a répété cent fois ; elles le flairent comme certains vaillants chevaux que j'ai connus flairaient la poudre, — et c'est ce qu'elles rencontrent le moins souvent, surtout dans la classe de Lucile, car je n'ai pas encore assez rompu avec les pensées qui ont si longtemps gouverné ma vie pour croire à l'amour rustique. L'amour sera toujours un jeune patricien, partisan, il est vrai, des nouveautés et des turbulences, troublant tout dans le conseil des dieux, mais le plus grand seigneur de l'Olympe, le plus orné, le plus paré, le plus porté aux délicatesses suprêmes et aux recherches exquises. C'est ainsi que le rêvent toutes les femmes, et il s'agit de donner raison à leurs songes. Aussi, loin de dépouiller ma nature, j'ai plutôt pris avec ma Lucile le parti de l'exagérer un peu. Des choses qui vous paraîtraient d'un goût fort équivoque peuvent être risquées auprès d'elle sans danger. Qu'elle voie dans tout leur éclat les couleurs dont elle est éprise, plus tard je lui en montrerai les nuances.

» Et vous voulez que ces passions où des deux côtés tant de sentiments sont en jeu ne soient pas

les plus puissantes de toutes ? Hélas ! je ne veux pas blasphémer... Ne songeons pas au passé ; quand je rencontre le regard mystérieux de ses yeux morts, la rêverie ouvre sous mon front un abîme où je ne veux plus tomber. Revenons à ma pâtissière. Je lui ai donné il y a deux jours une preuve d'amour du genre le plus effrayant. Si ce que je vais vous raconter s'était passé ailleurs qu'à Herthal, vous-même ne me le pardonneriez peut-être pas. Que le pâtissier meure, et, après ce que j'ai fait, il ne me resterait plus qu'à épouser sa veuve. Voici l'histoire dans toute son horreur.

» Un frère de madame de Pornais, le comte de Bressange, a une maison à peu près aussi agréable que maison de province puisse l'être. La marquise de Bressange, sa mère, qui demeure avec lui, est une douairière amie du plaisir ; sa femme est une personne de trente ans, ayant encore de la beauté, un vif désir de plaire et une mélancolie un peu passée de mode, mais que je ne trouve point sans charme, et qui ne l'enlève d'ailleurs à aucune sorte de distraction. Lui-même est un brave garçon, d'humeur franche et joyeuse, qui dans un autre

siècle se serait piqué de bel esprit, qui dans ce temps-ci n'est pas trop occupé des moyens d'augmenter son bien. C'est ici un des hommes qui m'ennuient le moins. Si j'étais plus fat, plus immoral et plus léger, je dirais que je regrette de ne pas avoir placé mes affections sous son toit. Ces braves gens, qui ont un magnifique jardin, ont eu l'idée fort raisonnable, quoique assez rare en tout pays, d'offrir à leurs amis une fête d'été. Ces sortes de fêtes sont les seules qui me paraissent toujours sûres de donner un peu d'émotion et d'avoir un peu d'élégance. Là au moins les fleurs ne ressemblent pas à ces têtes dont les sultans décorent les murailles de leurs harems. Elles ne sont pas coupées ; elles vivent et répandent autour d'elles l'action mystérieuse de leur vie. Le gazon et les arbres ont des frissons qui nous gagnent. Le ciel enfin est de la partie, et il inspire à l'esprit comme au cœur le désir d'avoir des ailes. Tout cela fait que dans un jardin on est en même temps plus vif et plus attendri, plus recueilli et plus dispos que dans un salon. J'avoue, pour ma part, que très-sensible à toutes les influences dont je viens de parler, j'étais chez

M. de Bressange en humeur très-sentimentale. Je me promenai assez longtemps avec la maîtresse du logis, l'écoutant me débiter toute la série des vagues confidences, c'est-à-dire jouer ce grand morceau d'ouverture qui heureusement n'engage pas les femmes à nous donner la suite de l'opéra. J'errai aussi quelques moments avec madame de Pornais, et je lui parlai, ma foi, avec une tendresse dont elle sembla doucement surprise. Que voulez-vous ? la nature, à qui je dis sans cesse pourtant : Je ne suis point digne que vous entriez dans mon âme, j'ai laissé trop de poussière s'y amonceler, — la nature, par esprit de contradiction peut-être, semble avoir un goût particulier pour ce taudis. Il me semble que la lune me regarde comme si j'étais Endymion, et qu'à travers l'écorce des arbres toute la bande des dryades m'appelle. Enfin, pour rendre ma pensée complètement et simplement, une belle nuit me dispose toujours à dire et à faire toute sorte de folies.

» J'avais donc au suprême degré cette disposition-là, quand j'aperçus celle qui actuellement a le pouvoir de troubler mon cerveau à toute heure.

Lucile était à quelques pas de moi. Elle se tenait au coin d'un parterre, entre une femme de charge et un intendant. Il y avait dans le jardin de M. de Bressange un illumination qui était une nouveauté splendide pour Herthal. Les gens de la maison, protégés par les us de la province, s'étaient avancés discrètement dans une allée obscure pour contempler ces magnificences. Quelques voisins s'étaient joints à eux, et parmi ces derniers ma Lucile, qui d'ailleurs ne devait pas être étrangère à la partie gastronomique de la soirée. Eh bien ! malgré la singulière situation où je trouvai cette créature bien-aimée, je sentis à son aspect le plus emporté de tous les élans amoureux s'élever dans mon cœur. Bientôt je me fus glissé près d'elle ; je lui fis signe de me suivre, elle m'obéit toute rougissante d'une tendre fierté qui acheva de m'enivrer. Quand je l'eus séparée de la société malencontreuse où elle figurait, je pris sa main que je portai à mes lèvres, puis je plaçai son bras sous le mien. Cela se passait près d'une haute charmille, dans une partie retirée du jardin où aucun invité n'avait pénétré. L'ombre parfumée qui devant nous s'éten-

dait sous un épais feuillage avait quelque chose de si séduisant, que je ne pus résister au désir de m'y plonger avec elle. Et me voilà dans le jardin de M. de Bressange comme j'aurais été avec Ève dans le jardin de la création, tout entier à ma compagne, traitant ce qui m'environnait comme la plus profonde et la plus complète des solitudes. Bientôt je revins à cette pensée que ce n'était point le désert qui m'entourait, mais le monde, et un monde qui à coup sûr n'avait nulle fantaisie de s'associer à mes inspirations romanesques. Ces réflexions, au lieu de me glacer, me causèrent une excitation nouvelle. C'est alors que je sentis dans toute sa force la dangereuse volupté de transformer un amour en défi jeté à l'opinion. — Appuie-toi sur mon bras, disais-je à Lucile avec une exaltation qui me charmait, ne suis-je pas ton soutien ? Je voudrais te prendre pour ma femme à la face de l'univers entier. — J'avoue pourtant que, guidé par des instincts de diverse nature, je me gardais bien, tout en prononçant ces paroles passionnées, de quitter les plus sombres profondeurs du jardin.

» J'arrivai avec elle jusqu'à une sorte de bosquet

taillé dans le goût du XVIII^e siècle, le vrai bosquet de Jean-Jacques et de madame d'Houdetot. Je m'assis à ses côtés sur un banc de gazon, et bientôt je fus à ses genoux. Nous étions entourés de cette adorable obscurité où l'amour, qui est un vrai prince des ténèbres, on ne peut le nier, règne avec tant de bonheur et de puissance. Je ne voyais pas ses traits, mais je sentais ses mains dans les miennes et son souffle sur ma joue. J'éprouvais une de ces grandes joies fugitives et immortelles comme des déesses qui poseraient un instant le pied sur la terre. Tout à coup j'entends des pas près de nous, puis des paroles viennent à mon oreille : c'étaient madame de Pornais et M. de Bressange s'entretenant à voix basse, comme des gens qui trament quelque complot. — Là, dans ce bosquet, disait madame de Pornais, ce sera d'un effet merveilleux ! Et la voilà qui envahit notre asile. Ce réduit n'avait qu'une issue. Lucile, en s'échappant, effleure la baronne, qui retient à peine un cri de surprise. C'était une fuite qui arrivait à point. A peine ma pauvre colombe venait-elle de s'envoler, qu'une flamme d'un agréable incarnat illumine autour de moi le feuillage, et me

fait surgir au milieu d'une véritable apothéose. Bressange avait eu la déplorable idée d'allumer dans son jardin des feux de Bengale. Il avait prié sa sœur de le guider dans l'art de disposer ces flammes malencontreuses. Voilà ce qui avait amené ce que je renonce à vous peindre. Encore tout étourdie par la brusque disparition de Lucile, madame de Pornais me regardait d'un air si indigné, et ma situation était d'ailleurs si étrange, qu'un rire triomphant vint à mon secours et me délivra de tout embarras. J'offris mon bras à Honorine, qui n'osa point me refuser, et je rejoignis avec elle ceux dont je m'étais si complètement séparé. Soudain elle aperçut Lucile, qui avait repris la place où j'étais allé la chercher. Un regard rapide, échangé entre ma gracieuse complice et moi, lui apprit ce que du reste je n'aurais pas essayé de lui cacher.

» — Vous n'êtes pas honteux, vous ne rougissez pas!....

» Ainsi me parla tout bas une voix irritée.

» — Ma foi, madame, répondis-je, vos flammes de Bengale m'ont teint, je crois, d'un assez beau rouge. Je n'ai plus d'autre rougeur à vous offrir.

» — Ah ! reprit-elle, l'odieuse histoire ! vous abandonner à de pareilles amours, et si près de moi, ou pour mieux dire si près de nous...

» Ce *nous* renfermant tout un ordre de personnes et de choses que la société d'Herthal représente assez mal peut-être, mais dont je reconnais l'existence après tout, ce *nous*, qu'elle dit avec une certaine dignité d'ailleurs, me causa une émotion dont je conviendrai avec vous, mon aimable et souverain juge. Cette fois je gardai le silence.

» Non, ce n'est pas impunément que l'on rompt avec toutes les habitudes de sa vie. J'ai eu tort. J'ai péché par une sotte action et surtout par de sottes pensées. Si l'on m'eût dit pourtant, il y a quelques années, que j'irais dans une fête chercher, presque au milieu de la livrée, une Dulcinée semblable à ma pauvre Lucile, j'aurais cru à une bien fausse et bien impertinente prophétie. N'ai-je pas raison d'être effrayé ? Dieu sait qui gouvernera les derniers jours de mon existence violente et futile ! Oui, futile, j'écris ce mot dont je ne me rends pas trop compte, car, en y réfléchissant bien, que pouvais-je faire, sinon ce que j'ai fait ? Vous avouerez que le bon

Dieu ne m'avait pas créé pour le mariage. Est-ce ma faute si j'appartiens à la grande tribu des célibataires ? C'est dans cette tribu qu'il serait bon d'appliquer la coutume des sauvages, de hucher les vieillards dans les branches d'un arbre : on secoue le tronc, et malheur à celui qui tombe ! Qu'on mette cet usage en vigueur, et je ne demande pas mieux que d'en être la première victime. Quand mes bras seront trop faibles pour étreindre cet arbre mystérieux qui seul a survécu à l'éblouissante végétation de l'Éden, cet arbre où j'ai cueilli tant de fruits pleins de délices mortelles, guidé par des Èves brunes ou blondes, mais que je croyais toutes faites de ma chair et de mon sang, pensez-vous que je ne serai pas heureux de mourir ? Il me semble vous entendre dire en riant que je vous fais horreur. Que voulez-vous, jé suis franc ! Combien avons-nous connu d'hommes réputés graves qui après tout pensaient comme moi, et qui seulement n'osaient pas dire ce que je vous écris avec la confiance d'un ami ? Sous de vénérables apparences, qu'étaient en définitive toutes sortes de célèbres personnages que nous avons hantés, vous et moi, si ce n'est de vieux ga-

lantins pestant contre leur jeunesse envolée, et ne retrouvant encore une ombre de bonheur que dans les boudoirs où quelques Célimènes flattaient en riant leurs faiblesses séniles ? Ces faiblesses, je ne les leur reproche pas à coup sûr, c'est par là au contraire, par là uniquement qu'ils m'étaient quelquefois sympathiques. Je respectais jusqu'à leur goût pour la race immortelle, mais surannée, des Égéries. Foncièrement toute femme m'attendrit un peu. Je donnerais la main à la fée Carabosse pour la reconduire à sa voiture. — J'ai supporté des pédantes, j'ai adoré des précieuses. Décidément ne pourriez-vous pas me pardonner ma pâtissière ? »

VI

Un événement inattendu vint tout à coup porter au suprême degré les angoisses de Fleminges. Par des motifs qui n'importent guère à cette histoire,

son régiment reçut l'ordre de quitter sur-le-champ Herthal pour aller tenir garnison à Paris. Ce qui causait autour de lui une joie expansive le remplissait d'anxiété et de tristesse. Avec quelle amertume il sentait les changements que son bizarre amour avait apportés en lui ! Quoi ! l'homme qui depuis si longtemps faisait des adieux si joyeux ou tout au moins si résolu à tout lieu, à tout être, à toute chose, quittait maintenant un gîte dont il aurait dû s'éloigner en chantant avec l'attendrissement maladif d'un conscrit tournant pour la première fois les talons à son foyer ! On devait se mettre en route le lendemain ; et la journée tout entière avait été employée aux préparatifs de départ. Le soir, elle vint le trouver, quelques instants après la tombée de la nuit. Il attendait l'heure de ce dernier entretien avec une impatience fébrile. Quand il entendit son pas sur le sable du jardin, le bruit de sa robe sous les feuilles, il se sentit pris d'une sorte de défaillance. Il alla au-devant d'elle pourtant et la reçut au seuil de ce salon où, assis en face d'elle, à ce repas que j'ai raconté, il avait éprouvé une joie si profonde. Cet asile d'un bonheur déjà passé était rempli de-

ténèbres. Il la conduisit à un canapé où il prit place auprès d'elle, il la sentit dans cette obscurité se serrer contre lui et pleurer sur son cœur. Le pauvre garçon avait envie de pleurer à l'instar de sa belle. Que devint-il, quand, par un mouvement qu'il ne put empêcher, elle se laissa glisser à ses genoux, et s'écria en lui prenant les mains : « Emmenez-moi, je vous en supplie. En vous disant que je vous donnais toute ma vie, je ne vous ai pas menti. Puisque je suis à vous, emportez-moi. » Elle parlait avec une voix pleine de larmes, et qui vraiment ne manquait pas d'éloquence. Je sais bien que Fleminges est de ceux qui très-sincèrement trouvent la bouche d'une jolie femme, quand elle leur tient de tendres discours, plus éloquente que celle des plus grands orateurs. C'est un assez mauvais juge du génie féminin. Voici du reste à peu près ce qu'elle disait ou voulait dire : « Ne me laissez pas retomber dans le néant d'où vous m'avez tirée. Ce serait une cruauté de me rendre à des choses auxquelles vous m'avez arrachée et que vous m'avez fait paraître odieuses. Songez au supplice qui m'attend quand demain je verrai s'éloigner avec vous tout espoir

d'un bonheur auquel je n'avais peut-être pas droit, mais qu'après tout enfin j'ai connu. Vous me répétiez que j'étais votre maîtresse, votre femme, que je devais avoir en vous une foi absolue. Vous qui avez une âme si bonne et si loyale, donnez raison aujourd'hui à vos paroles. Ne m'abandonnez pas. » Fleminges ne savait trop que répondre. « Rien de faux et de malencontreux, a-t-il toujours pensé, comme la situation d'un homme dont toutes les actions, tous les discours ont été une provocation perpétuelle à un dévouement absolu, et qui, le jour où ce dévouement vient le trouver, est pris d'un indicible effroi. A la femme qui vous crie : « Je te suis, emmène-moi, » il n'y a qu'une seule réponse à faire qui ne sente ni l'égoïsme, ni la vulgarité, ni la félonie. Fleminges eut un moment d'éblouissement ; puis, comme on se jette dans un abîme, il fit cette réponse-là.

Il allait à Paris. Il fut convenu qu'elle le rejoindrait. Quand elle l'eut quitté, il se demanda de quel étrange rêve il était le jouet. Le voilà, lui, Richard de Fleminges, associé décidément à une faiseuse de brioches ; en un instant, d'un seul bond, il a gravi

tous les degrés de la funeste échelle sur laquelle il avait posé le pied. Il est au sommet maintenant, c'est-à-dire qu'il a la corde au cou, et qu'il ne lui reste plus qu'à se balancer avec grâce au bout de la potence. Ainsi pensait-il, tout en se rendant au café où ses camarades célébraient par un punch suprême le départ d'Herthal.

Il trouva une compagnie fort animée et assez nombreuse encore; cependant la fête touchait à sa fin. Depuis longtemps, le répertoire des romances sentimentales était épuisé, on avait passé aux refrains les plus audacieusement gais, et de ces refrains mêmes on commençait à être un peu las. A une extrémité du café, quelques auditeurs bénévoles entouraient un chanteur intrépide; partout ailleurs des groupes s'étaient formés. On était arrivé au moment où, dans ces sortes de réunions, toute impulsion générale disparaît pour faire place au caprice de chacun. Chez quelques-uns le vin devient tout à coup sérieux, ceux-là abordent sans peur les discussions les plus élevées; chez d'autres, il tourne au mélancolique; pour ces buveurs, les bouteilles se transforment en autant de sépulcres d'où sort un

essaim de tristes fantômes ; chez d'autres enfin, il est tendre. Parmi ces derniers, figure le capitaine de gendarmerie qui veille aujourd'hui sur Herthal.

Ce capitaine est un bon compagnon qui a servi pendant quinze ans en Afrique. Il assiste à toutes les fêtes que donne la garnison, et malgré la nature de ses fonctions, au lieu d'arrêter la gaieté, il lui prête volontiers main-forte. Voilà ce qui le rend assurément fort aimable, mais du reste, je crois qu'on peut le dire sans méchanceté, ce n'est pas précisément un héritier des Lauzun ni des Richelieu. Outre un nez trop éclatant, l'honnête homme dont il s'agit possède un ventre qui prend chaque jour des dimensions plus orgueilleuses. Il sait tout cela parfaitement, il accepte à ce sujet maintes plaisanteries auxquelles il répond à merveille, et toutefois il est convaincu que la moitié du genre humain trouve à le voir un extrême plaisir. C'est là sa secrète pensée, secrète même est un mot de trop, car il ne cache point, pour peu qu'on l'en prie, ses nombreux succès auprès des femmes. Le soir dont il s'agit, le punch et le vin chaud l'avaient mis en goût extrême de confiance. Le hasard fit que Fleminges alla s'as-

seoir près de ce robuste suppôt de la galanterie.

Le capitaine Bacoux (c'est ainsi qu'il s'appelait) accueillit Richard, qu'il avait toujours traité d'une manière fort cordiale, avec une amitié plus démonstrative que de coutume, et en lui serrant la main à la lui briser, « ma foi, dit-il, j'avoue que je regrette votre départ, car je vous aimais de tout mon cœur, ce qui en définitive est assez beau de ma part. » Et il le regarda d'un œil tellement fin, rempli d'une intention tout à la fois si évidemment amicale et malicieuse, que Fleminges ne put s'empêcher de lui demander pourquoi il avait ce mérite particulier à l'aimer. Alors devinez-vous ce qu'il répondit, et ce qui était vrai, et ce qui n'a fait tomber de douleur aucune étoile sur la terre? Lucile, oui, Lucile..... avec ce front et ces yeux de vierge, avec cette grâce adorable, la Lucile de notre pauvre Richard.....

Eh bien! telle est la différence de la vie au roman. Ces choses-là arrivent dans la vie, elles en sont les poignantes et grotesques douleurs. Fleminges sentit quelque chose d'incroyable se passer dans toute sa personne. Il ressemblait à ces statues

qui pleurent. Des gouttes de sueur tombaient de son front, devenu d'une pâleur de marbre, et sous ce front pâle s'accomplissait une destruction étrange : c'était un magnifique palais de cristal qui se brisait en mille morceaux et d'où s'échappaient en se voilant un essaim de figures ailées. Si ce sac, cette ruine d'illusions avait lieu dans son cerveau, dirai-je les scènes de son cœur ? Là ce n'était plus dans des fantômes qu'il se sentait atteint, c'était dans une créature de chair, liée à tout son corps par des liens tels qu'il ne pouvait pas les briser. Il voyait bien que cette créature venait de recevoir un coup suprême, qu'elle était morte, qu'à la place d'un être radieux c'était un cadavre souillé ; mais ce cadavre, il ne pouvait pas s'en séparer. Dans un élan de souffrance qui atteignit presque à la folie, il eut une horrible impression. Il se compara en lui-même à la femme qui, au moment où elle se livre à toutes les espérances et à toutes les joies de la maternité, s'aperçoit soudain avec une indicible épouvante qu'elle est devenue le sépulcre d'un enfant mort. Son malheureux amour, c'était cette chair mortellement frappée, source effrayante de

dégoût et de tendresse que porte en elle la mère dont le ciel a desséché le fruit. — Non, se dit-il, ces lambeaux de ce qui était la plus précieuse partie de ma vie, je ne pourrai jamais les rejeter au dehors ; je les garderai, et ils m'étoufferont.

Plus tard, en regagnant son logis, il eut cependant plus de calme. Un instant il éprouva pour celle qu'il avait si violemment aimée une sorte de compassion indulgente. Ce que lui avait appris en définitive l'homme dont il avait reçu les intempestives confidences, c'est qu'il avait été avant lui le possesseur de Lucile. Pourquoi cette femme, quand elle ne l'avait pas rencontré encore, aurait-elle eu des délicatesses inconnues à tant de créatures dans des conditions bien différentes à la sienne ? Ce dont il s'était flatté, c'était de l'avoir appelée à une nouvelle vie. Qui lui prouvait que dans cette pensée il avait tort ? Mais à tout ce qu'il pouvait se dire, des voix lui criaient éternellement en chœur, comme dans je ne sais quel conte allemand : « La belle est morte, la belle est morte ! » et à cela il ne trouvait rien à répondre.

Vers deux heures du matin, il écrivit à Lucile un

petit billet exempt de colère, et qui, adressé à toute autre qu'une pâtissière, eût été tout à fait irréprochable. Peut-être n'était-il pas d'un style entièrement approprié à celle qui devait le lire. Je crois bien que le mot « idéal » s'y trouvait; celui « d'irréparable » y était pour sûr. Toutefois le billet de Flemings signifiait d'une manière intelligible à la pauvre femme qu'il ne pouvait plus être son compagnon dans le pays du Tendre ni ailleurs, qu'elle eût à garder le logis. L'homme est ainsi fait : il fut sur le point d'introduire dans un billet d'un ton beaucoup trop sentimental et rêveur une plaisanterie sur ce que sa maîtresse, en cas de fuite, aurait à craindre de la gendarmerie. Heureusement il ne s'abandonna pas à cette sottise fébrile.

Le lendemain, à quatre heures, le régiment montait à cheval. Ma foi ! de si triste humeur soit-on, il est difficile de ne pas être égayé par le départ d'un régiment qui va prendre une nouvelle garnison. Les beautés consolables qui reconduisent les cavaliers jusqu'aux dernières maisons de la ville ont, pour la plupart, des jeux de physionomie à dérider Manfred, René ou Obermann. Les trompettes qui de

temps en temps couvrent joyeusement les adieux, le pas délibéré des chevaux, et par-dessus tout le regard indéfinissable du soldat, ce regard plein de tendresse sceptique et de résignation joviale qu'il lance à son amante et que son amante lui rend si bien, tout cela crie : « en route, bonsoir, bon voyage ! » avec tant d'entrain, de gaieté et d'énergie, que le plus morose devient allègre, le plus préoccupé, insoûciant. Fleminges sentit un souffle léger et bienfaisant se glisser à travers les vapeurs dont il était depuis quelques heures environné. La vie lui parut moins sombre. Ne croyez point pourtant que sa tristesse ait suivi le cours des affections de route dont je parlais au commencement de ce récit. Il n'a pas laissé à la première halte un chagrin dont peut-être il ne sera jamais complètement guéri. Puis il gardera de son aventure d'Herthal une profonde impression de terreur. « J'ai évité, dit-il, l'être dangereux qu'on peut appeler le croquemitaine des vieux garçons, je l'ai évité ; mais aurai-je encore un bonheur dont, après tout, je ne me réjouis guère ? Ma pauvre Lucile ! »

UN ESSAI DE BONHEUR CONJUGAL

I

Maintes notices ont paru déjà et paraîtront encore sur le marquis de Giuli, dont la mort inattendue rappelait récemment à nombre d'entre nous ces beaux vers d'Alfred de Musset :

Ne suffit-il donc pas à l'ange des ténèbres

Qu'à peine de ce temps il nous reste un grand nom ?

Tous ceux qui ont écrit sur Giuli ont mis en lumière les faits et les pensées qui associeront le souvenir de cette noble nature à la gloire impérissable du pays où elle s'est développée. On a fait connaître

l'intrépide soldat dont Charles-Albert serra la main à Novare, et qui courait, il y a si peu de temps encore, comme volontaire, à tous les combats de la Crimée. On a célébré l'écrivain parfois bizarre, mais toujours plein de verve et de franchise, qui froissait et charmait en même temps ses concitoyens, en poursuivant avec emportement cette chimérique alliance de ce que l'avenir a peut-être de grand et de ce que le passé eut à coup sûr de généreux. Eh bien ! personne n'a parlé cependant du Giuli que nous avons connu et que Dieu a jugé aujourd'hui. On a orné son corps, on l'a embaumé, on l'a revêtu d'habits de parade, on n'a pas touché à son cœur. Pauvre cœur depuis si longtemps traversé par des épées invisibles, puisque nous ne pouvons pas te mettre dans un vase d'or, nous te mettrons dans un vase de verre ; chacun pourra voir tes blessures. Je crois qu'elles arracheront encore à certains yeux de ces larmes que tu as tant aimées.

Avant ce mot, qu'un poète de notre temps prête à un prince italien : *Hercule, un de mes ancêtres*, une marquise de Guiccia, née Giuli, avait dit au siècle dernier : « Vénus, une de mes grand'-mères. »

Un généalogiste du **xvi^e** siècle rattache en effet les **Giuli** à la famille **Jules**, dont fut **César**, le seul grand homme qui ait eu l'élégance, la finesse et la grâce presque effrayante, tant elle est surhumaine, de la femme. Or les **Jules**, comme on sait, descendaient par **Ascagne de Vénus**. Ce qui est bien certain, c'est que jamais homme ne fut plus envahi par l'élément féminin que le marquis **Cosme de Giuli**. **M. de Lamartine** en vers et **M. de Chateaubriand** en prose ont déclaré que ni la politique, ni les lettres, ni l'amour du peuple, ni le culte des rois n'avaient été les vraies fins de leur vie. Ils ont dit ce qui leur semblait la grande joie, la vraie domination de ce monde. Si **Cosme** eût fait une profession de foi, je crois que, dans son amour pour la royauté d'**Eve**, il eût été encore plus loin que l'historien de la Gironde et que l'auteur du *Congrès de Vérone*.

Ce mot tant de fois cité d'un courtisan : « Que n'ai-je servi Dieu comme le roi, » avec quelle vérité **Cosme** aurait pu le dire, en mettant à la place du roi ces toutes-puissantes souveraines que les révolutions ne détrônent pas ! C'eût été du reste uniquement en songeant aux choses éternelles que **Cosme**

aurait pu parler de son continuel souci, de sa pensée dominante avec une sorte de repentir, car il était inépuisable en arguments à la fois légers et solides, lorsque les gens réputés sérieux l'engageaient à quitter pour des soins plus élevés ce qu'ils nommaient ses frivoles passe-temps. Quand il réfléchissait sur le néant de tout ce qu'on lui offrait pour l'enlever à son culte de chaque instant, il éprouvait ce grand étonnement, il exprimait ce sincère dédain, que l'âme originale et tendre de saint Augustin a si bien rendus dans une apostrophe aux hommes graves qui pourrait être signée Byron. Toutefois il n'était pas étranger à ce qu'on nomme la vie publique; il ne s'est jamais montré indifférent à la politique, quoiqu'il jugeât bien sévèrement à part lui cette magicienne vieillie qui a fatigué les pas de nos pères et les nôtres à la suivre dans un jardin qu'on croyait varié, et où l'on voit toujours les mêmes plantes et les mêmes bêtes, que l'on réputait infini, et où chacun va se heurter aux mêmes limites après le même nombre de circuits. Puis je crois qu'il a eu pour la guerre une sérieuse amitié.

Aide-de-camp de Charles-Albert, il vint en France au moment où le Piémont se préparait à lutter contre l'Autriche. C'était du reste depuis longtemps un des hôtes habituels de Paris. Malgré toutes les révolutions qui l'ont bouleversée, la France sera toujours comme au temps de Marie Stuart le plus plaisant pays du monde et la patrie par excellence de la galanterie. La volupté peut régner à Naples ou à Florence, la corruption dans telle ou telle ville ; mais on ne connaît réellement qu'à Paris ce genre d'affection délicate, ce besoin secret, impérieux et raffiné du plaisir qui se mêle à toute chose, qui égaie les plus graves discours, se cache sous les mœurs les plus sévères, et parfume, comme un bouquet de fleurs invisibles, l'air que chaque poitrine respire. Cosme y eut donc ce qu'on appelait autrefois des bonnes fortunes ; seulement, comme c'était le moins roué des hommes, quoi qu'en aient dit souvent ceux et celles qui l'ont mal connu, il laissa dans ce gouffre charmant, où se sont engloutis tant de trésors de toute nature, la meilleure part de son âme, son aptitude à être heureux. Quand il reçut à Novare une balle qui lui

traversa la poitrine, il avait eu déjà l'occasion de commenter plus d'une fois l'axiome que François I^{er} écrivait sur une vitre en un jour de mélancolie. Cependant il était encore atteint d'une grande passion pour une femme qui lui écrivait chaque semaine : « Je veux aller vivre avec vous dans votre Italie. Je me sens attirée, comme la Mignon du poète allemand, par le pays où fleurit l'oranger ; n'est-ce pas là que fleurit mon cœur ? » En attendant, cette Mignon, qui du reste avait assez peu d'analogie avec la petite Bohémienne de Goethe, fleurissait elle-même tous les soirs à l'Opéra, aux Italiens et dans toute sorte de réunions nombreuses, où des hommes qui se piquaient d'être à la fois aimables et graves, enjoués et prudents, accusaient devant elle la témérité des Piémontais.

Cosme, à peine guéri de sa blessure, eut hâte de se rendre en France. Celle qu'il adorait, si elle n'était pas venue le rejoindre dans un pays étranger, à travers tous les accidents d'une grande guerre, pouvait au moins l'attendre à Paris. Ainsi pensait-il en se dirigeant, tout pâle encore du sang récemment perdu, vers les lieux où il comptait trouver

les seules joies dont il eût souci. Le pauvre Cosme en fut pour ses espérances : la belle s'était envoyée ; elle appartenait à un mari qui avait pris en extrême horreur les émotions dont Paris était le foyer depuis les journées de 1848. Émigré prosaïque, le comte de B... avait quitté la France sans méditer aucun projet de retour à main armée, pour n'aller retrouver aucun prince, mais tout simplement pour surveiller des sommes assez fortes placées sur une banque anglaise. Certaines femmes ont un démon qui les pousse à s'efforcer de rendre poétiques tous les événements de leur vie. « Je suis mariée, disait une lettre adressée à Cosme. Aux heures solennelles de la vie, des devoirs que l'on ne voyait plus deviennent des apparitions formidables. J'ai dû suivre sur une terre d'exil, dans un voyage d'outre-mer, celui dont, après tout, je porte le nom. Ah ! mon ami, je souffre cruellement. » Ce fut Cosme qui éprouva une poignante souffrance. La douleur est à coup sûr un des éléments créateurs de ce monde ; pour nombre d'esprits, c'est la source des inspirations les plus hautes. Cosme écrivit sur les événements auxquels il venait de

prendre part un pamphlet qui commence, avec un seul changement de mot, comme une œuvre ardente de Chateaubriand : « Non, je ne croirai jamais que j'écris sur le tombeau de l'Italie... » Un grand bruit se fit alors autour de lui. Il s'était attaqué à cette infernale trinité qui, selon l'auteur du *Mémorial*, amena la défaite de Waterloo : la lâcheté, la trahison, la bêtise. Qu'on juge des vociférations dont fut entouré le pauvre Cosme : Bien des voix chaleureuses aussi l'acclamaient. Nul ne possédait mieux que lui cette sorte de patriotisme chevaleresque dont l'effet est si puissant quand il paraît sur des lèvres où il peut noblement se montrer. Ce pauvre Giuli, dans tout ce tumulte, aurait pu échapper à son aïeule Vénus ; c'est ce qu'il n'essaya pas de faire. La déesse, comme au temps de Phèdre, était attachée à sa proie, ou plutôt je crois que sa proie lui était singulièrement attachée.

Je ne raconterai pas toutes les amours de Cosme ; c'est sur un seul point de sa vie que je veux porter la lumière. Si je réussis d'ailleurs à bien éclairer ce point-là, il n'y aura pas une partie de son exis-

tence où ne se fasse subitement le jour. Je prendrai Cosme tel qu'il était quand il revint de sa dernière campagne, de cette étrange guerre de Crimée qui, dans un prodigieux éclair, a montré vivant, splendide, tout plein encore de jours glorieux et terribles, ce vieux monde du sang et de la force que tant de gens déjà croyaient mort.

Cosme, en revenant de Crimée, était ce qu'on est convenu d'appeler libre, c'est-à-dire qu'aucune femme ne songeait plus à lui dire : « J'ai besoin, pour vivre, de votre vie. » Depuis deux années qu'il guerroyait, le chœur des affections passionnées, qui suivait autrefois sa marche, avait eu le temps de se lasser. L'isolement où il s'était trouvé à son retour l'avait affligé d'abord, puis peu à peu il s'était senti dans une disposition d'esprit toute nouvelle. Lui qui avait eu pendant si longtemps, comme nombre de ceux qui sont réputés par le vulgaire ingrats, inconstants et légers, une sorte de tendresse superstitieuse, de culte aveugle pour le moindre souvenir, lui qui gardait, comme ce pauvre Byron, toute sorte de billets stupides écrits par des êtres qui brûlaient ses nobles et char-

mantes lettres, lui qui passait sa vie à évoquer du pays des ombres, par des accents dignes d'Orphée, les plus insignifiantes Eurydices, il se sentit pris d'un irrésistible amour pour le nouveau et l'inconnu. Or ce qui lui sembla la chose nouvelle et inconnue par excellence fut une machine autour de laquelle cependant il avait bien tourné, mais qu'il s'imaginait n'avoir jamais vue que d'un seul côté : ce fut cette arche antique, ce vieux navire patriarcal, qui, ballotté sur une mer toujours houleuse, attaqué par une race indestructible de pirates, n'en poursuit pas moins sa course avec un air de sécurité benoîte ; en un mot, ce fut le mariage. Nombre de célibataires parmi les plus expérimentés ont absolument les mêmes pensées que Cosme. Ce bonheur conjugal dont ils se sont tant moqués, s'il existait cependant, s'il existait pour les initiés ? Et les voilà rêvant d'un mystère comme celui de la tombe. Pour connaître ce grand secret, il faut se vouer à l'irréparable, franchir un seuil qu'on ne repasse plus : eh bien ! soit, ils auront ce courage. Et ils mettent fin résolûment à une vie qu'ils n'oublieront point par malheur. Quand l'hy-

men vous reçoit dans son royaume, le premier philtre qu'il devrait vous verser, c'est l'eau du Léthé.

II

Que les gens moraux ne s'indignent pas ! Peut-être en définitive je défends leur cause. Cosme lui-même, en ses jours de sagesse, disait souvent : « Je suis loin de nier qu'il puisse exister, sous la protection de la religion et des lois, nombre d'unions parfaitement heureuses ; c'est ma faute si je ne les ai pas connues. J'ai l'horreur seulement de ce préjugé qui érige en époux modèles ceux qui ont abusé de tous les plaisirs de cette vie. La femme a un singulier instinct qui lui fait repousser l'innocence, je le sais bien. Ève a mieux aimé le diable qu'un homme candide, d'accord. Ne cherchez donc point des Grandissons pour les Clarisses, j'y consens ; mais avant tout ne les livrez pas à de vieux Love-

laces. Il est une race complètement impropre au mariage, c'est celle de ces chercheurs éternels de volupté qui, après avoir embrassé toute sorte d'idoles impures, veulent, dans une étreinte suprême, enlacer la candeur et la jeunesse. Ces gens-là sont des époux de la pire espèce. Si parfois ils évitent certaines mésaventures, ils n'en sont pas moins au-dessous, pour moi, des êtres confiants dont les épreuves excitent tant d'injustes railleries. Ils ne sont même pas bons à devenir ce que sont ces honnêtes confesseurs de la foi conjugale. »

Ainsi parla Giuli en maintes occasions ; mais aujourd'hui ce n'est plus de ses paroles qu'il s'agit. Cosme était donc tout étonné de voir pour la première fois le mariage lui apparaître tel que la mort lui était apparue tant de fois, comme un abîme où il avait presque envie de se jeter. Cependant aucune résolution n'était véritablement formée en son esprit. Ce qui lui était démontré, c'est qu'il était en proie, lui, le fils de l'Italie, à un véritable *spleen* britannique. Le regard occupé encore par tous les tableaux qui passaient devant lui, aucun ciel, aucun objet ne l'attirait ; il était dans cette situation où on laisse

aux moindres hasards un empire absolu sur sa vie. Un instinct l'avait conduit à Paris. Paris sera toujours le pays des aventures ; il en renferme plus, à coup sûr, que l'Océan. Un jour que Giuli promenait à travers les Champs-Élysées sa personne inquiète et désœuvrée, il fut rencontré par le baron de Blesmau, qui l'engagea de la manière la plus pressante à venir lui rendre visite en son château de Vesprie, situé à quelques lieues de Paris. Giuli obéit à sa destinée en acceptant son invitation.

Le baron est un irrécusable témoignage de la grande œuvre démocratique qui s'est définitivement accomplie en France. Quoiqu'il soit d'une famille où un sang héroïque a longtemps coulé, aucun homme assurément n'a moins que lui rien qui puisse rappeler un preux. Il fut autrefois de ces légitimistes attendant leur prince, comme les Juifs attendent le Messie, d'une circonstance mystérieuse, imprévue, extraordinaire, dont les hommes doivent bien se garder de se mêler. Seulement il différait en cela de la race hébraïque, qu'avant tout cette circonstance ne devait pas être un orage. Dès que le tonnerre grondait, il fermait sa fenêtre.

Aujourd'hui il se dit arrivé au scepticisme de l'air d'un homme qui est convaincu d'avoir été dans sa jeunesse le jouet des dévouements irréfléchis et des enthousiasmes aveugles. Il a inventé un nouveau système pour récolter le colza. Si sa méthode est bonne du reste, je suis loin assurément de le blâmer. Laissons-le, et disons quelques mots sur sa femme. Ce n'était pas à quelques mots qu'on avait l'habitude de se borner, lorsqu'on parlait, il y a quelques années de madame de Blesmau.

C'était une femme tenant un de ces immenses salons qui rappellent, par la multiplicité et la diversité des figures qui s'y rencontrent, ces fêtes du Brocken où le diable patronne Faust. C'est tout au plus si les morts ne se mêlaient pas aux vivants dans ce lieu de rendez-vous universel, car on rencontrait chez madame de Blesmau toute sorte de célébrités bizarres, depuis longtemps disparues, qu'à certaines heures elle avait l'art d'évoquer. Puis c'étaient, dans le vrai sens du mot, les lions de toutes les parties du monde. Nana-Saïb y sera certainement l'année prochaine. Comme nombre des esprits qui se plaisent à régner sur ces sortes

de chaos, madame de Blesmau était elle-même une nature assez indigente du côté de l'originalité ; mais elle avait une beauté accomplie qui ne s'était pas effacée encore. Dans cet affreux gouffre des années, où tant de divins attraits sombrent tour à tour, plusieurs de ses charmes surnageaient, entre autres une chevelure blonde où se maintenait une triomphante lumière de jeunesse et de grands yeux noirs dont la douceur suppliante aurait dû arrêter le courroux du Temps. Son affection, son amitié, sa tendresse, je ne sais trop comment dire, car je ne veux pas être accusé de médisance, avaient dû être une monnaie fort précieuse ; seulement elle avait souvent changé d'empreinte. En ce moment, le profil qui s'y dessinait était la tête busquée, un peu moutonnière, que je n'ai jamais aimée pour ma part, de don Gil Valdez d'Hermosa. Que don Gil soit connu, on me l'a souvent assuré, pour le plus grand orateur de l'Espagne, c'est possible ; à coup sûr, c'est un triste Abencerage. On ne sent rien dans les yeux saillants qui éclairent d'une lumière terne sa face molle. Vous ne l'avez pas vu à la tribune : d'accord et j'avouerai même que j'ai une médiocre envie

de l'y voir; mais madame de Blesmau ne l'y a pas vu non plus. Ce qui la peint tout entière, elle a été fidèle à sa foi dans les réputations établies. Elle a pris avec l'étiquette qu'il portait l'objet qu'on nous expédiait d'Espagne. Enfin, pour un motif ou pour un autre, elle est devenue inséparable de don Gil. Dès qu'on voit à la porte d'un salon les cheveux blonds de madame de Blesmau, on est sûr qu'on va voir s'allonger la tête du comte d'Hermosa.

Pourtant, il y a de cela quatre années, ces cheveux blonds précédèrent une tout autre apparition que celle de don Gil. Un soir madame de Blesmau prit le parti, qui coûte de si cruels efforts à tant de femmes, de produire le témoignage charmant et douloureux de son âge. Elle conduisit à un grand bal, chez un Américain, le personnage important de cette histoire, mademoiselle Amicie. — Elle n'aura jamais la beauté de sa mère, — voilà ce que répétèrent plusieurs contemporaines de la baronne, mues par des sentiments compliqués de justice et de jalousie; mais sans avoir l'éclat victorieux qu'offrait jadis à l'admiration du monde celle dont elle attestait le déclin, Amicie possédait la grâce par excellence : elle

faisait rêver, elle faisait sourire ; c'était une vraie matinée de printemps. Quoiqu'elle n'eût pas une taille élevée, elle paraissait grande, car ses formes étaient élancées et délicates. Si elle n'avait pas cette éblouissante chevelure que Rubens aurait désespéré de reproduire, elle avait des cheveux d'un blond attrayant et doux qu'on eût dit naturellement voilés par une couche de poudre fine et légère. Ses joues étaient d'un rose joyeux. De petites dents blanches, éveillées et rieuses, coupaient le vermillon de ses lèvres. Ses yeux étaient d'un bleu changeant. On pouvait y mettre tout ce que l'on voulait, de la mélancolie, de la finesse, de la gaieté, même de la profondeur. Le grand charme de son regard était de ne se refuser à aucune interprétation. Voilà l'être que dans ses conseils secrets le ciel avait formé pour donner une grave leçon à plus d'un de ceux peut-être qui liront ce récit.

III

M. de Blesmau avait aux environs de Paris une maison qui valait toutes les villas dont Rome, Naples et Florence peuvent être entourées. C'était une sorte de château moderne, frais, pimpant, éclatant de blancheur, apparaissant comme une fée vêtue de gaze entre des corbeilles de fleurs et des bouquets d'arbres. Des eaux transparentes, des gazons épais, toutes les merveilles que fait naître l'accouplement de la nature et du luxe s'étendaient autour de cette habitation. L'amant austère des champs devait souffrir en approchant de ces lieux, mais ce n'était pas lui qu'on y conviait. On ne recevait à Vesprie que des oisifs ou des gens livrés aux occupations tumultueuses. Si par hasard des philosophes ou des poètes y venaient, c'était quand ils voulaient boudier l'étude ou rompre avec la retraite. Jean-Jacques n'y eût pas trouvé même autant de solitude que chez madame d'Épinay.

Cependant, le jour même où Cosme y débarqua, il n'y avait par hasard que trois personnes, un ancien officier de la garde royale, vieux beau qui avait enlevé la femme de son colonel dans sa jeunesse et vivait sur cette aventure depuis trente ans, puis la marquise de Courgey et sa fille. La marquise était un des débris des légions séraphiques de la restauration ; c'était une Elvire attardée sur une rive de lac où le temps n'avait pas suspendu son cours. Sa fille au contraire, — n'eussent été son éducation, ses habitudes, ce qui l'entourait, — aurait rappelé Manon Lescaut. Qu'elle prît un air langoureux ou une expression souriante, qu'elle affectât le geste mutin ou l'attitude rêveuse, mademoiselle de Courgey était une invitation perpétuelle au *voyage* peint par Watteau ? Que voulez-vous ? elle était ainsi, je ne médis ni n'invente. Dans le meilleur et le plus honnête des mondes, on rencontre souvent des jeunes filles comme mademoiselle de Courgey, et, qui plus est, on les épouse. Quelqu'un s'en trouve bien, et ce quelqu'un-là est parfois le mari.

Après un dîner où 'avaient été prodiguées toutes

les ressources de l'art culinaire, les habitants de Vesprie passèrent dans un de ces salons admirablement préparés pour servir de théâtres aux drames du cœur. C'était une vaste pièce, qui n'affectait de rappeler le goût d'aucune époque. Madame de Main-tenon n'y aurait pas plus retrouvé les objets familiers à ses yeux que Diane de Poitiers ou madame de Pompadour; mais les femmes de tous les temps y auraient apprécié une réunion de choses choisies avec une intelligence exquise pour seconder les ébats d'une coquetterie légère ou passionnée, suivant leurs désirs. Des fleurs précieuses dans de grands vases éclataient là comme une apparition rêveuse de la nature; un piano dans un coin obscur, monde mystérieux et endormi des sons, attendait la main qui l'appellerait à la vie; des meubles de toutes les formes, répandus irrégulièrement ainsi que des îlots au milieu d'un lac, offraient à la causerie intime aide gracieuse et protection sûre. La lumière était disposée habilement; clémentine et douce, elle accordait à l'ombre en toute sorte de charmants endroits une hospitalité généreuse, nulle part elle n'était froissante; elle pouvait également

laisser venir à elle les jeunes filles dans l'éclat de leur grâce matinale, et ces femmes déjà réduites à l'attrait voilé du soir, qui ont voué au grand jour la haine effrayée des fantômes.

La société se réunit d'abord tout entière dans une même partie du salon, où s'établit une conversation générale ; mais le vicomte de Pennin, ainsi se nommait l'ancien officier de la garde royale, ne trouvait encore un peu de verve que lorsqu'il s'aventurait dans des régions où il était difficile aux mères les plus indulgentes de laisser s'engager leurs filles. L'histoire amoureuse des Gaules de 1825 à 1840 était l'œuvre qu'il reprenait sans cesse. A une parole du vicomte, mesdemoiselles de Blesmau et de Courgey, avec le tact des jeunes personnes bien élevées, prirent le regard savamment distrait par lequel les vierges mondaines annoncent qu'elles veulent se soustraire à toute souillure, puis, au bout de quelques instants, sans s'être consultées et pourtant d'un commun accord, elles se levèrent ; colombes en fuite et non point cependant effarouchées, elles allèrent d'un vol mesuré et paisible se poser à une autre extrémité du salon.

Elles s'abattirent sur un divan rose auprès d'une table consacrée à l'innocente littérature des *keep-sake*. Cosme hésita un instant à les suivre. Pendant longtemps, il avait accordé fort peu d'intérêt aux jeunes filles : ce n'était pas d'elles qu'il faisait dépendre ses destinées ; mais, après avoir regardé mesdames de Courgey et de Blesmau, il se sentit tout à coup pris d'éloignement pour les beautés de l'automne, et il fit comme les hirondelles, il alla chercher le printemps. Amicie regardait avec Juliette, c'est ainsi que s'appelait sa compagne, une gravure représentant la *vieille du Lido*, comme dit un poète que nous avons déjà cité. Giuli se mit à parler de Venise. Tous ceux qui l'ont connu savent comment il improvisait sur le thème le plus banal des variations d'une singulière originalité. Aucun esprit n'eut jamais plus de soudaineté et d'inattendu. On l'accusait souvent d'être paradoxal ; il était indépendant de toute chose, même du paradoxe. Naturel et prime-sautier par excellence, il disait constamment ce qu'il sentait, et il avait une manière de sentir qui en faisait le plus gracieux comme le plus profond humoriste qu'à coup sûr

j'aie jamais connu. Aurait-il eu cent fois moins de séduction, il aurait encore plu certainement à mesdemoiselles Juliette et Amicie, car les jeunes filles ne sont pas accoutumées à être gâtées sous le rapport intellectuel. Si j'osais faire une comparaison bizarre, je dirais qu'elles ressemblent au soldat qui se met à rire au moindre lazzi. Cosme, en leur parlant de Venise, trouva le moyen de les divertir. Il leur raconta l'histoire d'une famille anglaise qu'il y avait autrefois rencontrée ; le portrait d'une jeune miss à l'éternel album leur arracha de grands éclats de rire. Quand il les vit bien en gaieté, il prit plaisir à les faire changer d'humeur. — Je ne devrais jamais, leur dit-il, songer à Venise sans être pénétré de tristesse, car c'est là que j'ai perdu mon meilleur ami, le comte Ascanio Rubieri, qui descendait d'une famille dogale. Il y a quelques années, lors de cet énergique effort qui se fit sur plusieurs points de l'Italie contre la domination autrichienne, Ascanio prit les armes. Il fut tué au siège de Venise, grand fait militaire qui a passé presque inaperçu, car dans notre temps le sang sèche vite ; les morts ne vivent que dans le cœur de leurs mères. Moi-

même j'avais oublié ce pauvre Ascanio, qui, avant de mourir cependant, m'a écrit une lettre bien touchante. Il me parlait d'une jeune fille qu'il devait épouser et dont il se croyait aimé éperdument. — Ici il y eut dans l'auditoire de Cosme ce mouvement que, dans les assemblées, les sténographes expriment par le mot « attention ». — Il me chargeait, poursuivit Giuli, s'il était tué, de lui porter un souvenir, et de lui répéter quelques-unes de ces paroles sacrées par lesquelles on espère laisser quelque chose de soi dans les cœurs où l'on a placé son bonheur terrestre.

— Eh bien ! interrompirent en même temps les deux jeunes filles, qu'est devenue la pauvre fiancée ? Qu'a-t-elle dit, qu'a-t-elle éprouvé quand vous vous êtes acquitté de votre mission ?

— Quand je me suis acquitté de ma mission, la fiancée a un peu pleuré, pas assez cependant pour rendre ses yeux rouges. C'est du reste une banale histoire dont je ne voulais pas vous entretenir. J'ai fait la guerre avec bien des hommes qui portaient au cou des cheveux, des portraits, que sais-je ? toutes les reliques de l'univers ; je n'en sais pas

un que l'objet de son culte n'ait abandonné quand la campagne se prolongeait un peu. Je ne connais pas de tendresse qui ait suivi personne au delà de quatre ou cinq combats et de deux batailles rangées. Il n'est réellement dans les amours militaires qu'une heure sublime, celle des adieux. Quand on part, on s'en va tout imprégné d'une affection héroïque. — Tu sentiras éternellement mes deux bras autour de ton cou, vous crie la dame de vos pensées, tu m'emportes en croupe ! — Elle est de bonne foi, mais peu à peu l'étreinte s'affaiblit, et si votre cheval n'avait pas à porter autre chose que le fardeau adoré, il pourrait faire de longues routes.

— Quels horribles discours vous tenez ! s'écria Juliette avec une expression agaçante.

— J'espère, fit à son tour Amicie d'un air pensif, que vous-même ne croyez pas à ce que vous dites ?

— Pourquoi pas ? reprit Cosme ; mais je n'ai jamais pensé qu'une chose n'existait point parce que je ne l'avais pas rencontrée. Je crois volontiers au contraire à tout ce que je n'ai pas vu. Ainsi il y a une constance romanesque à laquelle j'ai foi tout comme si j'avais vingt ans.

— A la bonne heure, dit joyeusement Juliette, voilà de bonnes paroles et des sentiments qui méritent d'être récompensés.

Amicie garda le silence, mais elle tourna vers Giuli des yeux où rayonnait quelque chose de si confiant, de si honnête, de si enthousiaste et de si pur, que cet homme, familier avec tant de regards, sentit au fond de lui la fraîcheur d'une nouvelle impression. Puis la pensée, nous l'avons dit, qui s'offrait à son esprit depuis quelque temps lui apparut avec un éclat et une puissance inusités. — C'est peut-être ma femme qui me regarde ainsi, se dit-il à part lui; ma femme! mot étrange et qui me touche. Pourquoi n'aurais-je pas, comme Adam, ma femme et mon paradis terrestre?—Mais le fruit défendu, le diable qui vous joue son premier et son plus mauvais tour. Dieu lui-même qui est jaloux !.. Et la lutte éternelle, dont l'issue produit tant de célibats poussés jusqu'aux derniers confins de la vie, s'engagea de nouveau dans son cœur. Toutefois il luttait, et contre ses arguments il y avait ce qui met en déroute la philosophie et les philosophes, deux yeux remplis de la toute-puissance féminine.

IV

Le château de Vesprie recevait chaque jour de nouvelles visites ; un matin Giuli vit arriver don Gil Valdez de Hermosa. Il s'aperçut que la présence de l'Espagnol n'était point pour tous un sujet de joie. M. de Blesmau appartenait à l'espèce assez commune de ces maris qui ont, à l'endroit des amitiés un peu vives de leurs femmes, une tolérance pleine de malveillance sournoise. Il adressait rarement la parole à Hermosa, dont il semblait fort peu apprécier l'esprit. Il avait vu dans l'âme de Clotilde (c'est ainsi que s'appelait la baronne) bien des règnes se succéder. Il attendait sans impatience, mais il voyait toujours avec plaisir la fin de ces gouvernements variés. Amicie, malgré la douceur de sa nature, n'avait jamais cessé de montrer une réprobation des plus marquées pour toutes les affections maternelles ; elle avait voué au comte

d'Hermosa une haine particulière. Avec ce pédantisme bizarre dont la pratique assidue du monde ne garantit pas certains esprits, don Gil avait imaginé d'exercer chez madame de Blesmau une haute influence domestique, et c'était la pauvre Amicie qu'il avait particulièrement résolu de placer sous son autorité. Il voulut la diriger dans ses lectures, dans ses goûts, dans ses habitudes, jusque dans ses paroles. La jeune fille éprouvait des irritations indicibles que parfois elle se plaisait à montrer. Sûre de n'avoir rien à redouter de sa mère, qui était peu disposée à la tyrannie et qui tolérait, sans les soutenir, les essais despotiques du Castillan, elle avait quelquefois avec ce tuteur illégitime les luttes les plus divertissantes. Quoiqu'elle ne, fût point portée à la moquerie, elle trouvait à l'endroit du comte Gil de véritables mots de génie. Jamais aucun journal de Madrid, ni aucun membre des cortès n'avait poursuivi Hermosa de railleries plus sanglantes que l'honnête et douce Amicie, quand décemment la colère s'était allumée dans ses jolis yeux. Cosme, qui avait pour l'ami de madame de Blesmau une très-médiocre sympathie, se sentait tou-

jours du parti de la jeune fille dans les débats auxquels il assistait. Il comprenait d'ailleurs, lui qui connaissait si bien le jeu des passions dans son âme, qu'un sentiment nouveau allait disposer de sa vie. Était-il amoureux d'Amicie? C'est pourtant ce qu'il ignorait encore! Il ne pouvait plus se déclarer à lui-même la naissance d'un nouvel amour dans un coin quelconque de son cœur sans une tristesse ou une moquerie également poignantes. Seulement il se disait : En vérité, cette gracieuse enfant m'inspire une fantaisie vertueuse.

Et, comme la lune sortant tout à coup des flancs d'un ciel orageux, la pensée du mariage se dégageait des sombres nuages de son esprit. Il est vrai que c'était alors en cette pauvre âme le signal d'un vrai sabbat. A la mélancolique apparition de l'idée conjugale, c'était sous le cerveau de Cosme une véritable insurrection de spectres. Souvenirs tendres, souvenirs joyeux, tous les fantômes chers à Giuli se révoltaient contre la lumière inattendue qui s'introduisait dans leurs ténèbres. Cette révolte devait être vaine. Déjà le descendant des Jules appartenait fatalement à l'hymen.

Une série de hasards semblèrent faire vis-à-vis de Giuli l'office de ces matrones que Fourier, dans une page pleine d'une verve ardente, mais un peu brutale, représente poussant l'homme au mariage comme on pousse le bœuf à l'abattoir. Un jour, au milieu d'un bois, Cosme fut amené à échanger avec Amicie des paroles sérieuses de tendresse. Les hôtes de Vesprie avaient organisé une promenade. Mesdemoiselles de Blesmau et de Courgey devaient monter à cheval avec le marquis de Giuli. Leurs mères devaient les suivre en calèche avec le comte d'Hermosa et le baron de Blesmau. Au dernier moment, le baron, fidèle à sa répulsion pour la société de don Gil, prétendit qu'il avait à surveiller un essai de grande culture; puis il se trouva que mademoiselle Juliette, dans la cargaison des toilettes qu'elle avait apportées à Vesprie, avait précisément oublié son habit de cheval. Grand désespoir de cette beauté, qui se résigna de fort mauvaise grâce à prendre dans la calèche la place que M. de Blesmau laissait vacante. Amicie se trouva donc sans compagnie pour monter à cheval. Don Gil voulut lui faire comprendre qu'en pareil cas une jeune fille

bien élevée renonçait à ce plaisir. L'Espagnol eut des airs anglais. Monter avec un jeune homme, quelle inconvenance ! Amicie regarda sa mère, dont les yeux n'avaient jamais pu prendre une expression sévère. Après ce regard, elle répondit au malheureux don Gil de manière à lui faire perdre pour longtemps le goût des conseils : — Votre opinion a un prix inestimable, je le sais, en certaine matière, monsieur le comte ; mais en celle-ci, permettez-moi de vous dire qu'elle n'a, pour moi du moins, aucune valeur. Ma mère ne se choquera point, ni madame de Courgey, j'en suis sûre, ni Juliette, j'imagine, ni, je crois, aussi M. de Giuli : vous serez donc seul à être indigné, et comme vous êtes accoutumé à respecter les majorités, vous laisserez là votre indignation, je l'espère. Je dis « je l'espère » par courtoisie. — Là-dessus profonde révérence et sortie joyeuse de la jeune fille, qui reparut prête à monter à cheval dans ce costume qui donne aux femmes, lorsqu'elles ont le visage frais et la taille mince, quelque chose de pur et de hardi.

— Un de nos grands poètes, lui dit Giuli, a créé l'ange de l'assassinat, vous êtes l'ange de l'équi-

tation. — Et riant lui-même de cette sottise, il s'élança sur une jument ardente qu'il montait avec vigueur et souplesse. On se mit en route, les sentiments fatigués déjà en voiture et les amours naissantes à cheval.

On s'engagea dans un bois de haute futaie disposé avec art pour les chasses à courre. Cosme et Amicie, laissant la calèche qu'ils escortaient rouler doucement sur un terrain sablé, mirent leurs montures au galop. Les chevaux donnent des ailes au cœur. Au bout de quelques instants, Giuli se sentit presque heureux. Un ciel d'été, de grands arbres, cet éternel attrait de la nature, qui depuis les premières heures du monde semble toujours près de nous révéler un grand secret, maints charmes se réunissaient pour agir sur un esprit prompt à toutes les espèces d'émotions. Amicie avait vraiment de la beauté. Toute femme qui monte à cheval avec audace, à moins que Dieu ne l'ait dépourvue de toute grâce, mérite au moins un moment qu'on lui adresse les paroles d'Othello à Desdémone : « Ma belle guerrière ! » En la regardant, Cosme éprouva tout à coup un élan inattendu d'espérance. Peut-

être brillait-elle dans ces yeux charmants, derrière ce voile vert, la pierre philosophale dont la poursuite lui avait coûté les plus fécondes richesses de son cœur. Chez Cosme, la pensée et l'action s'unissaient comme la poudre et le boulet dans la gueule embrasée du canon. « Pourquoi ne l'aimerais-je pas et pourquoi ne lui dirais-je pas que je l'aime ? Allons, mes lèvres, tâchez de répéter encore avec ardeur ces vieilles formules murmurées tant de fois ! » Puis, se penchant à l'oreille de la jeune fille : — Savez-vous, dit-il, qui le comte d'Hermosa aurait dû empêcher aujourd'hui de monter à cheval ?

— Ce n'est pas moi, répondit-elle joyusement, qui suis en ce moment si heureuse.

— Non, c'est moi, qui tout à l'heure peut-être serai malheureux. — Et toujours aiguillonné par la course : — Aussitôt que je vous ai vue, ne vous êtes-vous donc pas aperçue que j'allais vous aimer ? Aussitôt que vous m'avez parlé, n'avez-vous donc point compris que je vous aimais ?

Une branche d'arbre enleva le voile d'Amicie. Il saisit ce tissu tiède encore d'une haleine virginale,

il y plongeait sa bouche. — Reprenez ce voile, dit-il, avec le baiser que je viens d'y mettre, et je dis adieu à toutes les tristesses de ma vie; rejetez-le, et ma foi ! je dis adieu à ma vie elle-même.

On continuait à galoper. Cette déclaration équestre, pleine de fougue et d'imprévu, était débitée avec tant de vaillance et de franchise, qu'Amicie prit lestement le voile et le remit à son chapeau sans mot dire. Pour ne rien céder, l'aimable fille s'attendait à l'aveu de Giuli, et ne le redoutait point. Malgré les gens qui l'entouraient, la région où elle s'était développée, elle avait gardé une nature droite, simple et même candide. C'est là ce qui devait avant toute chose la livrer à un homme, sinon corrompu, du moins versé dans tous les secrets de la vie. Clarisse appartiendra toujours fatalement à Lovelace. Ne vous attendrissez pas trop cependant. C'est dans le roman qu'elle meurt; dans la vie, elle prospère, elle se moque de celui qui l'a initiée à la science du bien et du mal. Elle regarde en riant ce pauvre serpent qui la contemple avec une sorte d'effroi honnête et mélancolique, tandis qu'elle mord à belles dents le fruit qu'il lui a montré.

Tout contribua, je l'ai dit, à livrer Cosme au mariage. Le soir de cet aven fait au galop, mademoiselle de Courgey n'imagina-t-elle pas d'entrer en rivalité avec son amie ? Cela devait être. L'amitié féminine, on le sait, n'a jamais été qu'un prétexte à mille jeux charmants et à mille affreux tours. Pendant qu'Amicie servait le thé, Juliette trouva le moyen, dans un coin du salon, d'entretenir le marquis à voix basse. Avec cette témérité de jeune fille qui déconcerte souvent les hommes les plus versés dans la science du monde, elle entra dans le vif des pensées où Giuli s'enfermait depuis plusieurs jours. — Vous êtes épris d'Amicie, lui dit-elle ; sous peu, vous serez son mari. — Cosme lui jeta un regard étonné. — Vous savez, poursuivit-elle intrépidement, si celle que vous aimez m'est chère ; mais excusez une franchise qui doit vous paraître bien bizarre et à laquelle je me livre ce soir : je ne sais trop pourquoi, c'est une union qui m'effraie pour elle et pour vous.

Alors elle fit deux portraits, l'un de Cosme, l'autre d'Amicie, qui, pour être dus à un pinceau inexpérimenté, ne laissaient pas, il faut en convenir,

d'avoir une certaine vigueur de coloris. Giuli était un peu défectueux, c'était une étude trop forte pour elle; mais Amicie était d'un style magistral, comme on dit, et Dieu sait qu'elle n'était pas flattée. Une sorte de Charlotte, moins l'intelligence rêveuse et la grandeur domestique, c'est-à-dire un être doux, faible, léger, incapable de grande passion, voilà comme elle représentait son amie. — Je ne vous donne pas quinze jours, dit-elle à Cosme en manière de conclusion, pour traiter votre femme comme les enfants traitent leurs jouets; vous la briserez afin de savoir ce qu'elle renferme, et vous ne trouverez rien. Heureusement, ajouta-t-elle en souriant, qu'Amicie ne sera pas aussi irréparablement cassée qu'une poupée de Nuremberg. Rassurez-vous, je me suis servie d'une comparaison; je veux dire tout simplement qu'emporté par toute sorte de curiosités inquiètes auxquelles la pauvre fille ne sera pas en état de répondre, vous lui ferez subir des souffrances morales bien inutiles; mais elle guérira de ces souffrances-là, et, malgré cette douceur que jé lui connais, monsieur le marquis, quand sa guérison sera accomplie, si vous essayez

sur elle de nouvelles tortures, elle trouvera assez d'énergie pour s'y soustraire.

Cosme aimait l'esprit, même quand il lui était hostile, quand il combattait un de ses goûts, quand il frappait une de ses illusions, et un moment mademoiselle de Courgey, qui n'avait vraiment manqué ni d'originalité, ni de verve, ni de malice, fut sur le point de l'ébranler; mais Juliette, qui vit le succès de sa manœuvre, eut l'idée malencontreuse d'en démasquer trop tôt le but. Elle essaya un éloge sentimental d'elle-même, et dans cette tâche l'inspiration l'abandonna. Ce fut une conjuration rompue. Amicie profita de ce qui venait d'être tenté contre elle. Cosme la regarda; précisément en cet instant elle servait le thé avec une délicatesse, une réserve, une grâce chaste et digne, qui la faisaient ressembler à une Hébé chrétienne. La pauvre Juliette au contraire, sur laquelle il ramena son regard, manquait complètement, il faut en convenir, de cette austérité dont il avait la fantaisie d'être épris. Elle lui rappelait les débuts de mainte aventure. C'était la préface de cet éternel roman qu'il n'avait plus le courage de lire jusqu'à la dernière

page. — Amicie, se dit-il, charmante révélation d'un monde nouveau, c'est vers toi que s'en va mon âme! — Et, quittant brusquement Juliette, il se dirigea vers la nouvelle souveraine de ses destinées.

Ce qui porta le dernier coup à Giuli fut un incident d'une nature toute particulière, délicat et pénible à raconter, que je ne veux point pourtant passer sous silence. Il y a des détails où doivent se résoudre à entrer certains récits, destinés comme les débats judiciaires à faire sortir bon gré, malgré, la vérité de son puits. J'ai dit, je crois, que le parc de Vesprie rappelait les jardins du XVIII^e siècle par les recherches et les élégances de toute nature qu'on y avait entassées. Il renfermait, entre autres ornements, une sorte de construction champêtre dans le goût des chalets de Trianon. C'était un pavillon en bois rustique curieusement travaillé, avec une couverture en chaume propre, lisse, brillante, et des fenêtres à vitraux colorés. Cosme rencontra un matin devant ce pavillon mesdemoiselles de Blesmau et de Courgey. Les deux jeunes filles venaient visiter cette retraite; elles lui permirent d'y pénétrer avec elles. L'intérieur de l'ermitage répo n-

dait à ses dehors. Il y régnait un jour mystérieux caressant une tenture soyeuse et se jouant à travers des meubles gracieux. Une table svelte portait des romans et des fleurs, ce double luxe du monde apparent et du monde caché. Toute habitation humaine où l'on entre pour la première fois offre un genre d'attrait vif et singulier. Maintes rêveries, maintes pensées qu'y ont laissées des êtres inconnus vous reçoivent comme des hôtes invisibles. Giuli se livrait entre les deux jeunes filles à une agréable songerie, quand il entendit une voix vibrante : c'était celle d'Antonin Guéroux, ce peintre qui reproduit avec tant de verve les scènes que les Anglais appellent de *high life*. On ne peut nier qu'Antonin n'ait infiniment plus d'élégance dans son pinceau que dans sa personne. Il tient à honneur de conserver, dans un monde où cependant il se plaît à vivre, les souvenirs de l'atelier. — Je veux, dit-il, que mes pieds ne secouent jamais la poussière de la patrie.

Je n'entends ni le louer ni le blâmer. Je constate seulement une manière d'être dont il va donner une preuve trop éclatante. Amicie avait peu de pen-

chant pour cet artiste; en l'entendant, elle avait mis son doigt sur sa bouche et fermé doucement la porte. — Ne disons rien, murmura-t-elle à voix basse, laissons passer M. Guéroux. C'est peut-être un grand peintre, mais à coup sûr c'est un homme insupportable. S'il se joignait à nous, adieu pour moi le plaisir de la promenade. Il me gâte la nature partout ailleurs que dans ses tableaux.

On obéit à ses paroles, et un profond silence s'établissait dans le chalet. Cependant Guéroux s'avancait toujours; il était avec un jeune homme dont je tairai le nom, qui lui servait en même temps de Mécène et de Pylade. Arrivé devant le pavillon muet et clos, où il était loin de soupçonner un auditoire caché, Antonin cria sur un ton des plus perçants :

— Voici un petit objet Pompadour qui doit avoir une destination galante et sentimentale. C'est ici que notre hôtesse et son vieil Espagnol viennent tous les deux faire de la bergerie. Là Clotilde échange des paroles ardentes avec Gil, car après tout l'amoureux se nomme Gil. Force lui est bien de dire à l'objet aimé : « Appelle-moi Gil ! »

A ces paroles, d'un odieux goût, prononcées avec les inflexions de voix que vous devinez, imaginez ce qui se passa dans l'intérieur du pavillon. Feindre de n'avoir rien entendu était impossible pour aucun des trois personnages qui s'y trouvaient. Mademoiselle de Courgey cacha son détestable plaisir sous une expression sévère et triste ; une rougeur ardente et deux grosses larmes parurent sur le visage d'Amicie. Giuli fut sur le point de briser la porte et de s'élancer sur Guéroux. Un regard de celle qui lui inspirait cet élan d'indignation chevaleresque l'enchaîna. Se penchant alors à l'oreille de la belle désolée : — Mon enfant, lui dit-il, ma bien-aimée, calmez-vous, je vous arracherai à des personnes et à des choses que vous ne devez pas supporter plus longtemps, vous qui êtes la pureté aussi bien que la grâce. Être charmant, que je respecte et que j'adore, je comprends tout ce qui se passe en vous ; mais dites adieu à vos chagrins de jeune fille. Dès à présent, si vous le voulez, ils sont finis. Est-ce à ma femme que je puis dire : Ne pleurez plus ?

— Oui, répondit-elle, gagnée par l'élan enthousiaste de Giuli ; oui, c'est votre femme qui vous ré-

pond, qui vous remercie et qui sèche ses larmes pour vous sourire.

Et elle lui sourit en effet de manière à rendre brûlantes des natures plus glacées que celle de Giuli. Juliette, elle, ne souriait pas. Elle comprit qu'un tendre mystère venait de s'accomplir à ses côtés. Amicie était persuadée qu'elle venait de donner son cœur ; Cosme sentait que dans un élan généreux il venait de donner sa vie !

V

Quelques semaines après ce jour, voici ce qu'écrivait Cosme à son confident le plus cher :

« Demain le Giuli que je connais ne sera plus ; je vais devenir un être nouveau pour moi-même. Je me marie. Depuis hier je me répète sans cesse le mot de Shakspeare : « Dormir, peut-être rêver ! » Sais-je de quels songes je serai poursuivi sur l'oreiller conjugal ? Rêver éternellement aux choses dont je suis las, dont je suis attristé, que je veux fuir,

voilà ce que je redoute dans cette mort où je me précipite. Depuis que je suis dans l'ombre du mariage, maintes choses déjà qui me paraissaient pâles et inertes reprennent de nouveau pour moi la couleur et la vie. Quand je serai demain à côté de cette femme, dans cette église, quel chœur ironique et lamentable de souvenirs j'entendrai chanter autour de moi ! J'ai eu cette nuit un rêve qui avait presque l'air d'un songe de tragédie, tant il s'accordait avec ma situation, tant il l'exprimait avec lucidité et énergie. La femme près de qui j'étais agenouillé, dont je tenais la main, à qui je remettais un anneau béni, changeait à chaque instant de visage. Je reconnaissais toute sorte de sourires oubliés, toute sorte de regards que je croyais à jamais disparus, et que je retrouvais tout chargés des mille émotions de mon cœur. Il y a un de ces regards, un regard bleu sombre, où rayonnait avec tant d'éclat encore un bonheur que j'ai cru immortel, qu'il m'a été impossible de le soutenir. Je me suis réveillé. Pendant une heure, je me suis senti une vraie fièvre ; j'avais envie de tout abandonner et de courir après celle... Quelle folie ! Je devrais être heureux

de congédier toutes ces ombres ; je veux aimer la compagne que me donnent d'honnêtes et paisibles destinées. Paisibles ! pourquoi ? Voilà bien un mot qui m'est inspiré déjà par le tour vulgaire que prend ma vie. Avec l'âme que je me fais, si je suis réservé à cet heur formidable d'aimer ma femme, est-ce la paix que j'aurai conquise ? Quoi ! par instants je crois sentir encore dans chaque goutte de mon sang les souffrances que m'ont données des créatures dont je connaissais le néant, que je savais faites et vêtues de mes songes : quelle douleur me donnera la seule femme qu'il nous est défendu ici-bas de traiter comme une illusion, l'être à qui la société, plus puissante en cela peut-être que Dieu lui-même, vous unit par des liens plus forts que ceux des premiers époux de ce monde, qu'elle fait plus que de votre chair, qu'elle fait de votre honneur, de votre nom ! — Tu parles de paix, mon pauvre Giuli ! Aux armes ! Tu entres en campagne et tu passes à l'ennemi. Tu es l'ennemi, car je ne puis pas me le nier, après tout, il y a quelques mois encore, le mari, c'était l'ennemi pour moi. Contre lui, tout était permis, même la trahison. Mon expérience dans la

guerre que je vais faire sous de nouveaux drapeaux me sera-t-elle utile ou nuisible ? Je n'en sais rien. Heureuse fortune de la jeunesse ! Voilà ce qu'à propos de la guerre j'ai eu presque toujours l'occasion de dire, quoique j'aie été battu par Radetzki. Or tu n'as plus de jeunesse, Cosme, à moins que tu n'appelles ainsi ce perpétuel bouillonnement qui donne à ton cœur le fatigant et inutile fracas d'un torrent.»

Ce fragment de lettre, je l'espère, vous fait bien complètement connaître l'homme que j'ai promis de vous montrer. Cependant Giuli, le jour de son mariage, ne sembla pas éprouver, ou du moins ne laissa point paraître la tristesse presque farouche qu'en pareille occurrence ne dissimula point lord Byron. Il se mariait à la campagne, on ne fut pas obligé d'aller le chercher au fond du parc. Dès le matin, il s'était habillé avec soin, et paraissait s'être étudié à toutes les allures régulières. A l'église, il eut une tenue excellente. Les pleurs de madame de Blesmau, qui, à l'étonnement général, se mit à sangloter comme une mère de province, ne lui inspirèrent aucune irritation. Loin de là, il prit lui-même un air attendri qui cependant n'arrêta pas sur ses traits

l'épanouissement d'un sage bonheur. Le monde le trouva charmant, sa femme dut le trouver plus charmant encore, lorsque, seul avec elle, il lui dit, en se mettant à ses genoux : — Amicie, regarde-moi, et vois dans mes yeux tout ce que je n'osais pas y laisser paraître. J'ai joué mon rôle. Le monde ne veut voir jamais que des sentiments mesurés et discrets ; mais je vous aime d'un amour sans limites et sans frein que j'espère bien garder toujours. Ce sont les sots qui veulent la raison dans le mariage, toute femme y cherche la passion. Tu l'y trouveras, ma bien-aimée.

Cosme était sincère en parlant ainsi. C'était par excellence une âme amoureuse. Puis, de toute manière, je trouve que son langage était fort opportun. Quoi qu'en ait dit Montaigne, je ne crois pas, pour parler vieux français, que vous *preniez le bon moyen d'éviter la male chance* en apparaissant toujours à votre femme comme un sénateur sur sa chaise curule. Tâchez de ne point lui faire penser que le mariage est une sorte d'état spécial, tout particulièrement solennel et auguste, qu'elle le considère tout simplement comme une forme heureuse

et bénie de l'amour. Seulement ne vous bornez pas à promettre, comme Giuli, une passion sans mesure; promettez aussi, et tâchez de tenir votre promesse, une passion unique. Les âmes jeunes sont exclusives; mais nous voici dans le vif de notre histoire.

Ce fut, à mon sens, en trois soirées que Cosme joua et perdit son bonheur conjugal. Pendant trois mois, il avait mené la vie que désigne ce mot consacré : « la lune de miel. » Amicie, dont il me semble que je n'ai pas encore assez parlé, éprouvait pour lui une affection vive, sincère et pleine de grâce. Je ne sais pas si la marquise de Giuli, qui a encore de longues années à passer dans le monde, aura une de ces renommées qui sont le partage d'un si petit nombre de femmes. A vrai dire, je ne pense pas qu'on ait l'idée de renouveler pour elle, dans quelques siècles d'ici, la cérémonie qu'une ville de province vient de consacrer à madame de Sévigné; mais on ne peut nier qu'elle n'ait une intelligence bien suffisante pour tous les besoins réels de cette vie. Sans avoir rien de vulgaire assurément, elle n'a pas une originalité extrême. C'est

la jeune femme telle que les destinées du mariage la livrent à nombre d'hommes, qui, suivant leur instinct ou leur caprice, leur esprit ou leur sottise, leur bonne ou leur mauvaise chance, en font soit l'esprit bienfaisant, soit le génie brouillon et maudit de leur foyer. Si elle ne comprenait pas dans toute la grandeur de son ensemble, encore moins dans toute l'élégance exquise de ses détails, la nature si puissante et si fine de son mari, cette âme était bien loin d'être pour elle un mystère impénétrable : par maint endroit, elle en soulevait le voile ; ce qu'elle découvrait lui donnait le désir ardent et tendre d'une complète initiation. Elle aimait cette parole de Cosme, cette parole si bizarrement émouvante, qui n'était ni celle de l'orateur, ni celle du poète, ni celle de l'artiste, et qui cependant offrait le langage de ces trois hommes, avec je ne sais quel ton héroïque et preste où l'on sentait le guerrier et ce qu'on nommait autrefois le courtisan. Souvent, assise à ses genoux, le regardant pendant qu'il parlait, elle s'appliquait ces mots adorables de l'Évangile : « J'ai pris, disait-elle, la bonne place ; je me suis mise aux pieds de mon sei-

gneur. » Son seigneur alors l'embrassait, et c'étaient des scènes à précipiter sous le poêle nuptial les plus farouches partisans du célibat.

Ainsi vivaient ces deux époux, quand un soir Cosme, par une malencontreuse inspiration, supplia sa femme de ne pas manquer, comme elle en avait l'intention, à un certain mercredi de la duchesse de Ténais.

La duchesse de Ténais a un de ces innombrables salons qui s'appellent chacun tour à tour, depuis plus de soixante ans, le dernier salon où l'on cause. Elle a écrit autrefois *Adolphine de Nisdale*, un très-agréable roman qui a fourni une fort honorable carrière, n'a fait dire que du bien de lui, n'a vécu ni trop ni trop peu, et repose à présent dans un galant mausolée que chaque jour encore on orne de fleurs. C'est au demeurant une gracieuse femme à qui la malveillance est inconnue, et qui honore l'idéal à sa manière, disait Cosme avec ce sourire à la fois attendrissant et moqueur dont il eut seul le secret. Maintenant, s'il faut être franc, ce qui donnait à Giuli cette affectueuse indulgence pour madame de Ténais, c'était la comtesse Renée de Matte.

Renée était une nièce de la duchesse, nièce chérie imposée à l'adoration de tout ce qui voulait plaire à l'auteur d'*Adolphine*. Reconnaissons-le du reste, c'était chose facile que d'adorer cette charmante créature. Sans avoir rien de la femme qui écrit, madame de Matte avait un esprit d'une culture singulière; c'était un jardin merveilleux, où l'on trouvait de tout, des fleurs précieuses, des pelouses élégantes, des allées finement sablées, même de grands arbres et du mystère. Les femmes de notre temps, lorsqu'elles ont vraiment de l'esprit, en ont plus que les femmes d'aucune autre époque. Elles ne sont sous l'influence d'aucune de ces passions passagères qu'elles servirent avec tant d'ardeur dans des luttes oubliées; elles ne sont plus jansénistes, ni molinistes : elles appartiennent aux passions vraies et éternelles. Ce trésor céleste par excellence, ce don divin de la lumière qu'elles partagent avec l'onde, la fleur et le diamant, elles le prodiguent à tout ce qui les attire, et elles sont attirées par maintes choses. De là cette éclatante variété de leur entretien. Je vois d'ici plus d'un sourire moqueur. Je pense ainsi, et Giuli pensait

comme moi quand il écoutait madame de Matte. Mais disons jusqu'au bout une vérité qui du reste ne sera une révélation pour personne : tout Paris a su qu'il l'avait éperdument aimée. Comment, pourquoi cet amour a-t-il fini ? Voilà par exemple ce que je ne veux pas dire, ce qui d'ailleurs serait inutile à ce récit. Je puis seulement affirmer qu'au moment où Giuli, pour me servir d'une de ses expressions, prit ce grand et violent parti de se faire mari, Renée était pour lui dans le pays des ombres. Il aurait dû la laisser dans ce pays, ou, s'il eût voulu à toute force évoquer ce gracieux fantôme, ne point faire cette conjuration devant sa femme.

Il y avait déjà une heure à peu près que durait la visite conjugale lorsque madame de Matte entra. A cet instant même, Amicie, quoiqu'elle fût d'une très-réelle ignorance sur l'histoire des salons avant son mariage, regarda son mari et tressaillit : c'était une vraie divination magnétique. Renée a encore une beauté singulière : elle appartient à cette race de femmes qu'un homme très-versé dans une certaine espèce d'études secrètes appelle les magiciennes. Ce nom, à mon sens, désigne merveilleusement les

filles des sociétés raffinées à ce moment de leur vie où elles opposent au temps des conjurations plus puissantes que ses maléfices. Elles semblent avoir échappé à toutes les lois terrestres, elles bravent également la jeunesse dont le secours leur est inutile et la vieillesse qui fuit devant elles. Il ne leur reste plus qu'à passer déesses. Malheureusement tout à coup leurs sortilèges deviennent impuissants ; le miracle cesse, les voilà de nouveau mortelles. Un soir, au commencement d'un hiver, on entend dire : — Avez-vous vu madame de B... ou madame de C... cette année-ci ? Comme elle est changée ! Ce n'est plus elle. — Non, ce n'est plus elle, vous avez raison. — Mauvaises fées, génies malfaisants, puissances ennemies de la beauté et de la splendeur humaines, réjouissez-vous, il y a une vieille femme de plus !

Eh bien ! la comtesse de Matte ce soir-là était à l'état de magicienne. Jamais sa taille n'avait été plus souple, son regard plus ardent, jamais sa chevelure noire, d'où pendaient de longues fleurs rouges, n'avait eu plus de voluptueux attraits. Toute sa personne était un véritable élixir diabolique à troubler

la cervelle d'un saint. Elle s'assit sur un grand divan placé derrière la table où était le thé. Bientôt Cosme fut auprès d'elle. Il lui présenta sa femme, qu'elle n'avait pas encore vue. Renée eut un sourire charmant pour Amicie ; mais pour le pauvre Giuli quel sourire ! Quand le destin vous a enchaîné sur le rocher du mariage, c'est ce sourire-là qui vous fait sentir des griffes de vautour.

Il y avait peu de monde chez madame de Ténais. La duchesse, à sa grande joie, put établir une conversation générale. On parla d'un roman et d'un livre théologique. Renée eut une manière ravissante de juger en même temps le livre sacré et le livre profane. — Pourquoi le ciel, s'écria-t-elle, n'a-t-il pas donné à l'auteur du roman la passion du théologien ? C'est le livre saint qui est la coupe pleine d'ivresse ! — Et la voilà qui sur ce vieux thème de l'amour mystique improvise mille variations. Giuli suivait l'une après l'autre toutes ces agiles et savantes mélodies, résurrection pour lui de tout un passé. Il voulait garder le silence ; malgré lui, il prit part à la conversation et s'anima. Ces propos brillants et légers de Renée, c'étaient pour

Cosme les Willis de la ballade. Il oubliait, pour danser avec les sorciers, sa fiancée, mieux que sa fiancée, sa femme, qui le regardait d'un air pensif, car Amicie appartenait encore à cette classe d'êtres et à cette époque de la vie où l'on a pour les jeux intellectuels une sorte de sombre moquerie, d'hostilité farouche. Elle contemplait du haut de sa jeunesse et de sa beauté des ébats auxquels elle se dépitait de ne pas prendre part. Elle se promettait quelque mot vengeur sur la comtesse de Matte, quand elle serait seule avec son mari.

Cosme surprit un de ses regards chargés de songerie malveillante, au moment même où il jouissait d'une repartie de Renée qui venait de mettre en relief une de ses paroles. Il avait à coup sûr l'âme trop élevée pour être sensible à des triomphes de salon, mais il avait aussi une nature trop fine pour repousser toute une espèce délicate de plaisirs. Ce n'était pas la marquise de Giuli qui pouvait lui donner cette joie d'un sourire pénétrant dans les plus secrètes parties de votre pensée pour y répandre la lumière et la chaleur ; trop de choses étaient inconnues à cette âme nouvellement épanouie. Ce n'était

pas elle qui pouvait lui apporter cette aide charmante, cet appui ingénieux que certaines femmes savent prêter à l'homme qu'elles aiment et dont elles sont fières. Quand elle fut seule en voiture avec Cosme en sortant de chez madame de Ténais, Amicie, pour la première fois depuis son mariage, le trouva muet et rêveur. Elle-même, préoccupée, jalouse, cherchait silencieusement dans son esprit quelque parole amère. C'était ainsi qu'ils regagnaient leur logis ; mais la réflexion chez Giuli avait un caractère ardent et mobile. En songeant à la comtesse de Matte, son esprit vint probablement se heurter à quelque pénible souvenir, car tout à coup il jeta sur sa femme un regard où rayonnait le plaisir d'un heureux réveil, il la pressa sur son cœur. — Aimable et cher refuge ! s'écria-t-il. — C'étaient là de malheureuses paroles. Une femme de vingt ans n'aime pas à jouer le rôle de havre pour les vieilles nefs désarmées. Amicie toutefois ne comprit pas d'abord la portée de ces mots, et ne vit que le sentiment qui les dictait. Elle rendit à Cosme son étreinte, et il y eut joie encore pour ces deux êtres dans le royaume de l'hymen. Amicie trouva le moyen de

dire pourtant : — N'est-ce pas madame de Matte qui a écrit *Adolphine de Nisdale* ? — Non, répondit Cosme avec bonhomie, c'est sa tante, madame de Ténais. — Ah ! reprit-elle toute triomphante d'avoir amené cette écrasante parole, c'est qu'elles ne sont ni l'une ni l'autre de mon temps. — Hélas ! mon pauvre amour, lui dit Cosme en souriant, moi aussi, je ne suis point de votre temps. — Vous ! s'écria-t-elle avec un gracieux enthousiasme, vous, mon cher grand homme, mon héros bien-aimé, vous êtes de tous les temps, vous avez des siècles à vivre. — Je ne sais pas si j'ai des siècles à vivre, pensa Giuli ; mais je suis sûr d'avoir vécu des siècles déjà, des siècles dont je sens la poussière sur mon cœur.

VI

Quelques jours plus tard, Cosme racontait ainsi une autre soirée qu'il venait de passer avec sa femme à l'Opéra :

« Hier vendredi, 7 février, j'ai pu savoir quelle était de toutes mes affections passées celle qui a laissé les plus cruels instruments de torture au démon, au terrible démon des souvenirs. J'ai revu Augusta. C'était bien elle dans tout l'éclat de sa beauté ; je retrouvais ce profil de camée qui s'était gravé en moi avec une force et une netteté si étranges, vision intérieure dont je ne pouvais pas me délivrer, et qui a failli détruire ma raison. C'est tout au plus si elle a vingt-cinq ans aujourd'hui. Quand je l'ai connue, elle était aux débuts de cette brûlante et funeste vie où je l'ai suivie avec de folles espérances et des tristesses encore plus insensées, avec toute sorte de joies et de douleurs qui renfermaient

également la mort. Elle s'essayait à son rôle de Laïs, et cependant elle gardait une sorte de parure virginale qui était peut-être le plus dangereux de ses charmes. Il semblait que l'innocence se fût faite la complice du vice pour l'orner du divin attrait de pureté, dont aucun visage à coup sûr n'a jamais resplendi comme le sien. Cette race d'êtres splendides et déchus, qui semble connaître à la fois tous les secrets ardents de ce monde et le mystère idéal d'une patrie céleste, est assurément chez les hommes la source des plus meurtrières amours. Quelles bizarres ivresses elle m'a données ! quelles prières extravagantes je lui ai adressées maintes fois ! — Ma chère âme, lui disais-je, ma bien-aimée, ma vie, viens chercher avec moi quelque paradis solitaire où je défierai le plus subtil démon de pénétrer ; renonce à ces pompes coupables, à ces vanités douloureuses qui te dégradent et qui m'affligent. Qu'elle devait rire de cette requête mystique ! Eh bien ! non, elle n'en riait pas, et quelquefois je l'ai vue pleurer. J'ai cru par moments que j'avais vaincu. Je me rappelle un soir surtout. Elle venait de jouer *les Sept paroles du Christ*, cette étrange mélodie où Haydn

a rendu la vision de Klopstock. Sa tête était tournée vers moi, et ses mains étaient restées sur le piano. Je courus auprès d'elle, je me mis à ses genoux, je saisis ses doigts tout ruisselants d'harmonie, ses doigts d'où venaient de tomber des roses célestes, et j'y déposai un long baiser. Puis avec plus de ferveur que, pour mon malheur, je n'en ai jamais assurément apporté dans la maison de Dieu : — Oh ! je t'en supplie, m'écriai-je, ne sois jamais qu'à ces choses divines que tu rends si bien, et à mon amour qui, lui aussi, est chose sacrée.

» Il y avait chez ma grand'mère ce charmant tableau du siècle dernier représentant une petite fille poudrée et en falbalas, qui, placée sous une fontaine, essaie avec énergie et gravité d'enlever à un nègre sa couleur de suie. Cette ingénue en papiers n'est-elle pas le modèle que je me suis toujours proposé de suivre ? J'ai passé ma vie à vouloir donner aux nègres la blancheur des lis. Ainsi pensais-je en fumant un cigare quelques jours après la soirée où j'avais cru transformer mon Aspasia en une sainte Cécile d'une nature particulière, faisant deux parts de son amour : une pour le ciel et une

pour moi. Oui, Augusta m'a aimé, j'en suis sûr ; ce n'est pas la voix misérable de la fatuité qui à cette heure encore me le répète, c'est la voix de la reconnaissance et celle de la justice ; oui, elle m'a aimé, et cela du reste n'a rien d'étrange. L'amour sérieux, l'amour ardent, l'amour dont le monde antique a fait l'époux de Psyché, ne perd ses droits sur aucune créature parmi celles même qui se vouent avec le plus d'insouciance à tout ce qui est périssable et passager. Mais c'est en vain que j'essayais de faire avec toutes les vertus de mon cœur un philtre pour la rendre à la vie dont elle s'était arrachée. J'obtenais des triomphes de quelques instants qui de jour en jour devenaient plus rares. Un moment arriva où je me séparai d'elle, emportant une blessure dont je désirais passionnément mourir. Je ne suis pas mort. Suis-je guéri ?

» Elle était dans une loge d'apparat avec un gros bouquet de fleurs éclatantes, qu'elle portait de temps en temps à son visage, et qui alors offrait un triomphe à la merveilleuse fraîcheur de son teint. Son regard avait ce mystère de certains regards féminins dont je me suis toujours inquiété. Il semble que la beauté,

comme le génie, doit avoir quelque secret avec Dieu. Il y avait à côté d'elle une femme jeune, aux formes opulentes, aux couleurs vives, mais aux traits écrasés de quelques courtisanes parisiennes. Elle semblait plus étrange, plus divine encore près de ce masque grossier du plaisir. Puis derrière elle était un personnage grotesque, un homme âgé déjà, au front fuyant, au regard hébété, un de ces laids et ridicules Jupiters que les Danaés devraient repousser plus loin d'elles quand ils cessent de se transformer en pluie d'or.

» O faiblesse honteuse des hommes ! cette bacchante et ce vieux satyre, cette odieuse enseignes de sa vie, voilà qui représente assurément l'obstacle invincible entre elle et moi, voilà qui me rappelle toutes mes colères, toutes mes tristesses ! Eh bien ! je le sens avec honte, avec rage, avec dégoût, peut-être ce misérable entourage augmente-t-il l'effet de sa beauté sur mon âme et sur mes sens. C'est un jeu cruel du destin que cette rencontre, c'est l'accomplissement douloureux d'une prophétie faite, il y a quelques années, entre une larme et un sourire, entre un sourire et un baiser. — Je te reverrai

peut-être, lui disais-je un soir où par les plus tendres paroles elle conjurait mes pensées chagrines, je te reverrai peut-être tout à coup, dans deux ou trois ans, aux Italiens ou à l'Opéra ; depuis longtemps déjà nous serons devenus étrangers l'un à l'autre, bien des heures seront tombées une à une sur le souvenir de notre pauvre amour, comme des pelletées de terre sur un cercueil. Tu seras engagée plus que jamais dans la triste vie où les destins cruels t'ont jetée, tu seras belle, parée, divine ; qui sait même si tes traits n'auront pas gardé cette pureté étrange qui me rend fou ? mais autour de toi il y aura d'odieuses figures, près de ton adorable visage on verra la grimace du vice. Avec qui serai-je, moi ? je n'en sais rien ; j'ignore à quelle existence tu me rendras. Tout ce que je puis te dire, ô ma chère et fatale souveraine, c'est que toute mon âme tressaillira si tes yeux viennent à se tourner vers moi, c'est qu'une grande joie et une grande douleur enlacées l'une à l'autre sortiront sous ton regard du même sépulcre.

» Cette prédiction s'est donc accomplie. Amicie s'est aperçue de mon trouble : — Qui donc regar-

dez-vous? m'a-t-elle dit avec cette singulière expression, n'est-ce pas cette dame au bouquet rouge? Si vous la connaissez, mon cher Cosme, vous me donnez une fâcheuse idée de vos relations. — J'ai répondu je ne sais quoi, Augusta me regardait : ou ma réponse était bien malencontreuse, ou il y avait dans le regard qui s'adressait à moi une révélation tout entière. Amicie s'est levée brusquement en se disant malade ; je l'ai suivie. A peine a-t-elle été en voiture à côté de moi qu'elle a caché sa figure entre ses mains. Je les ai saisies, ces mains délicates, et je les ai couvertes de baisers ; mais pas une seule parole n'arrivait à mes lèvres. Le démon qui me faisait muet, qu'il fallait exorciser pour me rendre la voix, c'était Augusta, Augusta qui m'avait envahi tout entier. En rentrant au logis, je me suis dit malade à mon tour, et sans avoir pu trouver un élan expiatoire, j'ai été m'enfermer chez moi... »

Le lendemain de cette funeste soirée, un soleil presque gai pour un soleil d'hiver envahit la chambre de Cosme, qui s'était débattu toute la nuit contre des visions fatigantes. Giuli fit seller un cheval, obéissant à cet instinct qui nous pousse aux cour-

ses désordonnées dès qu'une douleur fond sur nous. Quoique le bois de Boulogne ne soit guère un asile favorable aux cœurs blessés, c'est toujours un bois après tout; peut-être était-ce un lieu d'ailleurs armé d'une puissance particulière pour ce malheureux Giuli, qui trouvait des souvenirs embusqués derrière les buissons de tant de routes. Ce qui est certain, c'est qu'il prolongea sa promenade; à l'heure où sa femme avait toujours l'habitude de le voir, il ne parut pas. Amicie, cédant à une sérieuse inquiétude, entra dans sa chambre. Jusqu'alors elle n'avait guère été blessée que par des ombres, là elle devait commencer à sentir les coups de la réalité.

Il y avait dans cette chambre une sorte de grand secrétaire en laque, à toute sorte de tiroirs, meuble ténébreux dont une jeune femme eût dû s'écarter prudemment; mais la légende de Barbe-Bleue est immortelle. Point de main féminine qui ne pousse éternellement la porte derrière laquelle sont les épouvantes. La négligence de Cosme avait d'ailleurs préparé une provocation insensée à la curiosité d'Amicie en laissant entr'ouverts des tiroirs qu'il aurait dû fermer soigneusement. Giuli avait une de

ces natures qui ont l'habitude indestructible de traiter avec une perpétuelle insouciance toutes les espèces de périls. Il était de ceux que sur les navires on ne peut empêcher de fumer leur cigarette près d'un amas de poudre. Amicie n'essaya même point de lutter contre la tentation que le hasard lui offrait, et voici ce qu'elle découvrit.

C'étaient de véritables catacombes renfermant toute une longue histoire d'amours trépassées. J'ai déjà dit, je crois, que Giuli ne pouvait se résoudre à rien détruire. Il avait, comme toutes les âmes chez qui le besoin d'affection est une véritable maladie, le culte superstitieux des monuments les plus fragiles, je dirai même volontiers les plus vulgaires de la tendresse humaine. Depuis la lettre qui commence une liaison jusqu'à celle qui la finit, depuis le petit billet provocant où l'on offre une place dans une loge jusqu'à l'épître découragée où l'on vous retire une place dans un cœur, pas un chiffon de papier qu'il n'eût gardé. Puis venait un musée d'objets exhalant un parfum plus séculaire que celui d'un musée antique, malgré tout ce que des sentiments violents et débiles avaient voulu leur confier d'impé-

rissable jeunesse. Le scalpel d'un grand chef huron n'amasse pas plus de chevelures qu'il n'y en avait dans ces malheureux tiroirs. Des mèches blondes gisaient près de boucles brunes. Des gants, des rubans, des pantoufles, des fleurs fanées, rien ne manquait à ce reliquaire mélancolique des passions terrestres. Amicie sentit au fond de son âme un tumulte de pensées nouvelles. Les femmes auront toujours par excellence le goût des choses contradictoires. Elles ne veulent de la candeur à aucun prix chez l'homme qu'elles aiment ; elles sont heureuses, elles sont fières de savoir vaguement que rien ne lui est étranger de ce qui fait à leurs yeux la science suprême de la vie ; mais si par hasard une lumière soudaine leur découvre d'une manière nette, précise, dans tous ses détails, ce passé qu'elles ont exigé de lui, les voilà qui se livrent à toute sorte de mépris et de colère. En pénétrant dans l'existence de Cosme, Amicie ne pouvait s'empêcher de faire un retour sur son existence à elle. Ces amours innombrables la faisaient songer à l'amour unique qu'elle avait porté avec tant de joie et d'orgueil dans son cœur. « Ah ! se disait-elle, ne dois-je pas mourir à

mon tour dans cette âme où tant d'autres avant moi sont mortes ? Je m'explique à présent les nuages qui passent à chaque instant sur ce front où mes baisers rencontrent la trace d'innombrables baisers. Quelle parole pourrais-je lui dire que ne renferment ces horribles lettres ? Celui à qui je me suis donnée tout entière ne m'a jamais appartenu, ne m'appartiendra jamais ; il appartient à toutes ces créatures disparues qui ont charmé sa jeunesse. — Et ses yeux se remplirent de ces larmes avec lesquelles s'écoule l'affection déçue qui les fait verser.

En ce moment Cosme rentra. Son bureau ouvert, l'attitude, le visage d'Amicie lui découvrirent ce qui venait de se passer. Il revenait avec l'espoir d'avoir triomphé du souvenir d'Augusta, et le désir de regagner dans le cœur qu'il avait pris pour dernier refuge ce que lui avaient fait perdre peut-être ses émotions de la veille. Il jugea d'un seul coup d'œil les nouveaux obstacles qu'il serait obligé maintenant de surmonter. Il ne vit reparaitre un sourire clément sur le visage de la marquise qu'après lui avoir, pendant des heures entières, prodigué mots ingénieux, tendres caresses, regards suppliants,

tout ce que lui fournissait dans les occasions difficiles sa longue habitude de la vie romanesque. Quand il se releva, car il s'était mis aux genoux d'Amicie, il était, malgré son triomphe, rempli de lassitude et de découragement. Il se disait à part lui ce mot tant de fois répété : Encore une pareille victoire, et c'en est fait de mon bonheur conjugal ! Or, comme une semblable victoire était encore la moins mauvaise chance qu'il pût avoir, puisque l'avenir à coup sûr lui réservait plus d'un combat, il pouvait le mettre dès lors, ce bonheur, dans la fatale nécropole où sa femme avait pénétré.

VII

J'ai dit que trois soirées avaient été particulièrement funestes à Cosme. Laissons-lui la parole encore une fois. Il nous fera connaître en quelques mots le dernier acte de cette pénible trilogie :

« J'ai commis cette nuit la plus impardonnable et

la plus inexplicable des sottises. Je viens de conduire Amicie à un grand bal chez la maréchale de P... Jamais je ne l'avais trouvée plus charmante. Elle avait une toilette bleue qui lui allait merveilleusement : c'était une fleur animée, un rêve visible et vivant. Elle semblait m'aimer, et je l'adorais. Je la suivais des yeux avec fierté. Elle dansait nonchalamment, et comme si elle se fût fait violence. Je ne danse pas, et j'ai toujours eu un grand éloignement pour la danse, à qui maintenant je ne pourrais plus rendre que de tardifs hommages. Il y avait dans sa manière d'être une tendre flatterie dont j'appréciais toute la valeur, dont je savourais tout le charme. Eh bien ! voilà tout à coup que je rencontre Juliette de Courgey, qui depuis quelques mois a épousé un vieil Anglais, lord Clingham. Juliette, je ne sais trop pourquoi, avait refusé de valser. Elle me fait signe de m'asseoir auprès d'elle, et me demande comment je la trouve, si le mariage l'a changée, si je suis heureux, si ma femme m'aime, si ma vie est close désormais, enfin toute sorte de choses intimes provoquant des réponses périlleuses. Chacune de ses questions est accompa-

gnée d'un regard où se montre la plus franche et la plus audacieuse coquetterie. Dieu m'est témoin que j'ai en horreur toute espèce d'aventures galantes, qu'excepté sous la forme où je pourrais encore le rencontrer près d'Amicie, l'amour m'est devenu odieux. Léger, il me répugne, il m'ennuie comme un dandy; romanesque et passionné, il m'effraie comme un bourreau. Telle est néanmoins la force de l'habitude que je cours au devant du piège où je serais si penaud de tomber. Je ressemble à ces vieux chevaux de bataille qui dressent sur-le-champ l'oreille au moindre sifflement des balles. Je lui réponds, et je sens dans mes yeux toute cette série de sotles expressions attentives, animées, désireuses, qui me feraient prendre mon visage en horreur, si je le voyais dans une glace. Tandis que je me livre à ce fatal marivaudage, j'aperçois Amicie qui me regarde en valsant, et je comprends tout ce que son regard veut dire. Depuis quelque temps, elle apprend la science de la vie, et, comme tous les écoliers à leur début, elle s'exagère infiniment la portée de ce qu'elle connaît déjà. La voici convaincue qu'elle découvre un grand secret, c'est-à-

dire que je suis voué pour toujours aux affections rapides et changeantes. « Je me suis unie à l'inconstance, » voilà ce qu'elle se dit. L'inconstance, elle ne sait pas que j'en suis l'enveloppe, mais que cette passion, comme tant d'autres, est à jamais morte dans mon cœur. J'espère que je pourrai la détromper, et je continue mon manège. La valse finie, elle regagne sa place, je reste où je suis. Juliette ce soir repousse obstinément tous les danseurs. Amicie, en dansant de nouveau, me retrouve auprès d'elle. Cette fois elle ne me regarde plus, elle semble prendre plaisir à la danse. C'est un petit drame qui se complète. Aux reproches a succédé le silence, ce sombre dénouement de toutes choses. Décidément j'abandonne Juliette ; aussitôt la contredanse finie, je vais trouver Amicie, et je lui demande si elle veut partir. Pour la première fois, elle me répond qu'elle s'amuse au bal ; puis au bout de quelques instants, c'est elle qui se lève et me donne le signal du départ. Tout a tourné contre moi dans l'explication que j'ai provoquée à notre retour. Elle était sérieusement froissée. A tout ce que j'ai pu lui dire elle a répondu d'une manière désespérante, par quelques

mots toujours les mêmes, signes certains d'une mauvaise pensée qui s'est établie dans sa cervelle et que je n'en pourrai pas déloger. Elle me répète cette maudite phrase de roman : « L'amour, c'est la foi, et je sens que ma foi est ébranlée. » Un peu de lassitude, un peu de dépit et beaucoup de tristesse m'envahissent. En traversant un salon qui précède ma chambre, je m'aperçois par hasard dans une glace : les glaces ont toujours exercé sur moi un genre d'attraction fort étranger assurément à celui qu'elles ont pour les jolies femmes ; je contemple avec une sorte de curiosité mêlée de terreur ces tableaux magiques où l'on voit le personnage par excellence mystérieux et inconnu pour chacun de nous, c'est-à-dire où l'on se voit soi-même. Je remarque au milieu de mon front une grande ride qui est d'un aspect assez chagrin. Je ne la croyais pas si profonde. Cette ride-là, Giuli, c'est le véritable abîme qui existe entre toi et le seul bonheur dont tu te sois jamais soucié. »

A partir du moment où il écrivit ces lignes, Cosme cessa d'être dans la lumière de la lune de miel : il n'aperçut plus que par instants cette riante et se-

reine clarté. Amicie devint une femme que, malgré toute la sagacité de son esprit et l'expérience de son cœur, il avait à peine soupçonnée. Elle mettait autant d'ardeur à rechercher les plaisirs extérieurs qu'elle en avait mis jadis à les éviter. Cette solitude à deux, où Giuli trouvait tant de bonheur à s'ensevelir, l'ennuyait. Elle n'avait plus pour les paroles de son mari la divine repartie d'un serrement de main, d'un baiser, ou d'un regard doux et profond. Giuli crut pouvoir la ramener par des élans surhumains de tendresse. Il se trompa : ces élans passionnés étaient encore des fautes. Un jour, après des heures pleines de trouble, où les douleurs orageuses de sa vie s'étaient présentées à lui tour à tour, où il s'était livré sans défense aux serres des plus cruels souvenirs, il s'élança tout à coup près d'elle, la prit dans ses bras sans mot dire, et la tint étroitement serrée sur sa poitrine. Elle sembla irritée plutôt qu'attendrie de cette caresse imprévue ; elle comprit sans en avoir pitié le besoin de secours qui poussait vers elle cet homme blessé. — Mon ami, lui dit-elle avec autant de discernement que de cruauté, vous venez à moi comme certaines âmes

viennent à Dieu, en proie à ces mouvements fébriles que la vraie piété condamne, parce qu'ils ne produisent rien que d'incertain et d'éphémère. Que puis-je pour vous ? Je veux ignorer les maux dont vous avez souffert. Si l'un de nous deux doit être pour l'autre un appui, assurément ce n'est pas moi.

Et comme les yeux de Giuli se remplissaient de larmes : — Allons donc ! s'écria-t-elle, songez que je suis votre femme et non point votre maîtresse. De pareils pleurs sont faits pour couler aux pieds d'une dame semblable à celle que vous avez rencontrée à l'Opéra. Aimez-moi, si vous pouvez encore aimer, avec plus de simplicité et plus de calme.

— Ah ! dit Cosme, vous avez raison, je suis un fou ; pardonnez à une nature nerveuse qui serait tout au plus excusable chez une femme, qui en vérité est ridicule et presque odieuse chez un soldat. Regardez-moi à présent, je vais sourire. — Et il s'enfuit.

Quand il fut chez lui, il se laissa tomber sur un sofa ; il mit sa tête dans ses mains, et il se livra tout entier à ce désespoir où Dieu prend plaisir à plonger les âmes possédées d'un amour dont il n'est pas le but.

Cependant avec les grandes tristesses venaient tous les tracas infimes. Ce qu'il y a de terrible dans l'hymen, c'est qu'au jour de ses colères il ne se borne pas, comme l'amour, à convoquer la troupe majestueuse des douleurs ; il n'est pas de misérables chagrins, d'ennuis gauches et rechignés qu'il n'appelle. Cosme eut à subir des tourments qui devaient amener de fatales violences chez une âme telle que la sienne. Ses goûts étaient méconnus ou froissés dans tous les détails de sa vie. On peut juger par exemple de la répugnance, de l'amertume, de la fatigue que certaines réunions mondaines devaient lui causer. Eh bien ! sa femme imagina de ne plus manquer un seul bal. Elle affecta pour la danse une passion où Giuli sentait un défi cruel et moqueur. Vous représentez-vous ce grand écrivain, ce vaillant soldat, cet homme dont l'Italie est fière, ce bon et noble Cosme faisant le métier de mari dans ce qu'il a de plus détestable et de plus vulgaire, transformé en une sorte de duègne dont sa femme bravait le pouvoir, forcé de supporter les veillées insipides des fêtes, lui qui n'avait encore connu que les veillées augustes et meurtrières de la

guerre ou de l'étude? Un incident, en apparence des plus insignifiants, des plus mesquins, amena chez lui une explosion de colère qui décida de sa destinée. Un certain soir, il avait fait vainement depuis une heure des signes désespérés à sa femme pour l'engager à sortir d'un bal où un *spleen* à tuer dix Anglais s'était emparé de lui. Amicie semblait insensible à ce muet langage. Il s'était décidé enfin à lui présenter de vive voix sa requête, quand tout à coup survint un magnifique valseur dans la tenue irréprochable de son emploi, un personnage échappé d'une gravure de modes, un de ces automates perfectionnés, chefs-d'œuvre de la civilisation moderne, qui savent exécuter avec précision des pas variés sur différents airs, et même, en se livrant à cet exercice, former de temps en temps, avec le secours des lèvres, un certain nombre de sons connus. Le vicomte de Presle, c'était le nom auquel répondait cette figure, se tourne vers Giuli, dont il vient d'entendre les dernières paroles. — Je suis sûr, dit-il, que vous n'aurez pas la cruauté d'emmener madame la marquise, vous qui savez si bien, monsieur, ce qu'on doit au poste de l'honneur. Pour madame,

partir avant le cotillon serait une désertion avant un combat.

Rendre l'expression de sottise irritante dont ces paroles furent accompagnées, c'est ce que je ne veux pas essayer. Pour Giuli, ce malheureux danseur, ce fut l'incarnation en un seul être de tous les ennuis vulgaires qui l'assassinaient. Il eut un de ces accès de violence que nul motif ne justifie aux yeux du monde, il répondit à M. de Presle d'une manière si blessante, que le lendemain eut lieu au bois de Boulogne ce duel dont tout Paris a parlé.

M. de Presle reçut dans la poitrine un coup d'épée auquel il ne survécut que quelques instants. Il était jeune, *sa grimace était partout la bienvenue*, et cette pauvre grimace, il faut le reconnaître, était d'habitude fort inoffensive. On s'attendrit démesurément sur son sort, et Giuli fut accusé dans tous les salons d'avoir été changé en bête féroce par le mariage.

Deux jours après ce duel, Amicie rejoignait sa mère, qui partait pour une terre du Midi, où elle se rendait tous les deux ans. — Des emportements

qu'on pourrait à peine excuser chez un homme au début de la vie, livré aux émotions nouvelles d'un grand amour, ont quelque chose de brutal et d'odieux chez un homme blasé; ils annoncent une âme destinée à faire naître autour d'elle toutes les variétés du malheur. — Voilà ce qu'elle dit, à peu près à son mari en s'éloignant de lui, et parmi toutes les ombres qui peuplaient déjà sa vie, Giuli désormais peut compter l'ombre de sa femme.

VIII

J'ai traité Giuli comme il se traitait lui-même. Je ne me suis occupé que de son âme. Son corps souffrait. Sa nature matérielle, ainsi que sa nature morale, était une véritable exception. Rien de plus fragile en apparence que la pâle et délicate enveloppe où vacillait la flamme ardente de sa vie, et cependant nul ne supporta mieux que lui toutes ces fatigues, toutes ces misères qui triomphent des plus vigoureuses organisations. Ce fut un soldat aussi robuste qu'intrépide. Le seul glaive qui pût le frapper mortellement, c'était cette épée invisible qui sut se frayer un passage même à travers la poitrine d'un Dieu. Comme tant d'autres glorieuses victimes, il devait succomber sous le faix des choses humaines. Après le départ de sa femme, sa santé s'altéra visiblement. Au lieu de combattre l'œuvre de la destruction, il prit plaisir à la hâter.

Il répudia l'un après l'autre chacun des exercices violents qui lui étaient nécessaires et familiers. Il passait ses journées au fond d'un fauteuil, un cigare ou une chibouque entre les lèvres, mettant entre lui et les choses extérieures le voile de la fumée.

Quelques semaines avant sa mort, un homme qui l'aimait tendrement, qui avait peut-être quelques-unes de ses qualités et à coup sûr nombre de ses défauts, s'imagina un soir d'aller lui rendre visite. Je ne dirai pas le vrai nom de ce personnage, qui craint singulièrement d'être mis en scène. Je le nommerai, si vous voulez, M. de Mestin. Ainsi s'appelait quelqu'un qui fut emporté il y a trois ans par un boulet, et qui n'eût pas craint de prêter son nom à celui que je fais paraître un moment dans ce récit. M. de Mestin se rendit donc un soir chez Giuli; il le trouva seul, au coin du feu, dans sa chambre à coucher, occupé à modeler une figure en terre, car j'ai oublié de dire que Cosme était un peu sculpteur. Comme ces grands artistes qui furent au xvi^e siècle la gloire de sa patrie, rien ne lui était étranger de ce qui fait l'honneur et l'or-

nement de ce monde. La figure qu'il modelait, c'était la sienne. Il n'est point de Giuli qui n'ait son effigie en marbre sur son tombeau. Il se conformait à l'usage de ses ancêtres, et faisait d'avance le modèle sur lequel des mains étrangères devaient travailler.

Il montra à M. de Mestin cette œuvre mélancolique. Sur le sépulcre même qui devait servir de socle à sa statue, il avait gravé ce verset du livre de Job : « Mes jours sont passés, les pensées qui faisaient le tourment de mon cœur sont dissipées. »

— Mon ami, dit-il à son visiteur, j'espère que ces paroles de mon tombeau ne seront point des paroles menteuses. Mes souffrances sont, je l'espère, de celles que l'on quitte avec ce monde.

Alors, en termes pleins de grâce et d'abandon, il se mit à parler des dernières épreuves de sa vie. Loin d'accuser sa femme, ce fut lui seul qu'il accusa. Il énuméra l'une après l'autre toutes les fautes qu'il avait fatalement commises à l'endroit d'une créature qui ne pouvait pas avoir en elle les trésors d'intelligence et de miséricorde dont il aurait eu besoin. — Et pourtant, dit-il en finissant, je ne suis

pas tout à fait sûr que le bonheur m'eût été impossible. La femme qui aurait su répandre un baume sur toutes mes blessures existe peut-être ; qui sait si je ne la trouverai pas là où je vais ? — Là-dessus il sourit, comme il souriait parfois, de ce sourire dont il me semble que j'ai déjà parlé. — Dans mon amour pour l'élément féminin, je crois, dit-il, que je tourne au musulman, et que je vais croire à des houris. Je veux mourir en chrétien.

M. de Mestin lui dit ce que l'on répète éternellement aux mourants quand ils vous parlent de leur fin. — Mais vous ne mourrez pas encore. Dieu vous conservera pour tant de gens qui vous aiment.

— Dieu ne vous entende pas ! répondit-il. J'ai eu vers la mort autrefois les aspirations vaguement poétiques qu'elle inspire, je crois, à toutes les natures élevées. Aujourd'hui je la désire simplement et sincèrement. Ceux qui m'aiment ! dites-vous ? — Et il sourit de nouveau, puis il se tut... Évidemment il craignait de répondre par une parole sceptique à une marque d'affection. J'ai connu peu d'âmes plus vraiment douces que la sienne... — Ceux qui m'aiment, répéta-t-il encore après un mo-

ment de silence... eh bien ! ceux-là me rejoindront, mon ami, je l'espère ; nous nous reverrons.

Le reverrons-nous en effet ? Celui à qui furent adressés ces mots ne l'a pas revu. *Le lit dressé pour lui dans les ténèbres* (je prends à la Bible ses expressions) le reçut quelques jours après cet entretien. Depuis qu'il n'est plus, on a dit sur lui nombre de paroles déjà plus glacées que sa dépouille. Ce que nous avons dit à notre tour retiendra peut-être plus longtemps un peu de chaleur, car ce que nous avons recueilli est le sang des plaies dont il est mort. Nous avons dit le secret de sa vie ; Dieu le sait, et elles aussi le savent, celles qui furent toujours entre lui et la gloire, entre le ciel et lui.

· FIN

TABLE

	Pages
LE DEUIL DE LADY JESSING.	3
AÏSHA ROSA.	67
L'ÉCUEIL DE LOVELACE.	117
UN ESSAI DE BONHEUR CONJUGAL.	197



Paris. — Imprimerie A. WITTERSHEIM, rue Montmorency, 8.





4B79291

